



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



# **Minuit, ou les aventures de Paul de Mirebon**

Bought from Librairie Henri IV.

by Mme de Lagrave

Ed. or. Barbier III. 306.

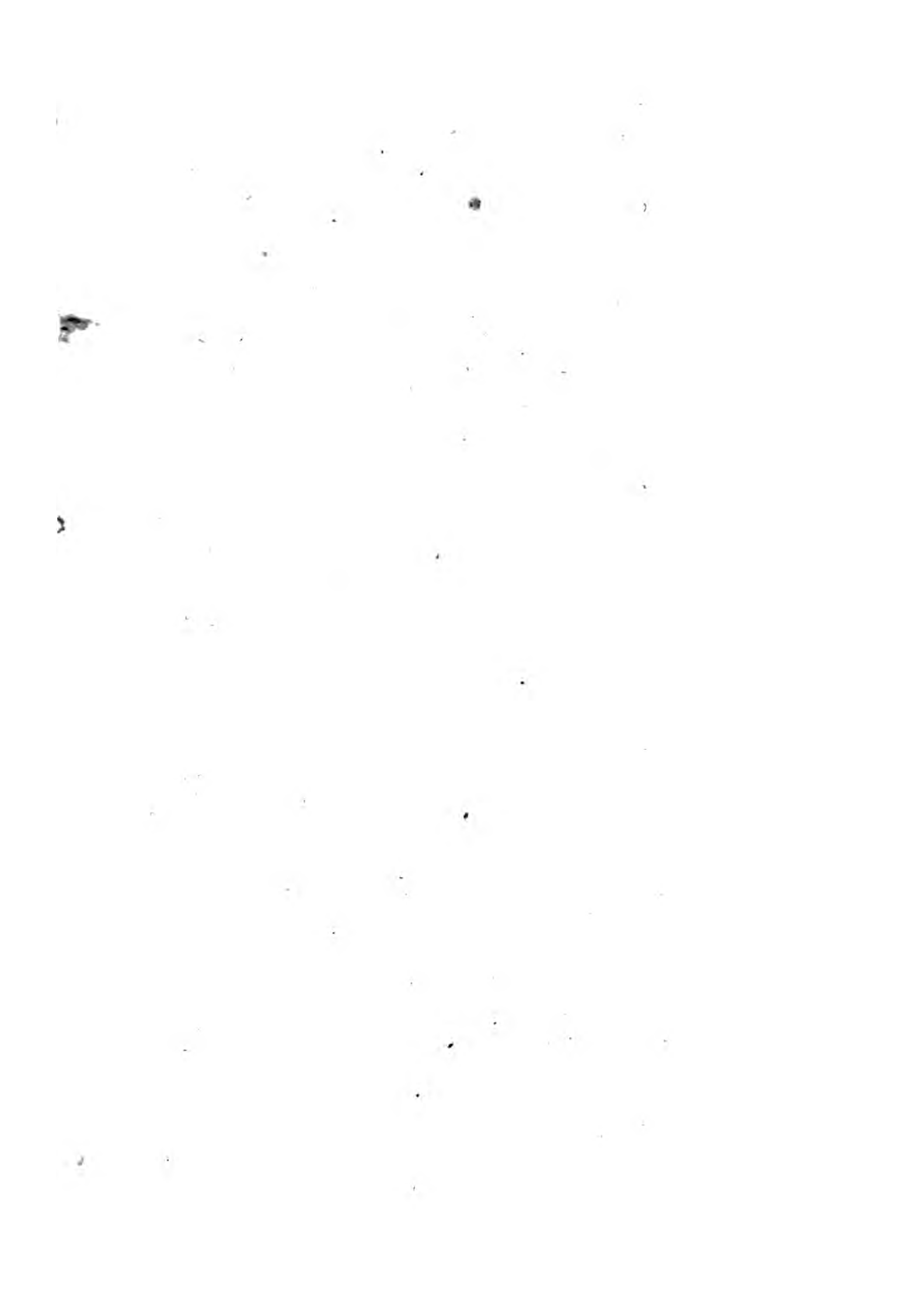
Vet. Fr. II A. 819

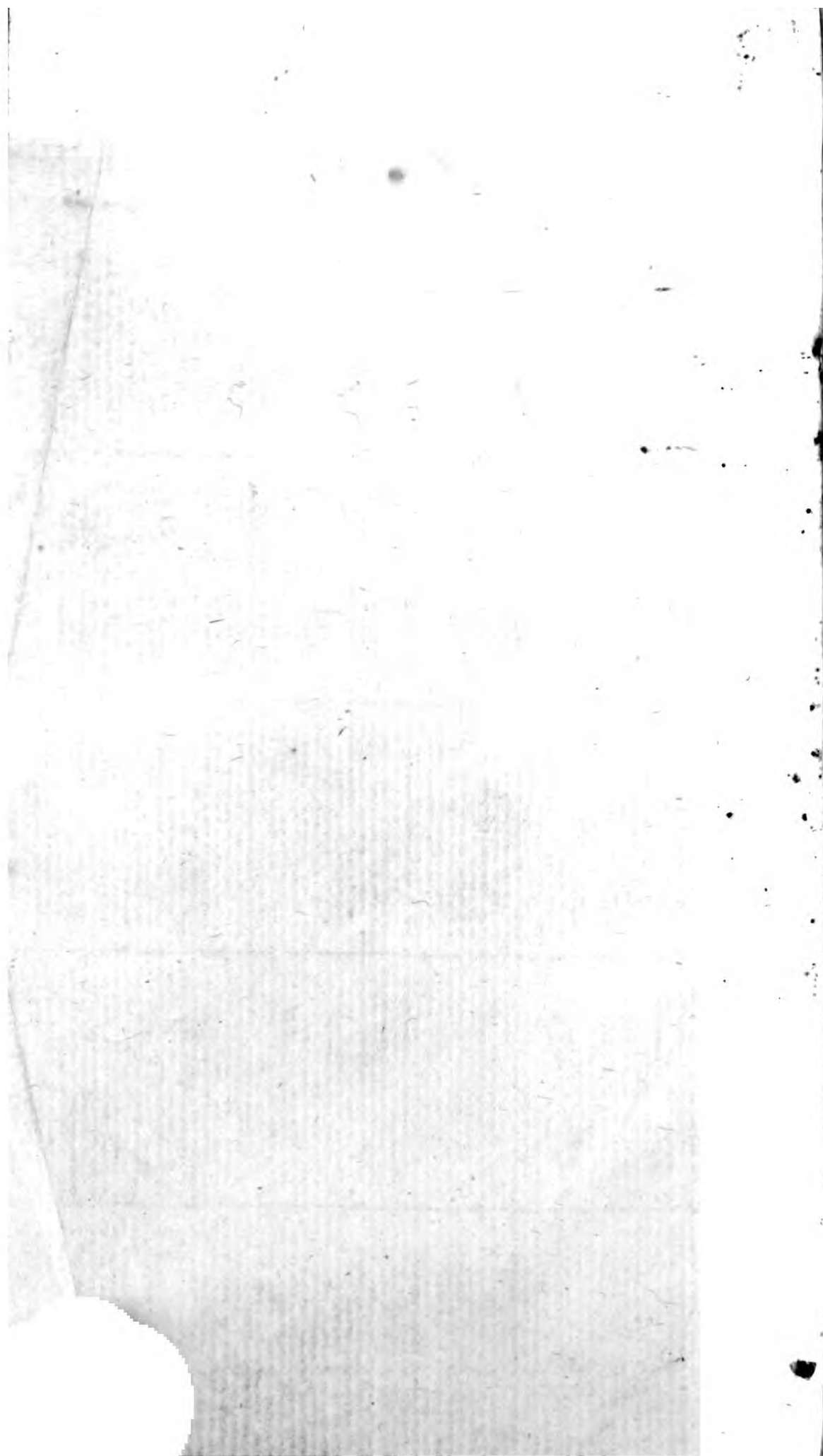


ZAHAROFF

FIND







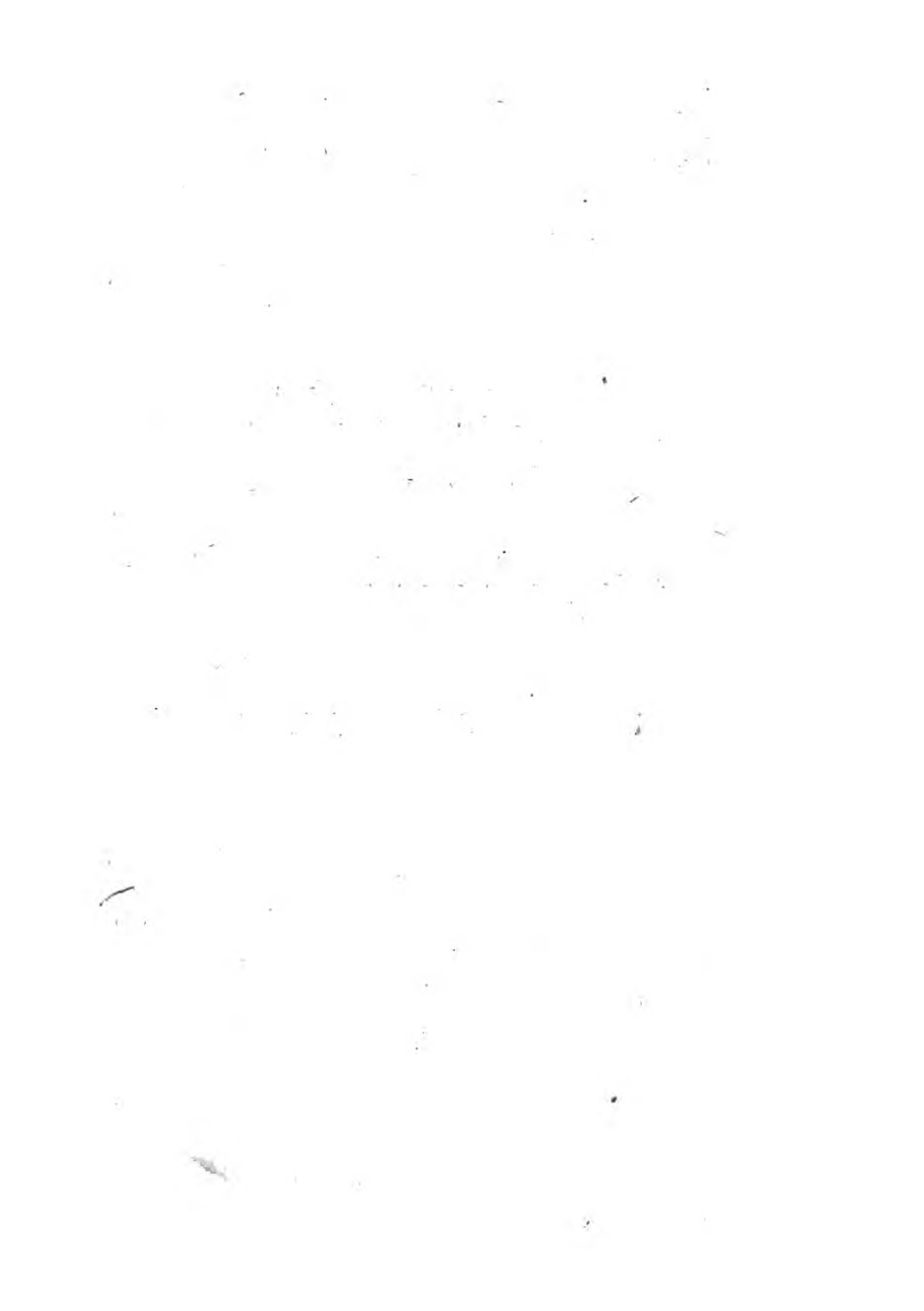
**MINUIT,**

**OU**

**LES AVENTURES**

**DE**

**PAUL DE MIREBON.**







Bought from Librairie Henri IV.

by Mme de Lagrave

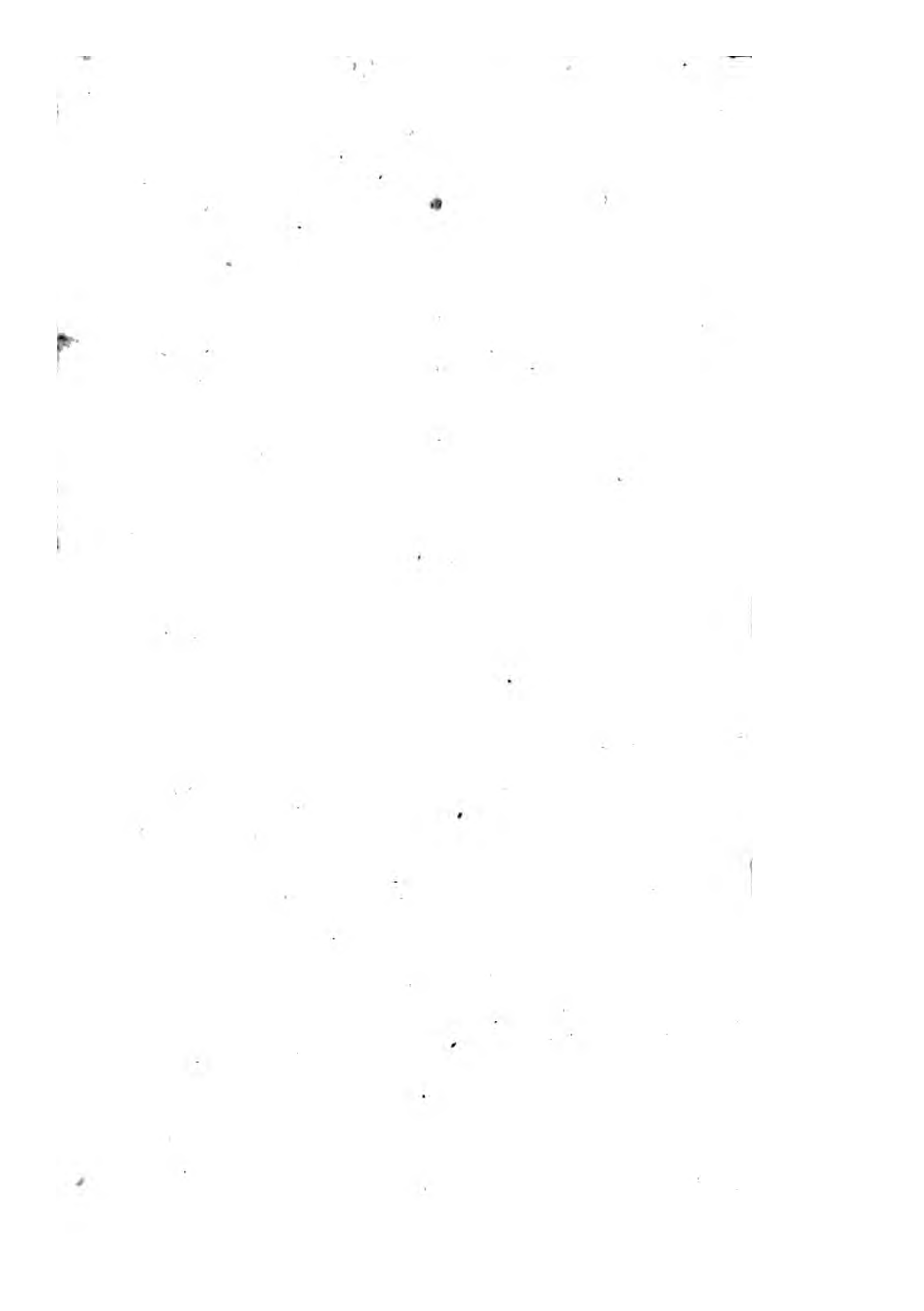
Ed. or. Barbier III. 306.

Vet. Fr. II. A. 819



**ZAHAROFF**

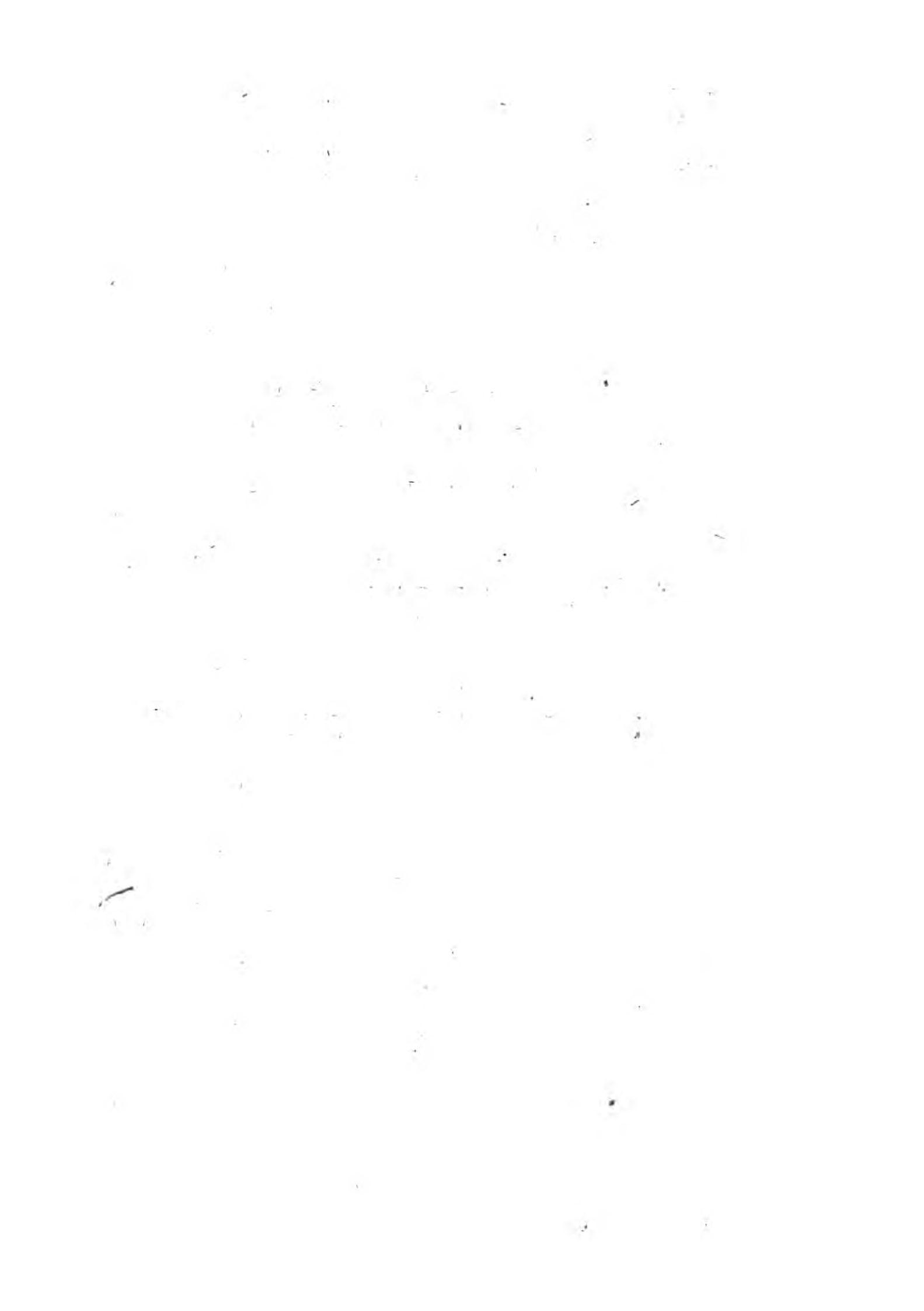
FUND

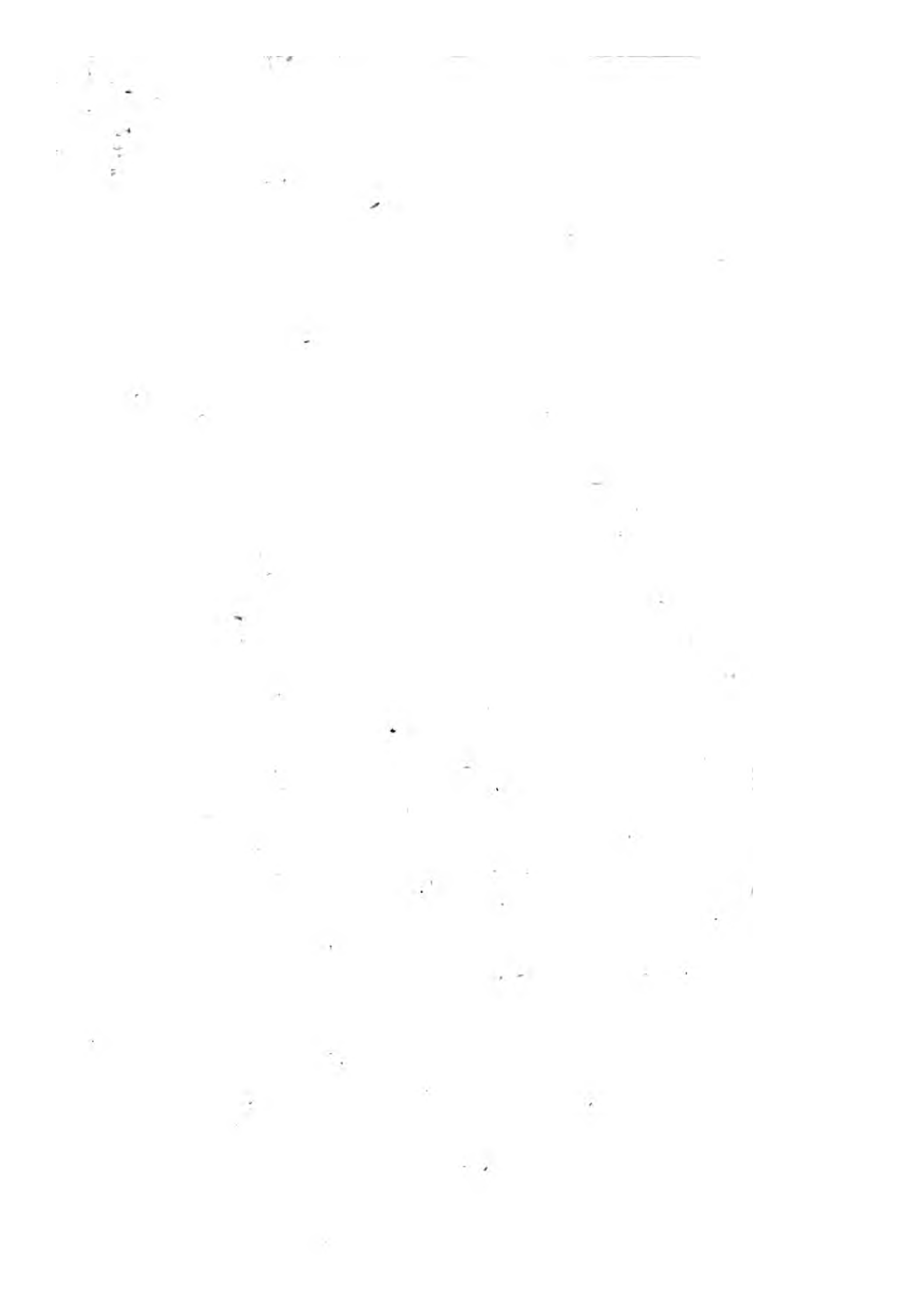






**MINUIT,**  
**OU**  
**LES AVENTURES**  
**DE**  
**PAUL DE MIREBON.**







*Comme nos cœurs s'entendent ! lui dis-je  
- hélas ! que trop !*



**M I N U I T ,**  
**O U**  
**L E S A V E N T U R E S**  
**D E**  
**PAUL DE MIREBON.**

Par l'Auteur de **SOPHIE DE BEAUREGARD**  
et de **ZABETH.**

---

**A P A R I S ,**  
Chez **LE PRIEUR**, Libraire, rue de  
Savoie, N.º 12.

---

**A N S E P T I È M E .**



---

---

MINUIT,  
OU  
LES AVENTURES  
DE  
PAUL DE MIREBON.

---

**H**EURE suprême ! heure à laquelle il n'y a pas d'individu qui ne veille ou pour le plaisir, ou pour la douleur !... je t'ai choisie de préférence, puisque c'est toi qui portes dans l'ame des amans la félicité suprême, qui fais oublier les maux que causent une absence trop longue. Si pendant un jour entier on t'a désirée, ah ! combien tu consoles en présentant à nos yeux l'objet tant désiré par notre cœur !

( 4 )

c'est alors que la jouissance éprouvée est progressivement augmentée en raison des entraves que font naître des parens injustes et trop sévères....

Je t'ai nommée heure suprême! . . . .  
n'est-ce donc pas avec vérité?... Ame aimante et sensible ! c'est à vous que j'en appelle : ne l'avez-vous pas regardée ainsi, lorsque rêvant l'intempérie des saisons, le son éclatant de l'airain vous annonçoit que tout repositoit dans la nature, hors vous et l'objet de toutes vos affections?... Quel doux tressaillement n'éprouvez-vous pas à son approche !

De combien de chefs-d'œuvres la postérité ne lui est-elle pas redevable ! N'est-ce donc pas dans l'obscurité silencieuse des nuits que les Corneille, les Racine, les Voltaire et les Rousseau ont enfanté ce que nous admirons avec justice ? Et

vous , célèbres Yong et Hervey , vos douloureuses et profondes pensées n'ont été produites que dans l'obscurité des nuits. A cette heure , l'esprit tranquille , débarrassé du bruit importun d'un monde plus importun encore , se replie sur soi-même et se livre à ses pensées. Si quelquefois elles nous procurent des souvenirs amers , elles nous donnent aussi quelques plaisirs... Oui , c'est par prédilection que je t'ai donné la préférence , heure suprême , afin de pouvoir jeter un coup-d'œil en arrière, et tracer sur le papier les cruels événemens d'une vie agitée.

    Tout est tranquille autour de moi ; je puis , sans craindre la moindre distraction , laisser errer mes idées ; je puis reporter mon imagination tremblante sur mes maux passés , me les rappeler tous , et abreuver de nouveau mon cœur de toutes les peines qui ont empoisonné

ma pénible existence. Je touche heureusement à son terme... Mon ame, épuisée par la souffrance, n'est plus susceptible que d'un seul desir; c'est de terminer promptement ma carrière.... Qu'elle a été fatigante!.... combien j'ai versé de larmes!... Si j'ai connu quelques instans de félicité, qu'ils m'ont coûté cher! et que les maux qui les ont suivis m'ont fait payer avec usure quelques intervalles de bonheur!

Le lecteur sensible, entre les mains de qui cet ouvrage tombera, ne pourra s'empêcher de verser quelques larmes. Je le remercie d'avance de ce tribut qu'il paiera aux cendres de l'infortunée que j'ai précipitée au tombeau, et dont l'image pâle et tremblante me suit sans relâche et ne me laisse aucun repos. Attends-moi, ombre chérie! ton malheureux amant ne peut tarder à te sui-

vre.... Mais n'anticipons point sur les événemens. Si le dernier de ma vie a mis le comble à mes infortunes, il en est d'autres moins affligeans ; et je vais mettre par écrit ce qui m'est arrivé dès ma plus tendre jeunesse.

Je suis né de parens dont la fortune me mettoit à portée de recevoir une éducation la plus soignée. J'étois doué de l'imagination la plus ardente. J'appris en peu de tems ce qu'il falloit pour paroître convenablement dans le monde. Sans être de ces figures remarquables, j'avois ce *je ne sais quoi* qui plaît plus que la beauté.

On m'envoya à Paris pour perfectionner mes talens. Je fus jeté dans une société agréable et du meilleur ton. J'eus bientôt perdu l'air gauche de la province ; et deux mois de séjour dans la capitale m'avoient donné tout-à-fait

le ton et les manières d'un homme de bonne compagnie.

J'avois alors dix-huit ans. Mon cœur neuf encore, desiroit trouver un être aimable à qui il pût s'abandonner. J'avois connu des femmes ; mais je n'avois pas connu l'amour, et je sentoís en moi le besoin d'aimer.

Un jour que j'étois à la campagne, chez des personnes que je voyois journellement, il arriva plusieurs personnes du voisinage, et je remarquai une femme dont les graces et l'air ingénu firent un grand effet sur mon cœur. Tout occupé du plaisir de la considérer, je fus, ce jour-là, beaucoup plus sérieux que de coutume.

Madame Darcourt , chez laquelle j'étois, me fit la guerre sur mon sérieux. Elle prétendoit qu'un Caton de dix - huit ans lui paroissoit l'être du



monde le plus singulier, et que si je n'abandonnois pas mon air rêveur, elle ne me mettroit jamais de ses parties. J'eus beaucoup de peine à me défendre des plaisanteries dont elle m'accabloit; je fis de vains efforts pour vaincre le sérieux qui s'étoit emparé de moi. J'en vins à bout sur le soir.

On avoit fait la partie d'aller le lendemain voir un vieux château ruiné, qui offroit encore des vestiges de l'ancienne opulence de nos ancêtres. On devoit partir de bonne heure, emporter des provisions, et faire un repas champêtre dans un parc abandonné. Trois voitures menèrent la compagnie; et moi j'étois à cheval. Je ne pouvois m'éloigner de celle qui renfermoit madame d'Orlay (c'est le nom de cette femme qui m'avoit tant frappé la veille). Mes yeux sans cesse attachés sur elle, la mettoient dans une

contrainte absolue ; elle ne savoit où porter ses regards.

Nous arrivâmes : on descendit avec empressement. Ces ruines respectables attirèrent toute notre attention. On s'appeloit les uns les autres pour se faire voir mutuellement ce qui paroissoit le plus intéressant. J'avois été emmené par M. Darcourt dans une vieille galerie qui offroit des restes de peintures qui paroisoient avoir été très-belles. Il étoit grand amateur ; et si je l'en eusse cru, nous ne serions pas sortis de si-tôt de ce vaste et triste réduit. J'avois la plus vive impatience de le voir s'en aller, lorsque des ris que les échos me renvoyoient, me firent juger qu'il se passoit quelque scène plus gaie et plus agréable. Je le laissai faire ses grandes observations tout seul, et, quitte à me casser le cou, je passai par-dessus des solives à jour, et fus re-

joindre le reste de la compagnie. Je la trouvai dans une vieille chapelle. Un confessional vermoulu renfermoit madame d'Orlay : on en avoit fermé la porte au verrou, et on la forçoit à entendre la confession de ceux qui se présentoient. La mine qu'elle faisoit excitoit les rires. Chacun passoit à son tour. Je prévis que cette occasion étoit charmante. Je me mis à genoux près d'elle. Un rayon de soleil qui passoit par un trou qui étoit au mur, et qui donnoit directement sur elle, me fit voir son charmant visage couvert de la plus extrême rougeur. Ne vous effrayez pas, madame, lui dis-je : vous supposez que les aveux qu'un homme de mon âge peut faire sont dans le cas d'alarmer votre pudeur? Je n'ai qu'un tort à me reprocher, c'est d'avoir le cœur trop sensible ; et, pour ne point en faire un mauvais usage dans le monde, je prie

mon aimable confesseur de vouloir bien l'accepter et le garder : c'est à vous seule que j'en fais hommage ; c'est à vos pieds que je jure qu'il ne sera jamais à d'autre. Elle ne me répondit rien ; mais elle arrêta sur moi deux yeux bleus de la plus grande beauté ; et ce regard porta un tel trouble dans mon ame , que je ne pus proférer une seule parole. Elle les rebaissa , et fit un soupir que mon cœur entendit très-bien. Je me relevai avec précipitation : j'ouvris la porte du confessionnal ; et en lui donnant la main pour l'aider à en sortir , je la pressai tendrement. Un second soupir qui lui échappa me remplit de joie. Elle se hâta de rejoindre la compagnie , et je n'eus pas la force de lui dire autre chose.

On se rendit ensuite dans le désert qui autrefois avoit été un parc. On n'y voyoit plus la main de l'homme ; tout y

étoit en confusion. Le jour n'y pénétrait qu'avec peine des arbres qui sembloient menacer le ciel. Des ronces et des lianes déroboient la vue de leur écorce. Quelques aube-épines et quelques lilas étouffés sous des chênes antiques, ne portoient que quelques fleurs décolorées. Je m'étois emparé du bras de madame d'Orlay. Nous suivions, dans le plus grand silence, des gens livrés à toute leur gaieté. Je lui demandai quelle impression elle éprouvoit en voyant ce désordre de la nature? Je pense, dit-elle, que l'auteur de toutes choses a créé l'homme pour donner au globe la forme qu'il a. Sans lui, la terre ne seroit qu'un chaos effrayant. Par-tout la mauvaise herbe étoufferoit la bonne. La main de l'homme est à la nature ce que l'éducation est à nos sentimens. Il faut qu'un sol quelconque soit cultivé, ou il ne rapporte que des

ronces et des orties. Je fus de son avis. Je lui demandai si elle aimoit la campagne? Elle me dit que oui. — Convenez, madame, qu'un séjour comme celui-ci, malgré son aspect imposant, paroîtroit bien beau à deux êtres qui, tendrement attachés l'un à l'autre, se suffiroient dans le monde? Qu'il seroit doux, pour l'homme heureux, de travailler à embellir ce séjour, pour le rendre plus agréable à sa douce compagne! Madame d'Orlay fit un soupir, et ne me répondit pas. Je hasardai de serrer son bras qui étoit passé sous le mien : elle retourna la tête de mon côté, et me regarda. J'osai arrêter mes yeux sur les siens. Qu'ils étoient beaux!... quelle douce langueur!... Je fis un effort pour vaincre la timidité qui accompagne toujours un premier sentiment. Que vos regards sont pénétrans! lui dis-je : ah, madame! il y a

de l'inhumanité à me regarder ainsi, si votre cœur ne se sent pas disposé à répondre à tous les sentimens que vous inspirez. Depuis hier, où je vous ai vue pour la première fois, je ne suis plus maître de moi ! Mon ame a volé au - devant de sa défaite ! Je ne connois l'amour que depuis hier ; mais il s'est emparé en vainqueur de tout mon être ! Depuis le moment où je vous ai vue, je vis plus en vous qu'en moi ! Vous pouvez me rendre le mortel le plus heureux ou le plus à plaindre ! Pendant que je lui parlois, un tremblement universel s'étoit emparé de toute sa personne. Elle ne pouvoit me répondre, tant elle étoit agitée. Je vis la troupe folâtre qui revenoit de notre côté, je la pressai de me répondre. Ah ! me dit-elle d'une voix émue, que vous me mettez, monsieur, mal à mon aise ! Je vous suis inconnue : j'ai des engagemens : mon



cœur n'y est pour rien , à la vérité , mais je les respecte. Un sentiment étranger à mes devoirs ne pourra que me rendre malheureuse. Demandez à madame Darcourt , qui est mon amie , s'il m'est possible de répondre à votre amour , en supposant qu'il soit sincère ? Le monde qui s'approchoit m'empêcha de lui répondre ; mais le peu qu'elle m'avoit dit avoit fait passer quelque espoir dans mon cœur.

Madame Darcourt se détacha du groupe , et nous joignit la première. Ho ! ho ! dit-elle en riant , mais voilà un tête-à-tête tout joli ! Que vous a-t-il dit , ma chère amie ? Quelques folies ? Les jeunes gens !... Mais..... vous êtes sérieuse ? Ha ça , M. de Mirebon , si je ne me trompe , vous avez vu madame d'Orlay avec intérêt ? Je vous crois honnête , et j'espère que vous ne chercherez point à troubler son repos ? Il n'est que dans l'indifférence



pour une femme honnête ; l'amour est le fléau de la vie. Je ne suis point du tout de l'opinion de ceux qui le regardent comme une des douceurs attachées à notre existence. Je ne pus lui répondre ; nous fûmes sur-le-champ entourés du reste de la compagnie.

On s'occupa de trouver une place convenable pour prendre le repas. Quelques arbres, dont la cime se terminoit en dôme, nous firent juger que cela avoit fait autrefois un bosquet : mais il étoit impossible de pénétrer jusques là. On se décida à se frayer une route : on appela les domestiques ; et , avec des épées et des couteaux de chasse, on parvint à se faire jour, non sans avoir attrapé maintes égratignures. Une ronce m'avoit frappé le visage , et les écorchures qu'elle me fit me couvrirent de sang. La belle madame d'Orlay fit un cri, et vint, toute trem-

blante, me demander ce que j'avois ?  
—Que vous êtes bonne de vous intéresser à moi ! Ce n'est rien en comparaison des plaies de mon cœur : elles sont plus profondes et plus douloureuses ! . . . Elle soupira, et ne me répondit rien. Le silence de cette femme me fit juger qu'elle redoutoit de voir la conversation s'établir sur un sujet qu'elle craignoit de traiter. Cela me donna l'idée que je ne lui étois pas indifférent. L'espoir d'avoir fait quelque impression sur son cœur, jetoit le mien dans la plus douce ivresse. Mes yeux, fixés sur elle pendant que j'essuyois le sang qui couloit de mon visage, devoient lui peindre tout ce qui se passoit en moi : elle soupira, et s'éloigna.

Après un long travail, on parvint à arriver jusqu'à l'endroit où l'on croyoit voir un berceau. Effectivement, les arbres formoient une enceinte. Deux cyprès en

occupaient le milieu , et un petit mausolée , en marbre noir , étoit presque caché sous les mauvaises herbes qui avoient cru dans cet endroit. Tout le monde , qui arrivoit en courant et en riant , resta pétrifié à cette vue. Un silence religieux eut bientôt remplacé la folle gaieté de toute la compagnie. Chacun , les yeux fixés sur ce marbre insensible , faisoit ses réflexions. Je suis fâchée , dit madame Darcourt , que l'on ait violé cet asile. Nous avons profané un lieu qui peut-être a vu couler les larmes du regret ou du repentir ! . . . Allons-nous-en , et respectons les mânes qui reposent ici.

M. Darcourt , grand amateur d'antiquités , nous assura que certainement , avec quelques recherches , on trouveroit quelque épitaphe. Il voulut avancer pour éloigner les plantes qui couvroient presque le mausolée. Sa femme fit un

cri, l'arrêta par le bras, et l'assura qu'elle ne souffriroit pas que l'on touchât à cet endroit. Vous êtes un enfant, madame, lui dit-il avec humeur. Un curieux doit tout approfondir. Comment s'instruiroit-on? — Eh, monsieur! allez vous instruire où vous voudrez? Les vivans offrent assez de matière pour quiconque cherche à acquérir des connoissances, sans aller troubler ceux qui sont morts? Il haussa les épaules; et de l'air le plus copieux, reprocha à sa femme qu'elle étoit aussi superstitieuse qu'une vieille nourrice; que tout le monde pouvoit se retirer, mais que lui vouloit savoir qui gisoit sous cette pierre. Après une longue contestation, sa curiosité l'emporta, et on le laissa seul à cette recherche.

Chacun se retiroit : je restai le dernier, pour donner le bras à madame d'Orlay, qui, en fixant cet endroit, étoit tombée

dans une profonde rêverie. Je l'en tirai , en lui demandant si elle vouloit venir ? Elle me regarda , et ses beaux yeux étoient humides. Comme nous étions prêts à sortir , je l'arrêtai , et en lui montrant de la main ce qui avoit attiré sa si longue attention , je lui dis : Vous voyez , madame , voilà le terme où toutes les peines de la vie cessent . . . . Si je ne puis obtenir de vous le moindre retour , bientôt je ne serai plus qu'une cendre insensible . . . . Elle fut frappée de ces mots : elle me prit par la main , et elle m'emmena avec la plus grande promptitude : je la suivois en silence. Quand nous eûmes regagné la grande allée , elle s'arrêta. Sa figure étoit altérée , et des larmes couloient sur ses joues. Le reste de la société délibéroit sur le lieu que l'on alloit choisir , et il me fut impossible de lui dire un mot. Elle s'approcha de madame

Darcourt, qui se mit à lui parler tout bas. On les détourna de cet entretien, pour prendre enfin un endroit convenable. On n'en trouva pas de meilleur que celui où l'on étoit ; et l'on donna ordre aux domestiques d'apporter ce qui étoit nécessaire. On étala une grande nappe par terre, qui fut bientôt couverte de mets froids que l'on avoit apportés. On s'assit autour, et l'on mangea à la turque. Je m'étois arrangé de façon que je me trouvois à côté de ma divinité. Chaque attention que j'avois pour elle me valoit un regard qui, chaque fois qu'il s'arrêtoit sur moi, me remplissoit d'un nouveau plaisir.

Madame Darcourt n'avoit pas voulu que l'on appelât son mari. Laissez-le, disoit-elle, à ses grandes observations. Il sera assez puni de voir qu'il a quitté le corps pour l'ombre. Je voudrois qu'il ne

restât pas une miette du repas. Cette idée l'amusoit beaucoup , et elle excitoit tout le monde du geste et de la voix pour doubler l'appétit de chacun. Elle mangeoit elle - même avec un empressement qui amusoit infiniment.

M. Darcourt parut enfin à l'entrée de l'allée qui menoit au bosquet. Il se frottoit les mains avec un air de satisfaction , comme un homme qui venoit de faire la plus heureuse découverte. Sa femme , qui l'aperçut , se jeta sur une aile de poulet qui restoit encore , et en la portant à sa bouche : Oh ! dit-elle , je ne puis dévorer ce pâté , dont bien me fâche ! Pour du poulet , il en aura les os. On se mit à rire de cette folie. Il vint prendre une place. Il regardoit tout le monde d'un air victorieux , et dit : Vous vous amusez à manger ? . . . . mais , moi , j'ai mieux employé mon tems. J'ai trouvé une ins-



cription latine... que vous n'avez pu lire ? dit sa femme ; car vous ne savez pas le latin. — Mais , madame , je l'ai écrite , et en cherchant dans le dictionnaire , je trouverai . . . . — Oh ! vous trouverez des choses fort belles ! . . . . Pourquoi ne pas marcher avec votre dictionnaire ? . . . . — Allons , madame , vous avez des saillies dont je me passerois fort bien. Je demandai à M. Darcourt ce qu'il avoit vu ? Il me montra un papier sur lequel il avoit écrit l'épithaphe. Elle étoit en vers latins , qui exprimoient les regrets de la perte d'une maîtresse adorée. J'en fis sur-le-champ l'explication à M. Darcourt , qui fut aussi content que s'il eût pu lui-même la traduire.

On se promena encore après le dîner , et on revint à la maison de madame Darcourt. En rentrant , on se mit au jeu , et je ne pus , de la soirée , trouver l'occasion  
de



de dire un mot à madame d'Orlay. Quand je fus retiré dans ma chambre, je repassai dans mon esprit tout ce qui m'étoit arrivé depuis vingt-quatre heures. Il ne m'avoit fallu que ce tems pour perdre ma liberté. Je ne la regrettois pas : je me sentois entraîné par un charme invincible vers une femme que je trouvois charmante, et qui avoit fait sur mon cœur une impression qui m'étoit toute nouvelle. Cette situation me paroissoit délicieuse. L'amour ne se présenteoit à moi que sous l'aspect le plus favorable, et j'étois loin de penser qu'un sentiment qui portoit tant de délices à l'ame, pût jamais faire le malheur de la vie. Hélas ! j'ai bien éprouvé le contraire par la suite ; car c'est à l'amour que je dois toutes les amertumes qui ont empoisonné mon existence.

Je dormis fort peu, et me berçai de toutes les chimères qui accompagnent un

sentiment vivement senti. Le lendemain, je me levai de bonne heure, et fus me promener dans un bois qui tenoit à la maison. Je fus fort étonné d'y trouver madame Darcourt et madame d'Orlay. Elles s'entretenoient ensemble d'un air fort animé. Je voulus me retirer par discrétion ; mais madame Darcourt m'appela ; j'en fus enchanté. Je demandai à ces dames de leurs nouvelles , en regardant madame d'Orlay. Je lui trouvai une figure très-abattue , et je crus m'apercevoir qu'elle avoit pleuré. Je ne puis dire ce qui se passa dans mon ame : sans la présence de son amie , je me serois jeté à ses pieds, et lui aurois demandé ce qui pouvoit ternir la sérénité de son beau visage. Je n'osai lui faire aucune question. Je me sentois oppressé , et je fus bientôt aussi sérieux qu'elle. Madame Darcourt, que la gaieté n'abandon-

noit jamais, me fit une guerre cruelle ; je n'avois point l'esprit assez tranquille pour me tirer avec avantage des plaisanteries qu'elle me faisoit. Je pris le parti de ne lui pas répondre, et mon silence m'en attira de nouvelles. Quand elle vit les inutiles efforts qu'elle faisoit pour me rendre plus à moi-même, elle changea de conversation, et me dit de me joindre à elle, pour engager madame d'Orlay à ne pas s'en aller si-tôt. Quoi, madame ! lui dis-je, voulez-vous déjà vous en aller ? Je n'ai aucuns droits pour obtenir un plus long séjour ; mais comment pouvez-vous refuser une amie ? — C'est avec un vif regret, monsieur, que je me vois obligée de m'en aller ce matin, dit-elle avec une voix émue. Je suis étonnée de ce que dit madame Darcourt : elle n'ignore pas les raisons qui m'engagent à la quitter si vite ; elle sait les devoirs que j'ai à rem-

plir : ils sont indispensables.—Il est vrai, dit madame Darcourt , que votre bourru ne peut être deux jours sans vous ; mais enfin une fois par hasard !... En vérité, mon amie, vous êtes trop bonne ! j'admire vos vertus ! pour moi, je n'en aurois pas tant. Il n'y a pas d'esclave à Alger qui soit dans une plus affreuse servitude ! Madame d'Orlay soupira , et convint que son sort n'étoit pas heureux. Je ne pus entendre parler d'un si prompt départ sans me sentir le cœur déchiré. J'avois mille choses à dire à cette aimable femme ; mais la présence d'un tiers me forçoit au silence. J'étois dans l'état le plus pénible lorsqu'un domestique vint demander des ordres : madame Darcourt le suivit ; son amie vouloit l'accompagner. J'eus la force de prendre sur moi-même : je l'arrêtai par le bras , et , les yeux baignés de larmes, je la conjurai

d'attendre un moment. Elle fit un léger effort pour s'en aller ; mais j'insistai. Elle resta en me demandant ce que je lui voulois ? — Ce que je vous veux , madame ! Ah ! pouvez-vous en douter ? Je n'ai pu résister aux sentimens que vous avez fait naître dans mon cœur ! Votre vue m'a fait perdre ma liberté ! Je vous adore . . . Vous allez vous éloigner de moi , et je ne vous reverrai peut-être jamais ! . . . — Que je regrette d'être venue ! dit-elle en versant quelques larmes. Mon sort n'étoit pas heureux ; mais qu'il va être cruel ! Je suis trop franche pour vous cacher que votre présence m'a jetée dans un trouble que je ne connoissois pas ! Nous serons tous deux malheureux ! . . . Je suis mariée . . . je vous l'ai déjà dit. J'ai été sacrifiée très-jeune à un homme fort âgé. Sa fortune a ébloui ma famille ; et , sans consulter mon goût , on m'a vendue et

livrée à un être dont le caractère jaloux et emporté m'a, depuis deux ans, rendue la créature la plus à plaindre ! Quoique je ne sois pas heureuse, je connois mes devoirs, et je suis incapable d'y manquer. Je ne puis plus être qu'infortunée, puisqu'il est vrai que mon cœur m'a trahie, et que le joug sous lequel je gémis va me paroître plus cruel que jamais ! L'aveu qu'elle me faisoit en flattant mon ame, la déchiroit. Aimer ! . . . et l'être par une femme que l'on ne reverra peut-être jamais ! . . . . la savoir malheureuse ! . . . . Quelle position ! . . . . Tout en lui jurant un amour éternel, je baignois une de ses mains de mes larmes. Elle en répandoit de son côté, et ce muet langage étoit plus expressif mille fois que tant de vaines protestations que le cœur quelquefois désavoue en secret. La bienséance la força de retourner à la maison, et de rompre



un tête-à-tête qui blessait sa délicatesse. Je fus obligé de la laisser aller, après lui avoir renouvelé les assurances du plus tendre amour. Je regardois alors cette femme charmante, et mon cœur voloît sur ses pas. Sa démarche étoit lente et pénible. Elle retourna plusieurs fois les yeux vers moi. J'étois resté à la place où elle m'avoit quitté. Mes regards fixés sur le chemin qu'elle avoit pris, l'y voyoient encore, qu'il y avoit long-tems qu'elle n'y étoit plus! Quand je fus sorti de cet état contemplatif, je sentis mon cœur se briser... Je me jetai par terre, et pressois de mes lèvres l'herbe que ses pieds avoient foulée : je la baignois de mes larmes. Madame Darcourt arriva, et me demanda ce que je faisais là? — Vous voyez, madame ; je m'abandonne à toute ma douleur ! Je n'ai pu voir cette femme charmante, sans éprouver l'amour le plus

fort ! Je sens que le bonheur de ma vie est entre ses mains ! Elle s'éloigne !... Quand la reverrai-je ?... Madame Darcourt me prit par la main, et me mena sur un banc qui étoit peu éloigné. Elle me fit asseoir près d'elle, et me parla ainsi : Je vais faire trêve à la gaieté de mon caractère pour vous parler raison. Je n'ai jamais connu l'amour ; mais je crois qu'il existe. Je vois avec peine que vous en avez pris l'un pour l'autre, et vous ne pouvez qu'être malheureux tous deux. J'ai été élevée dans le même couvent avec madame d'Orlay ; et la plus tendre amitié nous a unies dès notre enfance, malgré la différence de nos caractères. J'étois vive et folâtre, et mademoiselle Rose d'Orleville étoit ce que vous la voyez, sérieuse et réfléchie.—Elle s'appelle Rose ?—Oui.— Ah ! qu'elle est bien nommée ! — Ne m'interrompez pas, je vous prie, car



j'aime à parler de suite. Les parens de mon amie n'ont presque pas de fortune : elle avoit à choisir entre le voile et un époux de soixante ans , goutteux , quinteux , jaloux et brusque. Quoique son ame tendre fût naturellement tournée à la dévotion , les tracasseries du cloître lui déplaisoient ; et elle se détermina à devenir la femme , ou plutôt la victime de l'homme que sa famille lui proposoit. Elle ne sortit du couvent que pour aller à l'autel , et vit là , pour la première fois , l'espèce de monstre auquel elle alloit unir son sort. Elle pâlit en me regardant , me serra la main , et soupira. M. d'Orlay n'engagea personne des amies de sa femme à aller chez lui ; la famille seule fut admise. Il l'emmena dans un vieux château qui est à trois lieues de cette maison-ci. Ils y vivent dans la retraite la plus absolue. Je me mariaï , peu de tems après elle , à

M. Darcourt. Je l'engageai à acheter cette maison, parce qu'elle étoit dans le voisinage de l'endroit où vivoit mon amie. Je me suis liée, à force de souplesses, avec son bourru de mari, et je suis le seul être qu'il lui permette de voir. Le malheur vous a fait trouver ensemble; et vos cœurs ont été percés du même trait : mais quel espoir pouvez-vous nourrir ? à quoi peut vous mener ce mutuel attachement ? Vous, M. de Mirebon, jeune et aimable, vous trouverez bientôt dans le monde des objets de dissipation ; mais ma pauvre amie va être plus malheureuse que jamais, et les sentimens qu'elle a pris pour vous ne peuvent qu'ajouter à ses malheurs . . . . . — Ah, madame ! croyez qu'un sentiment partagé adoucit bien des peines ! Si madame d'Orlay est bien persuadée de la pureté de mon amour, de sa constance, ce sera

pour elle une consolation bien grande de penser qu'il existe un être qui ne vit et ne respire que pour elle ! Je ne pourrai donc jamais la voir ? — Ah ! jamais . . . . Le château d'Orlay est une forteresse inapprochable. Il n'a que de vieux valets, tant en hommes qu'en femmes, dont l'humeur est aussi dure que celle du maître. Elle n'a pas le droit de donner le moindre ordre à ses domestiques. Il la laisse venir passer vingt-quatre heures tous les ans chez moi ; et le tout, parce qu'il m'a prise dans une amitié qu'il n'a pour personne. J'ai flatté ses vieilles fantaisies, ses caprices, et il me trouve charmante. Je vais quelquefois la voir : M. Darcourt n'a pas la liberté de m'accompagner : c'est à ce point là ! jugez vous-même de l'espoir qui vous reste. Elle vient de partir. — Quoi ! elle est partie ? Ah, Dieux ! et quand la reverrai-

je? — Je l'ignore. Je vous plains tous deux. Je ne vois pour l'un et pour l'autre que peines et douleur ! — Je me jetai à ses pieds ; et, en couvrant une de ses mains de larmes, je la priaï de ne me point abandonner. — Je ne puis rien, dit-elle, que de prendre part à vos chagrins. Je ne puis me mettre en tiers dans une pareille affaire : ma délicatesse répugne au rôle qu'il me faudroit jouer. J'aime mon amie ; mais je ne puis coopérer à l'oubli de ses devoirs, quelque rigoureux qu'ils soient à remplir. Je sentis parfaitement ce que madame Darcourt me disoit. Je ne pouvois lui demander sa médiation dans une pareille circonstance. J'avois trop d'estime pour lui proposer rien de contraire à ses principes. Comme à dix-huit ans on ne doute de rien, je remis tout entre les mains de l'amour, et je ne doutai pas qu'avec de l'adresse et de la

persévérance , je ne vinsse à bout de parvenir jusqu'à la trop aimable femme qui me tenoit sous ses lois. Nous nous quittâmes , et je restai à la promenade. Je passai le reste de la matinée tout occupé des moyens qu'il me faudroit employer. Rien de satisfaisant ne se présentoit à mon idée. Je pris le parti de tout attendre des événemens , espérant qu'il pourroit s'en présenter de favorables. Lorsque je rentrai dans la maison , je trouvai tout le monde assemblé. Je ne puis dire ce qui se passa dans mon ame de n'y pas voir madame d'Orlay. Je savois pourtant qu'elle étoit partie : mais elle de moins me fit paroître toute la société fastidieuse. Je n'avois vu cette femme charmante que deux jours ; mais il me sembloit que je la connusse depuis des siècles. Mon cœur l'avoit attendue ; et , en se donnant à elle , il avoit trouvé l'asile que le

ciel lui destinoit depuis long-tems. Sa solitude me parut préférable à la bruyante gaieté de gens indifférens. Je ne le cachai point à madame Darcourt : je la suppliai de ne pas prendre garde à moi, et de me permettre de vivre un peu isolé, pendant le tems qu'elle avoit encore à rester à la campagne, ou bien que je m'en revien- drois à Paris, si cela lui déplaisoit. Elle me fit quelques plaisanteries, mais pour- tant me permit de vivre à ma manière. Je la remerciai de son indulgence, et de- puis ce moment je ne parus guères qu'aux heures des repas. Les promenades soli- taires étoient les seules de mon goût. C'est à cette époque que j'ai connu le charme des nuits. Je restois volontiers depuis dix heures du soir jusqu'à une heure du ma- tin à me promener dans la campagne. Que ce calme de la nature me paroissoit majestueux ! Comme mes idées étoient

grandes ! Seul avec mon cœur , je l'interrogeois , et l'amour dont il étoit embrasé y dominoit en vainqueur , sans aucunes distractions ; j'étois tout à lui. Dans tout autre moment de la journée , je ne pouvois fixer mes idées sur ce que pouvoit faire madame d'Orlay ; mais , à cette heure , j'étois sûr que le sommeil rafraîchissoit ses appas ; que peut-être un rêve agréable me présentoit à elle ; qu'elle me voyoit à ses pieds , lui jurant un amour éternel ! Si elle ne dort pas , eh bien , je suis encore l'objet qui l'occupe. Cette pensée étoit si consolante pour moi , que j'aurois regretté de prendre un repos qui m'auroit privé du bonheur dont je jouissois. La lune qui commençoit à être dans son plein , me faisoit jouir de toutes les beautés de la nature. Il me prit envie de profiter de ce moment pour voir les environs de l'endroit qu'habitoit ma chère



Rose. J'avois trois lieues à faire : mais qu'est-ce que trois lieues pour un amant ? J'en aurois fait mille pour jouir du bonheur de la voir un instant ! . . . Je me mis en route , et m'orientai de mon mieux , d'après les légers indices que m'avoit donnés madame Darcourt.

Après une heure et demie de chemin , j'aperçus sur ma gauche un vieux hôtel flanqué de tours noircies par le tems. Une horloge , dont le timbre étoit lugubre , sonna minuit..... ce son fit tressaillir mon cœur. Ah ! dis-je , si elle ne dort pas , ce son a frappé son oreille , comme il a frappé la mienne ! Quel bonheur d'entendre ce qu'elle entend aussi ! Il faut avoir aimé pour sentir ces jouissances !... Je m'arrêtai , et contemplai ce séjour. « Voila le lieu qu'elle habite ! c'est dans cette enceinte triste et sombre qu'existe la plus aimable des femmes !



c'est là où elle passe ses jours avec un homme odieux qui fait le malheur de sa vie!..... Elle, qui embelliroit le trône de l'univers!» Je m'approchai davantage, mais nul accès ne se présentait à mes yeux: de larges fossés et un pont-levis défendoient ce triste asile: une quantité de chouettes et de hibous se disputoient les trous des vieilles tours du château. J'en fis le tour, mais inutilement: je vis qu'il étoit impossible de m'introduire dans ce lieu sans user de la plus grande adresse. Je restai là quelque tems, ne pouvant arracher mes yeux de l'endroit où respiroit ma divinité. Je m'étois jeté au pied d'une aube-épine dont les branches couvertes de fleurs parfumoient l'air que je respirois. Que ce moment étoit délicieux! je n'en avois point encore éprouvé d'aussi agréable de ma vie! J'étois livré à toutes mes réflexions, quand l'aube du jour

m'avertit qu'il étoit tems de me retirer : j'entendis dans le village, qui étoit peu éloigné, le bruit des paysans qui se rendoient aux champs. Je quittai à regret ce lieu solitaire, et revins à la maison de madame Darcourt. Je me jetai dans mon lit en arrivant; mais je ne pus goûter un moment de sommeil. Tout occupé de la nuit que j'avois passée, je regrettois de n'avoir pas eu plutôt cette idée; et, ne pouvant jouir du bonheur de voir celle que j'aimais, je trouvois bien doux d'arrêter mes yeux sur le lieu dans lequel elle étoit enfermée. Je me procurai pendant plusieurs nuits la même jouissance: mais la lune avoit disparu; et le tems, qui étoit devenu pluvieux, mit un obstacle à mes charmantes promenades nocturnes. Ne pouvant plus goûter le plaisir de passer les nuits auprès des lieux qu'elle habitoit, je hasardai d'y aller un matin. Je fis sel-

ler mon cheval, et je me rendis au village d'Orlay. J'avois l'air d'un voyageur qui s'étoit égaré. Je m'adressai à une vieille fermière, et lui demandai le nom de l'endroit où j'étois? Elle ne fit aucune difficulté de me mettre au fait; et en peu de tems elle m'apprit ce que je savois très-bien. Elle fit les plus grands éloges de la dame du château. Elle en disoit tant de bien, que je fus tenté deux ou trois fois de lui sauter au col, et de l'embrasser de tout mon cœur, tant je lui savois gré des louanges qu'elle donnoit à mon amie. Elle ne me dit pas autant de bien du seigneur. Ses vassaux ne faisoient aucun cas de sa personne : il étoit dur et méchant, et d'une avarice sordide. Je lui demandai si l'on voyoit du monde au château? — Du monde? par ma fine, monsieur, ils ont la peste là-dedans; rien n'en sort ni n'y entre. Quand not' fille y porte



queuque chose, elle ne passe pas la première cour; et on l'examine ni pis, ni moins que si c'étoit une voleuse. Autrefois il y alloit, par-ci par-là, queuquezun; mais depuis qu'il a épousé une jolie femme, il est pis qu'un ours: la porte est close à tout venant. Ah! c'est bien un drôle d'homme, allez! J'sommes ben pauvres! j'ons ben du mal; mais j'aimons mieux être comme j'sommes que d'être une dame comme alle l'est. J'voyons au moins le soleil; j'prenons l'air quand j'voulons: mais la pauvre chère dame ne voit que son vieux hibou, et c'est une vilaine vue, allez! Je ne voudrois pas, et pourtant je suis bien vieille, je ne voudrois pas qu'il m'baisât l'bout du doigt. Tout en parlant ainsi, la bonne femme me préparoit une jatte de lait que je lui avois demandée. Elle entendit appeler Mathurine; elle fut sur sa porte, et en

rentrant , elle me dit , en me mettant la main sur l'épaule : « T'nez , v'la un échantillon des sorciers qui sont au château ; c'est le cuisinier. » Je vis entrer un homme de cinquante-cinq à soixante ans , qui étoit borgne et boiteux ; sa figure étoit d'une rudesse repoussante. La bonne Mathurine lui fit pourtant grande politesse. — Bonjour , monsieur Michault : comment va votre femme ? — Comme ça. — Et votre fille ? — Comme ça. Il est laconique , dis - je en moi - même. — Et madame , comment va - t - elle ? — Comme ça. — Et not' seigneur ? — Comme ça. — Vous êtes du château , lui dis-je , monsieur ? — Oui. — Est-il beau en-de-dans ? — Non. — Il y a sans doute un grand parc ? — Comme ça. — Y a-t-il aux environs un voisinage agréable ? — Je n'en sais rien. — Est-ce que votre maître ne voit personne ? — Non. — Quel homme!... Il demanda différentes choses

à la fermière , et se retira. Elle le regarda aller, et en se retournant vers moi : « Vous voyez bien , monsieur , ce vieux loup ? eh bien , c'est le plus poli de tous ; jugez du reste ! » Je ne pus m'empêcher de soupirer : Et c'est avec des gens de cette sorte que vit cet ange ? — Est-ce que vous la connoissez ? — Non vraiment , dis - je promptement. — Oh ! c'est que vous dites que c'est un ange ? — Je dis..... je dis..... que c'est un ange , d'après la peinture que vous m'en avez faite. — Hâ ! c'est ben vrai , allez. Vous l'avez ben nommée. Si ceux du paradis lui ressemblont , ça sera un plaisir d'y aller. — Vous dites que M. d'Orlay est avare ? — Oh ! oui , il l'est ! le vilain tondroit sur une puce. — Ses gens ne doivent pas avoir à se louer de sa générosité ? — I' n'sont guères ben vêtus ; ils ont l'air de gourgaux. — Qui est-ce qui les attache à lui ? — La vieille habitude : tout cela tombe en ruines avec



le château , où il ne feroit pas mettre un clou. Mais il leur a promis des rentes après lui ; et puis on le craint. — Entrez-vous au château , vous , madame Mathurine ? — Les jours de dimanche : je n'voyons madame qu'à la messe. — Vous avez piqué ma curiosité : est-ce que je ne pourrois pas y aller ? — Vous ? ah , jarni ! on vous prieroit bien vîte d'entrer dehors ! Un beau jeune homme comme vous ! — Mais si je m'habillois en paysan ? — Bah ! en paysan ! est-ce que vous en avez la mène ? — Tenez , je vous récompenserai bien , rendez - moi ce service ? — O monsieur ! il n'y a pas moyen ; vous me faites trembler d'y penser ! Je serions tous perdus ! Mais , t'nez , v'la notre homme qui vient ; c'est un futé , voyez-vous : parlez - ly ? s'il le veut , ce n'est pas moi qui dira que non.

Quand M. Mathurin entra , je le

saluai très-poliment. C'étoit un bel homme, qui portoit la franchise sur sa figure. Sa femme se mit à lui conter tout ce que nous avions dit avec une volubilité inouïe. Il la regardoit du plus beau sang-froid du monde ; et, en remuant la tête et les bras : Ta, ta, ta, ta, ta, as-tu bentôt fini, longueur éternelle ? lui dit-il : jarnigué, tu m'étourdis. Pardon, monsieur ; mais si vous l'avez laissé faire, elle vous en a dit plus qu'i 'n'en tiendrait dans cette pièce de luzerne, qui n'est ma foi pas petite. C'est la plus grande bavarde du canton ; et ça n'est pas peu dire ; car j'avons ici des commères qui ont la langue ben affilée. De quoi est-il question ? Je lui dis le desir que j'avois de m'introduire au château. Il me toisa de la tête aux pieds, et se mit à sourire. — Ces jeunes gens, c'est drôle ! qu'est-ce que vous



vous voulez aller faire là ? — Tenez , M. Mathurin , parlons franchement ; vous m'avez l'air d'un brave homme : si vous voulez me rendre ce service , il y aura vingt-cinq louis au bout. — Entends - tu , mon homme ? vingt - cinq louis ! Jour de mon Dieu ! vingt-cinq louis ! — Te tairas-tu , maudite bavarde ? Que je suis donc fâché qu'elle entende tout ça ! C'est comme si on le disoit aux cloches ; tout le monde le saura bientôt. — Je te jure , mon homme , que je n'en dirons rien. Vingt-cinq louis !.... — Il y a une petite condition , madame Mathurine , lui dis-je ; c'est que , si vous dites un mot , je ne les donnerai pas. Elle me jura , par la sainte vierge et tous les saints du paradis , qu'elle n'en diroit rien. — Je le crai ben , dit son mari ; car tu n'en sauras fichetre rien. — Comment ! mon

petit homme , tu ne veux pas..... — Il n'y a pas de petit homme qui tienne.... Va-t-en , et laisse-nous , ou je t'assomme. — Ah , M. Mathurin ! lui dis-je , je serois désolé de troubler la paix de votre ménage..... — Vous badinez , monsieur ! voilà vingt-cinq ans que j'sommes mariés , et je n'l'ons pas encore tuée : tout ça se passe en paroles. Vous avez bu du lait ? est-ce que vous ne boirez pas ben avec moi la moitié d'une bouteille de bon vin ? T'nez , ça donne de l'esprit : j'vais en aller chercher une , et j'jaserons sur vot' affaire : attendez-moi un moment. A la proposition d'être assommée , la dame Mathurine s'étoit en allé. Son mari fut chercher une bouteille de vin , et rentra avec l'air du monde le plus content. Il la plaça entre nous deux , fut chercher deux timbales d'argent , s'assit en face de moi ; et , son

chapeau sur le haut de son front, ses deux coudes sur la table, et son menton appuyé sur ses deux poings, il me regardoit en face : je ne pus m'empêcher de sourire. — Eh ben, de quoi riez-vous ? j'examinons qu'est-ce que vous savez faire ? — Tout, et rien. — Diable, c'est beaucoup et ce n'est guères : encore ? — De quoi s'agit-il ? — Pourriez-vous diriger une coupe de bois ? — Sans doute. — Bon. — Est-ce qu'il y en a une à faire dans l'intérieur ? — Tout juste : mais, comme c'est un fesse-mathieu, il ne donne l'entreprise qu'au rabais. Stilâ qui s'engage à lui exploiter son bois à meilleur marché, est stilâ qui a la préférence. On crie ça après la grand'messe : si vous voulez, je l'i dirons qu'i' y a un homme des environs qui s'offre pour lui faire bon marché. J'vous procurerons des ouvriers ; tout ça n'est pas embar-

rassant : c'est vot' mène dont vous ne pourrez pas vous débarrasser? — O mon cher Mathurin! lui dis-je en lui sautant au col, j'ai un moyen de me déguiser qui est immanquable : je mets en fait que vous-même ne pourriez me reconnoître. — Ça se peut : mais l'i? — Lui me reconnoitra bien moins, puisqu'il ne me connoît pas. — C'est vrai ; mais c'est que st' homme-là a des yeux qui vont vous fouiller jusqu'au fin fond des entrailles. Il est fin comme une chouette, je vous en avertis. — Tout cela ne m'inquiète pas : quand faut-il que je sois prêt? — Mais il faudroit que vous veniez dans huit jours, tout prêt à paroître devant l'i ; et je me chargeons du reste. — C'est bon, mon cher Mathurin ; dans huit jours je parois à vos yeux : mais que votre femme soit discrète!... — Ne vous inquiétez

pas ; j'en répons , ou j'l'i tords le col ;  
comme un et un font deux.

L'espoir que venoit de me donner Mathurin me mettoit au comble de la joie. Je bus le dernier verre de vin à sa santé, du meilleur de mon cœur. Je lui donnai ma parole d'honneur que la somme que je lui avois promise lui seroit donnée exactement. Nous nous serâmes la main ; je remontai à cheval, et retournai plus leste que je n'étois venu. Les idées les plus agréables s'étoient emparées de mon esprit : je voyois les cieux ouverts. Pouvoir m'introduire auprès de ma Rose me sembloit le comble de la félicité ! Je jure que nul autre desir ne s'étoit fait sentir à mon cœur. La voir étoit le seul bonheur où j'aspirois. Je revins chez madame Darcourt, et ma figure annonçoit ma satisfaction. Elle étoit loin de soupçonner

ce qui avoit pu me rendre si différent de moi-même. Elle m'avoit vu depuis plusieurs jours dans un état si triste et si langoureux, qu'elle ne pouvoit concevoir cette métamorphose. Je fus très-gai pendant le repas : elle ne pouvoit ôter les yeux de dessus moi, et avoit l'air de me considérer avec étonnement. En sortant de table, je lui offris la main. Elle me dit à voix basse : Je suis charmée de vous voir cette figure calme ; mais ce n'est pas à votre avantage. Je crois que vous faites fort bien de prendre votre parti : malgré cela, je ne vous cache pas que j'avois trop bonne opinion de vous, pour croire que vous le prendriez si vite. Je souris, et ne lui répondis rien. Elle me regarda plus fixement, et ne put s'empêcher de dire que l'homme qui valoit le mieux, ne valoit pas encore grand'chose. J'aimois mieux lui laisser

de moi une impression désavantageuse ; que de dire mon secret. Je la prévins le soir ; que le lendemain j'aurois l'honneur de prendre congé d'elle , et que des affaires me rappeloient à Paris. Elle me répondit très-froidement que j'étois le maître , qu'elle ne prétendoit pas me gêner. Je souffrois intérieurement de lui voir soupçonner la pureté des sentimens que m'inspiroit son amie ; mais je ne pouvois prendre sur moi de lui communiquer mon projet. Le lendemain , je partis de chez elle : je vins à Paris pour me munir d'argent , et pour m'occuper de mon travestissement. Je fis faire une perruque à cheveux plats pour envelopper les miens. J'achetai un vieil habit de paysan , de grosses guêtres , des souliers dans le même genre , et enfin le costume général d'un homme de campagne. Je me teignis les mains



et le visage avec de l'eau de safran ; et , dans cet équipage , je me présentai , au jour marqué , chez mon ami Mathurin. Ce que j'avois prévu arriva : il ne me reconnut pas , et me demanda ce qu'il y avoit pour mon service ? Il étoit seul chez lui : je ne pus m'empêcher de rire , en lui demandant s'il n'avoit pas besoin d'un homme pour faire une coupe de bois chez le seigneur du village ? A ces mots , il me reconnut , et se mit à rire , mais à rire à un si grand point , que je craignois qu'il n'en eût une attaque d'apoplexie. Pour lui faire reprendre son sang-froid , je lui mis la bourse de vingt-cinq louis dans la main. Je fus fort étonné de la lui voir refuser. — Je n'en veux point , dit-il ; c'étoit bon pour la plaisanterie. Il y a du plaisir à obliger un galant homme , et je ne prétends pas vous vendre ce léger



service. Je fus touché de la délicatesse du bon Mathurin : je fis les plus grands efforts pour le forcer à accepter cette preuve de ma reconnaissance. Il céda, après maintes difficultés. Sa femme entra dans le moment où j'avois vaincu sa générosité. Il me fit signe de ne me pas découvrir. Je crus, comme lui, qu'il y avoit de la prudence à ne se pas faire connoître, et je gardai le silence. La bonne Mathurine ne me remit pas du tout. Je voyois la joie briller dans les yeux de son mari : il me prit par la main, et me dit : Partons. J'éprouvai dans ce moment une palpitation qui manqua me faire trouver mal. Il m'avoit pris par la main en sortant, et me sentit trembler. Il s'arrêta à quelque distance de chez lui ; et, en me regardant : Qu'est-ce à dire ? Vous tremblez ? — Oui, je vais voir madame d'Or-

lay ; et ce moment cause un trouble à mon ame qu'il m'est impossible de vaincre. — Mais n'allez pas faire quelques sottises qui nous perd'riont ? J'veus ai dit que st' homme avoit des yeux !... Si vous tremblez , au diable l'entreprise !.... Je rassurai Mathurin , en lui disant que cela étoit l'effet d'un premier moment , mais que j'avois du caractère , du sang-froid , et que je répondois de moi.

Nous gagnâmes le château. Je ne pus voir ce séjour lugubre sans me sentir un serrement de cœur épouvantable. On baissa le pont-levis : Mathurin et moi nous entrâmes. Un vieux valet , plus laid encore que le cuisinier Michaut , me fit rester dans la première cour , et dit à mon compagnon qu'il pouvoit aller parler au seigneur s'il vouloit. En attendant mon introduction , je me plaçai sur une vieille

poutre, et j'examinai ce lieu, dont l'aspect étoit imposant. Les croisées étoient hautes, étroites et garnies de vitrages en plomb qui devoient rendre l'intérieur extrêmement sombre. Voilà donc l'espèce de tombeau, dis-je en moi-même, où respire l'aimable madame d'Orlay! C'est là où ses grâces et sa jeunesse se passent au milieu des chagrins et de l'ennui! Quel sort!... elle en méritoit un meilleur! mais il y a des êtres marqués par la nature pour être à jamais malheureux! J'étois occupé de ces tristes réflexions lorsque Mathurin vint me prendre. Il me dit de dessus le perron : Eh ben, aih! venez-vous? Je me levai, et fus le joindre. Nous passâmes ensemble un vestibule aussi sombre que grand : de là, nous entrâmes dans une galerie dont un des côtés donnoit sur le parc. Nous marchions dans le plus grand silence, lorsqu'une

porte qui s'ouvrit dans le fond me fit apercevoir madame d'Orlay. Je ne pus la voir sans me sentir prêt à tomber à la renverse. Elle étoit pâle et abattue. Elle passa près de nous, fit une salutation gracieuse à Mathurin : mais le sourire qui s'étoit formé sur ses lèvres étoit empreint d'une sorte d'amertume. Mon trouble étoit à son comble : sans savoir ce que je faisais, je m'arrêtai, et la regardai aller. Mathurin me secoua le bras violemment, et me fit des yeux terribles. Je sentis mon imprudence, et je me mis à le suivre en silence. Quand nous eûmes gagné la porte par où j'avois vu sortir madame d'Orlay, nous montâmes un escalier assez sombre ; et, après avoir passé par plusieurs pièces aussi antiques que le reste du château, nous arrivâmes à la chambre de M. d'Orlay. Il étoit assis dans un fauteuil ; ses jambes étoient enveloppées de

peaux de mouton ; une camisole fourrée, qui lui venoit jusqu'aux genoux, étoit arrêtée au milieu de son corps avec une ceinture de cuir ; un bonnet garni de poil lui tomboit sur les yeux, qu'il avoit bruns, petits et perçans ; un nez retroussé, plein de tabac, une bouche enfoncée, un menton de galoche formoient le rare ensemble de ce personnage. Mathurin lui porta la parole, et lui dit que j'étois l'homme dont il lui avoit parlé ; et que, lorsque j'aurois vu ce dont il étoit question, je lui dirois en conscience ce qu'il me faudroit pour la coupe du bois qu'il falloit abattre : que, si je ne m'arrangeois pas avec lui, il y auroit du malheur, parce que j'étois très - accommodant : que je lui prendrois une cinquantaine d'écus moins qu'un autre. A ces mots, M. d'Orlay sourit, mais d'un sourire effrayant. — C'est bon, mon cher

Mathurin ; mène cet homme voir ce qu'il faudra qu'il fasse , et qu'il vienne me dire , avec toi , ce à quoi il se sera déterminé. Je ne puis vous accompagner , parce que je souffre beaucoup de ma goutte. Je lui tirai le pied de l'air le plus gauche que je pus prendre , et je suivis Mathurin. Nous descendîmes dans le parc : il me montra ce dont il étoit question , et me dit : On ne lui a jamais fait cette coupe de bois à moins de 300 liv. : demandez - lui 50 écus , et vous serez son homme.—Ah, ciel! lui dis-je, je me chargerois volontiers de la lui faire *gratis* , si la proposition étoit faisable sans me compromettre. Je fis avec mon conducteur quelques tours dans ce lieu solitaire. Rien n'y étoit en ordre : tout annonçoit le caractère du maître : la nature y étoit brute. Nous passâmes dans une allée sombre qui conduisoit à une espèce de

grotte qui tomboit en ruine. Je fus jusques-là pour examiner ce lieu : je fus frappé d'y voir madame d'Orlay. Elle ne m'avoit point entendu venir : elle étoit appuyée sur un banc de mousse , et tenoit son mouchoir sur ses yeux. Je me retirai promptement , pour ne point l'effrayer , et revins joindre Mathurin. Mon ame étoit oppressée et par la douleur et par le plaisir. . . . C'étoit là où peut-être un jour je pourrois me déclarer à cette femme charmante ! Cet espoir m'enivroit de délices : mais aussi elle étoit affligée ; et j'eus l'amour-propre de croire que je n'étois pas étranger aux larmes qu'elle versoit. Nous reprîmes le chemin du château , et je revins parler à M. d'Orlay. Du plus loin qu'il me vit , il me dit : Eh bien , l'ami , — que me demandes-tu ? Notre bon seigneur , lui dis-je en tirant le pied , j'vous d'mande 150 l. à bon marché



faire; et si c'n'étoit l'espoir de toujours travailler pour vous, j'vous jurons qu'ça n'se pourroit pas : mais dame, faut vivre avec les vivans, et j'aimons mieux moins gagner et faire pus d'besogne ; les p'tits ruisseaux formont les grand's rivières. — Bien dit, mon ami, reprit-il aussi-tôt : tu es dans les bons principes. Il n'y a pas de petits profits, et il vaut mieux travailler deux fois qu'une. — Oh ! vous avez ben raison, monseigneur ! Je m'conduisons comme ça ; et, grace à Dieu, je parviens à nourrir ma femme et mes quatre enfans. — Tu as l'air d'un bon diable . . . . Je te remercie, Mathurin, de m'avoir procuré ce brave homme : il a de la conscience, et j'aime ça. Allez, mes enfans. Tu te mettras à l'ouvrage le plutôt que tu pourras ? me dit-il. Comment t'appelles-tu ? — J'me nommons Thibaut. — C'est fort bien, mon cher Thibaut :



je vais donner des ordres pour qu'on te laisse entrer. Nous le saluâmes, et nous nous en fîmes. Quand je me trouvai libre avec mon ami Mathurin , je lui témoignai toute ma reconnoissance. Il se mit à rire en me regardant : Que dites-vous donc de ce vieux loup, qui trouve que vous avez de la conscience? Il n'en n'a guères l'i, saperjeux.... Y a pour cinquante écus de frais : n'y a pas un sol à gagner. — Que m'importe? lui dis-je. — Il le sait bien , l'vilain. Il croit vous gourer. Oh! ben, ben, quand vous n'irez pus là, y verra s'il trouvera quelqu'un pour l'y faire un pareil ouvrage à si bon compte!

Nous rentrâmes à la ferme. La bonne Mathurine me regardoit avec une attention particulière. J'affectois de parler le langage de son mari, et cela la rejetoit bien loin des soupçons qu'elle pouvoit prendre. Son mari m'offrit de coucher à

la ferme , et me dit que le lendemain il me procureroit les gens dont j'avois affaire. Il fut parler dans le village à plusieurs journaliers , et le lendemain , à cinq heures du matin , je fis mon entrée dans le château , avec dix hommes munis des ustensiles nécessaires à la coupe des bois. Je n'étois pas neuf dans cette besogne. J'avois vu chez mon père la manière dont on agissoit en pareil cas. Je donnai mes ordres ; et pour ne pas faire seulement le métier d'inspecteur , je ne fis aucune difficulté pour me mettre à l'ouvrage. Je n'en prenois qu'à mon aise ; mais enfin j'avois l'air occupé , et cela empêchoit tous les soupçons que l'on auroit pu prendre.

Depuis deux jours j'étois au château , et je n'avois point encore aperçu la céleste madame d'Orlay. J'avois été dix fois à la grotte , et je ne l'avois pas rencontrée. Ame qui vive ne s'étoit présentée à mes

yeux : j'aurois été dans les forêts des Ardennes , que je n'y aurois pas été plus isolé. Je brûlois d'impatience , et ne savois à quoi attribuer sa retraite. Tel jaloux que fût M. d'Orlay , j'étois loin de croire qu'il pousoit la méfiance jusqu'à interdire à sa femme la promenade du parc parce qu'il y avoit des paysans qui y travailloient. J'eus un moment l'idée que peut-être elle étoit malade. Cela me causa la peine la plus vive. J'en fis part le soir même à mon ami Mathurin , qui me dit qu'elle se portoit aussi bien que de coutume ; mais que son mari plus incommodé l'avoit retenue dans son appartement. Le lendemain , je hasardai d'aller du côté du château : personne ne se présentant à ma vue , je continuai d'avancer , et , en peu de momens , je me trouvai dans la galerie dont j'ai déjà parlé : mon cœur étoit dans une agitation que je

ne puis décrire. J'avois mon excuse toute prête , si je trouvois quelqu'un : j'aurois dit que je desirois parler au seigneur relativement à mon ouvrage. Je fus jusqu'au bout de cette sombre galerie ; et j'espérois que , si un hasard heureux faisoit paroître madame d'Orlay , je pourrois lui dire un mot. Je restai là une grande demi-heure dans la plus affreuse perplexité. Un bruit de plusieurs voix se fit entendre ; et , pour ne point user le moyen que j'avois trouvé , en allant jusques là , en cas que je fusse découvert , je regagnai au plus vite le parc , et j'eus le bonheur de n'être aperçu par qui que ce soit. Tout occupé de mon peu de succès , désolé de n'avoir point encore trouvé une occasion favorable , je fus m'abandonner à mes rêveries dans cette grotte en question. Je me jetai dans un coin assez sombre. Absorbé dans mes idées , la terre se seroit mise en

combustion , que je n'en aurois point été troublé. Je parcourois d'un œil égaré ce lieu où sans doute elle étoit venue plusieurs fois , et où j'avois peut-être été pour elle un objet de réflexion. Un bruit soudain se fit entendre , et je vis cette femme divine paroître à l'entrée de la grotte. Je fus si saisi de cette subite apparition , que je n'eus pas la force de sortir de l'endroit où j'étois. J'ai déjà dit que cette grotte étoit obscure ; aussi madame d'Orlay , qui ne me vit pas , vint-elle s'asseoir à peu de distance de moi. Quelle position , grands dieux ! Je n'osois me découvrir à elle subitement , dans la crainte de lui causer de l'effroi , qu'elle ne se mît à crier , et , par l'alarme qu'elle jeteroit , renversât tous mes projets avant que j'eusse eu le tems de l'instruire. Quel parti prendre ?... Je ne savois à quoi me déterminer. Elle poussa quelques soupirs ,

et jeta un regard triste autour d'elle : il tomba sur moi : elle fit un mouvement de surprise : j'étois dans une immobilité absolue. Mon silence la rassura. Elle me dit d'une voix tremblante : Est-ce que vous êtes incommodé, mon ami ? Je lui dis : — Oui, madame. — Mais je vais appeler du secours... Elle se leva. — Non, madame : je n'ai qu'un mot à vous dire. — A moi ? — Oui, madame. Je me levai, et m'approchai d'elle : mes jambes me portoient à peine. Je faillis tomber en voulant approcher. Elle me tendit la main, et sa figure annonçoit l'effroi. — N'ayez nulle crainte, madame : je suis un malheureux que vous pouvez perdre : ma figure doit vous paroître étrange sous ce déguisement, mais le son de ma voix.... Elle se rejeta sur le siège qu'elle avoit quitté, et, en portant son mouchoir à ses yeux, elle dit d'une voix étouffée : Ciel ! M. de



Mirebon !... Je me jetai à ses genoux ; et , en couvrant une de ses mains de larmes et de baisers , je lui dis tout ce que la violence de ma passion pouvoit me suggérer. Mais , hélas ! elle ne pouvoit m'entendre : je m'aperçus que sa main étoit froide dans la mienne , et qu'elle étoit privée de sa connoissance. Je fus chercher dans un ruisseau qui couloit à deux pas de là , de l'eau dans mon chapeau : je lui en jetai au visage , et elle recouvra ses sens. Je m'étois remis à ses genoux : elle arrêta sur moi ses deux beaux yeux , où l'expression du plus tendre sentiment se faisoit lire ; et , d'une voix douce et tendre , elle me dit : Quoi , c'est vous !... — Oui , madame : vous voyez à vos pieds l'homme du monde le plus amoureux ! J'ai tout risqué pour pénétrer dans cet asile , et venir vous jurer un amour qui ne s'éteindra qu'avec ma vie... — Mon



repos vous est donc bien peu de chose !  
Quoi ! vous venez réclamer mon pauvre  
cœur jusques dans un lieu où tout vous  
parle de mes devoirs ? Croyez-vous me les  
faire oublier ? Si jamais un pareil projet  
vous étoit venu dans l'esprit , vous ne  
seriez plus dangereux pour moi ; et le  
plus grand mépris auroit bientôt rem-  
placé dans mon cœur un penchant que je  
n'ai pu vaincre , mais qui ne me fera ja-  
mais oublier ce que je me dois... — Oh !  
que vous connoissez peu la délicatesse de  
mes sentimens , si vous m'avez cru ca-  
pable d'une pareille volonté ! Non , ma-  
dame ; mon amour est pur comme l'objet  
qui l'a fait naître. Je vous idolâtre et je  
vous révère ! Vous voir et vous dire que  
je vous aime est le seul bien où j'aspire.  
Que j'entende votre bouche divine m'as-  
surer que je ne vous suis pas indifférent ,  
et mon bonheur sera à son comble !... —

Tout

Tout vous prouve l'empire que vous avez sur moi , puisque je vous écoute sans colère... Hélas ! je suis déjà coupable !... mais je vous estime , et la pureté de vos sentimens me rassure. Pendant qu'elle me parloit , je couvrois sa main des baisers les plus ardens. Elle se leva pour se retirer : j'osai l'arrêter , et lui demandai si je pouvois me flatter que le lendemain elle voudroit m'accorder le bonheur de la voir au même endroit ? Je ne sais , dit-elle en s'en allant : je ne puis prendre un pareil engagement ; je ferai mes réflexions. Elle me serra la main légèrement , et s'en fut. Je n'ôtai mes yeux de dessus elle que le plus tard possible. Qu'elle étoit belle !... Quelle démarche noble et douce ! Que de grâces dans l'abandon de son maintien ! On auroit dit que la volupté avoit présidé à cet assemblage parfait. Aucune toilette ne déroboit ses charmes ! Une simple

robe blanche étoit fixée sur sa taille fine et élégante par un ruban lilas : ses beaux cheveux blonds étoient négligemment relevés sur sa tête , et retomboient en boucles sur le plus beau cou que j'aie vu de ma vie !

Quand je l'eus perdu de vue , je me rejetai sur la place qu'elle venoit de quitter , et je m'abandonnai à tout le délire de ma passion. Je lui avois promis de respecter sa vertu : mais , dans ce moment , je sentois que j'avois promis plus que je ne pouvois tenir. Je brûlois du desir de posséder tant de charmes, et de leur rendre un hommage qu'ils méritoient si bien !...

Enfin , je revins à moi, et fus reprendre la tâche pénible que j'avois entreprise. Je supportai tout le dégoût de ma position , dans l'espoir que l'amour m'en dédommageroit. Je passai le reste de la journée bercé par les plus flatteuses chimères. Je

trouvai que le lendemain venoit bien lentement. Je ne pus fermer l'œil de la nuit : je comptois toutes les heures. Jamais le tems ne m'avoit paru si long ! Enfin , il s'écoula ; et je regagnai , non sans impatience , le moment où je m'étois flatté de la revoir. Mon espoir fut déçu : elle ne parut point à la grotte ; je l'avois attendue en vain. Je ne puis dire tout ce qui se passa dans mon ame , quand je vis que je n'avois plus lieu d'espérer. Mon cœur étoit oppressé et battoit avec violence : un moment après , il se resserroit , et un froid mortel circuloit dans mes veines. Je ne doutai pas que sa vertu ne fût effarouchée de me voir si près d'elle. J'étois si affligé de n'avoir pas joui de sa présence , que je me serois engagé , dans ce moment , à ne jamais tenter de triompher de ses charmes. Etrange contradiction dans le cœur humain ! Loin d'elle , je ne sentois

que le desir de la voir et de lui parler ; il sembloit que mes vœux se bornoient à ce seul bien ; et près d'elle mes desirs enflammés.... Oh ! quand l'amour maîtrise nos sens , peut-on dire ce que l'on veut ou ce que l'on ne veut pas !....

Je passai la nuit la plus cruelle ! Ma tête exaltée me portoit à faire mille entreprises pour parvenir jusqu'à cette femme, sans laquelle je sentoie qu'il m'étoit impossible de vivre. Je ne pus rester au lit ; et bien avant l'heure de rentrer au château, j'étois errant autour de ses larges fossés. Mon imagination me portoit aux pieds de cette femme cruelle ; et là , je lui disois tout ce peut suggérer le délire du sentiment. L'heure d'entrer à la tête de mes ouvriers vint enfin à sonner : un léger espoir se glissa dans mon cœur. J'osai me flatter que peut-être je serois moins malheureux ce jour-là que la veille.

A-peine dans le parc , j'en parcourus tous les coins avec une vivacité qui ne peut se décrire. J'imaginois qu'elle alloit, d'un bout à l'autre , s'offrir à ma vue , que je me précipiterois à ses genoux, et que là je lui dirois tout ce que j'avois souffert. Un peu de réflexion me fit voir ma folie : il étoit cinq heures du matin , et assurément , à cette heure, elle étoit, sinon dans les bras du sommeil , au moins encore au lit. Je pensai que , jusqu'à cinq heures du soir , qui étoit l'heure à laquelle je pouvois me flatter de lui parler , si toutefois elle étoit moins sévère , j'avois encore douze mortelles heures à attendre..... Douze heures ! quel laps de tems à passer avant de voir ce qu'on aime !..... C'est plus d'un siècle pour un amant impatient !..... Pour tuer ce tems , qui me tuoit lui-même d'une façon si cruelle , je me jetai



à corps perdu dans mon ouvrage ; et ce jour-là , j'en fis plus qu'aucun des hommes qui étoient sous mes ordres. L'agitation de mon esprit s'étoit communiquée à mes membres , et je me sentois la force d'un Hercule. Les cinq heures du soir tant désirées arrivèrent : je laissai là mon travail , et fus gagner la grotte. Je me précipitai à genoux en y entrant : je posai ma tête sur la place qu'elle avoit coutume d'y prendre ; et en y appuyant fortement ma tête sur mes deux mains , j'attendis dans cette posture ou la mort , ou sa présence. Je sentois aux différentes secousses de mon cœur , qu'il falloit ou mourir ou être heureux. Fatale et mille fois fatale passion , qui minez notre existence d'une manière si terrible , quand une fois vous vous êtes emparée de nos facultés ! . . . . . J'étois anéanti dans une foule de réflexions fatigantes , quand



un bruit léger de taffetas se fit entendre. Je retournai la tête : mon visage étoit inondé de larmes. C'étoit elle ! elle-même !..... Ah, grands dieux !..... Quoi ! c'est vous, lui dis-je , femme cruelle et barbare ! c'est enfin vous que je revois !... En parlant ainsi, je m'étois traîné sur mes genoux jusqu'à elle. La plus forte émotion étoit peinte sur son visage. Elle me prit par la main , pour me faire relever , et je remarquai que quelques larmes tomboient le long de ses joues. Dans quel état vous êtes ! me dit-elle d'une voix tremblante et mal assurée. Ah , M. de Mirebon ! que je me trouve loin de moi-même et des principes de vertu que j'avois dans le cœur ! Vous vous en êtes rendu maître ! Je sens bien , à la foiblesse qui m'amène près de vous , que je suis tout-à-fait livrée à la plus impétueuse passion..... Je ne puis

plus rien par moi-même ; mon espoir est en vous. Je vous crois trop homme d'honneur pour me livrer à d'éternels regrets , qui bientôt succéderaient à l'oubli de mes devoirs , si vous étiez capable de m'entraîner dans le crime..... Je couvrais une de ses mains des baisers les plus brûlans ; et dans ce bienheureux moment , toutes les peines qui m'avoient assiégé étoient bien loin derrière moi. Un moment de bonheur a bientôt effacé de notre esprit les chagrins les plus cuisans ! A peine si je trouvois la moindre chose à lui dire. La regarder , lui serrer la main , la baiser , étoit tout ce que je pouvois faire. Elle garda elle-même le silence ; et nos seuls soupirs étoient l'interprète de tout ce qui se passoit dans nos cœurs. Nous étions dans cette extase du sentiment , quand la cloche qui annonçoit la retraite des ouvriers , sonna. Je

n'eus que le tems de demander à cette adorable femme , si j'aurois le plaisir de la voir le lendemain ? Elle me serra la main pour toute réponse , et elle accompagna cela d'un regard si pénétrant , qu'il me mit hors de moi-même. Je me retirai éperdu... .. Ma vue égarée..... mes jambes tremblantes déceloient assez l'ivresse de mes sens..... Le grand air me fit du bien ; et j'eus le tems , avant de paroître devant des yeux clair-voyans , de me rendre maître de mon extérieur. Je retournai chez Mathurin avec une sorte de satisfaction. Je dis une sorte , parce que mon ame éprouvoit mille sensations différentes de l'avoir vue : mais ce bonheur n'étoit pas suffisant. Je sentois qu'il me falloit quelque chose de plus..... et comment l'obtenir !..... et , si je l'obtenois , quelles suites cela auroit-il ? Mes sens , naturellement bouillans , me

portoient à penser tant de choses à-la-fois, que je me fatiguois en conjectures. J'avois été deux jours sans pouvoir goûter le moindre repos, parce que je ne l'avois pas vue; et cette nuit-là, je ne pus en prendre davantage, par la raison contraire. Les sentimens qui s'étoient emparés de mon cœur, me maîtroient sous toutes sortes de formes. Quelle situation!..... Les gens indifférens ne la conçoivent pas : qu'ils sont heureux ! Qu'une passion violente rend à plaindre l'être qu'elle domine ! Si l'on pouvoit se faire une idée juste de cet état de crise, on plaindroit de bonne-foi les gens qui sont réellement amoureux ; et presque toujours ils ne font qu'inspirer le rire de la pitié.

Je passai donc une nuit pénible ; et, le lendemain, j'étois tellement abattu, que le bon Mathurin s'en aperçut. Il

m'en fit des plaisanteries à sa manière : je rejetai sur la vie que je menois , la fatigue de ma figure. Quand j'aurois dit à cet homme ce qui se passoit dans mon ame , ç'auroit été du grec pour lui. Son organisation toute matérielle , tant au physique qu'au moral , ne le mettoit pas à portée de m'entendre : et , en général , combien y a-t-il d'êtres assez délicatement nés , pour juger des maladies du cœur et de l'esprit !...

Je rentrai au château dans une agitation , dans une anxiété que je ne puis rendre : mon corps étoit abattu sous le poids de mes sensations. Une violente palpitation m'ôtoit la faculté de respirer. Je ne pus rien faire de l'ouvrage auquel je me livrois journellement , autant pour m'aider à passer le tems , que pour éloigner les soupçons. Je fus me jeter dans la grotte ; et là , je laissai

errer mes idées à l'aventure. L'avenir, caché sous le voile le plus épais, ne m'offroit rien de consolant; et le présent me mettoit d'un mal-aise épouvantable.... Je passai la journée la plus pénible! Sur les cinq heures, mes agitations augmentèrent: c'étoit l'heure à laquelle j'avois l'espoir de la voir: j'étois dans une telle inquiétude qu'elle ne vînt pas, que mon cœur ne pouvoit plus tenir dans ma poitrine; à chaque bruit qui se faisoit autour de moi, il bondissoit jusqu'à ma gorge. Un oiseau qui sautoit d'une branche à l'autre, une feuille qui tomboit, tout me faisoit croire que c'étoit elle; et, quand j'étois désabusé, je retombois dans le plus cruel accablement. Enfin, elle arriva à cinq heures et demie: je la vis venir d'un peu loin; j'étois en face de l'allée qui venoit à la grotte. Je ne puis décrire

ce qui se passa en moi lorsque je l'aperçus : mon ame vola au-devant d'elle. Qu'elle étoit belle et intéressante ! Sa démarche incertaine ajoutoit un nouveau charme à toute sa personne. L'amour conduisoit ses pas, et la pudeur en murmuroit. Elle entra.... je n'eus pas la force de sortir d'où j'étois pour aller au-devant d'elle : tout mon sang, à son approche, s'étoit retiré à mon cœur ; et mes membres, privés de ce fluide restaurateur, étoient inanimés. Son émotion étoit aussi forte que la mienne. Elle se jeta sur le siège de mousse où j'étois. Ses lèvres pâles et tremblantes ne pouvoient proférer le moindre mot. Je pris sa main, je la posai sur mon cœur, et ses battemens précipités lui donnèrent assez d'idée de la situation dans laquelle j'étois. Elle me regarda tendrement : ses yeux se rem-



plirent de larmes ; elle porta , à son tour , ma main sur le sien. Comme nos cœurs s'entendent ! lui dis-je. — Hélas ! que trop ! Elle ne put dire cela sans lever ses beaux yeux vers le ciel : elle resta un moment dans cette posture angélique. Je profitai de ce moment pour me jeter à ses pieds , et ramener vers moi ses regards si doux. Relevez-vous , me dit-elle ; cette posture me gêne. Je lui obéis , en lui disant combien j'étois heureux de la voir. Je lui fis la peinture de tout ce qui se passoit en moi du mieux qu'il me fut possible. On n'est jamais moins éloquent que lorsque l'on est profondément affecté. On répète vingt fois la même chose , et on croit ne l'avoir point encore dite. Elle m'écoutoit les yeux baissés , et sa main serroit la mienne de tems à autre. Je hasardai de passer un de mes bras derrière elle ; et,

dans cette position , je la serrois contre ce cœur qui l'idolâtroit. Elle ne fit aucun effort pour s'éloigner. Je m'aperçus que son trouble étoit extrême : le mien étoit des plus violens. J'étois dévoré de desirs , et je tremblois d'effaroucher sa vertu. Je pris quelques baisers ; elle ne s'en défendit pas : je vis au contraire son ame voltiger sur sa bouche pour venir les recueillir : la mienne s'y fixa bien vite ; et une fois confondus..... l'univers s'anéantit pour nous..... Revenu de l'extase dans laquelle j'étois tombé , la terreur la plus forte s'empara de moi. Qu'alloit-elle dire ?.... Je m'attendois à des pleurs , à des reproches grimaces usitées chez les femmes les plus faciles. Madame d'Orlay avoit cédé avec toute sa vertu : elle avoit cédé à son cœur encore plus qu'à ses sens. Je n'osois lever les yeux sur elle : elle me prit

la main , et me dit du ton de voix le plus pénétrant : Êtes-vous heureux , mon ami ?.... Je me jetai à ses pieds , et couvris une de ses mains de baisers et de larmes... Que ces larmes étoient douces !.. Elle en versa quelques-unes ; mais c'étoit de plaisir.... Elle me fit encore rasseoir près d'elle , me prit les deux mains dans les siennes ; et , en me regardant en face , elle me tint ce discours que je n'oublierai jamais : « Je n'ai nul regret , mon cher de Mirebon , de ce qui vient de se passer ; je l'avois prévu. Je ne vous crois pas capable de me juger d'une manière défavorable , parce que j'ai cédé à vos desirs , et , je puis dire , aux miens. J'aurois voulu que cela pût être autrement ; mais cela est impossible. Une femme qui a dit qu'elle aime , et qui se trouve de sa propre volonté seule dans un endroit isolé ,

avec l'homme qui l'aime aussi, doit s'attendre à tout.... Des reproches ou des regrets simulés ne peuvent appartenir qu'à une femme adroite, qui cherche à se parer d'une vertu qu'elle n'a pas. Quand on ne veut pas avoir de foiblesses, il faut fuir; et, quand on n'en a pas le courage, il faut succomber, et honorer sa foiblesse par la franchise. Je vous aimois trop pour pouvoir vous résister : jouissez de votre triomphe, il est complet; mais n'en abusez jamais! Je vous jure un amour éternel : le vôtre peut seul me rendre heureuse. Je remets aujourd'hui ma destinée entre vos mains. Vous êtes encore bien jeune! J'ai quelques années de plus que vous : je souhaite que votre cœur soit constant, et que vous me soyez fidèle. Le jour où je pourrois douter de l'un ou de l'autre, seroit l'arrêt

de ma mort. Je vous aime avec la plus grande violence; mais je sens que la plus noire jalousie s'emparerait de mon ame, si je pouvois croire qu'une autre que moi pût vous posséder. Cette idée empoisonne déjà tout le bonheur dont je viens de jouir.... « Elle garda un moment le silence : elle reprit, avec un soupir : « Oui, je sens que l'amour que vous m'inspirez fera le destin de ma vie ! O mon ami ! n'en abusez jamais !... vous seriez un barbare ! » Je lui fis les plus tendres protestations; elles par- toient toutes de mon cœur : j'aimois madame d'Orlay avec idolâtrie. Point de sermens, mon ami, me dit-elle; ils sont inutiles : je crois que vous m'aimez, et beaucoup.... Je n'ai sur le présent aucune inquiétude; d'ailleurs, qu'est-ce que des paroles? Il est si aisé de dire ce que l'on veut !... Les ac-

tions seules prouvent la vérité de ce qui se passe dans notre ame ; c'est à elles seules que je veux m'en rapporter. Du fond de ma retraite je vous suivrai par-tout, je vous en avertis ; et, si j'ai jamais le malheur de perdre votre cœur, ce jour-là vous connoîtrez le mien ; et vous verrez, peut-être trop tard, jusqu'à quel point vous étiez aimé !... Après mille tendres caresses, nous nous séparâmes , et je revins chez Mathurin , le plus fortuné des hommes. Je dormis enfin cette nuit-là , pour la première fois depuis plusieurs jours. Que d'heureux songes s'offrirent à mes esprits enchantés ! L'image de ma belle amie ne fit que voltiger autour de moi. Mathurin fut obligé de m'éveiller. L'heure de retourner à mes travaux étoit déjà passée. — Ouais , dit-il , vous dormez ben c'matin ? Vous n'avez pas la puce

à l'oreille comme d'habitude? Tâchez d'vous dépêcher, car y vous attendent. Je passai vite mon gros habit de cou-til, et je me rendis à mon poste.

Mon premier soin, quand je fus dans le parc, fut d'aller rendre hommage aux dieux tutélaires de la grotte. En entrant dans ce temple de la vraie félicité, je me jetai à genoux, et je baisai la place où j'avais connu le bonheur. J'étois prosterné sur cette mousse qui avoit servi de trône à nos plaisirs, quand un bruit, que j'entendis à l'entrée de ce lieu solitaire, me fit retourner la tête : c'étoit elle-même, plus belle que l'astre du jour !

Je n'avois vu madame d'Orlay que languissante et accablée sous le joug de l'ennui qui la dévorait. Mais l'amour, l'amour heureux avoit donné un nouveau jeu à ses traits. Fraîches comme



la rose du matin, ses joues en avoient presque le coloris : ses yeux brilloient d'un feu tout divin ! Je me précipitai vers elle, et lui prodiguai toutes les caresses : elle me les rendit avec une modeste franchise. Nous décidâmes dans cette entrevue les moyens de nous donner de nos nouvelles. Nous convînmes que Mathurin pourroit nous servir dans cette occasion, et nous faire passer nos lettres. Tout cela ne satisfaisoit point suffisamment mon cœur ; pourtant c'étoit beaucoup pour moi d'avoir des nouvelles de ma tendre amie. Mais être privé totalement du bonheur de la voir, étoit le plus cruel des sacrifices.... Je ne pouvois pas toujours me faire paysan pour entrer au château. Je lui fis part de mes inquiétudes à ce sujet ; elle me promit de penser à cela, et de me communiquer le soir ce qu'elle auroit trouvé de con-

venable sans risquer de nous compromettre. J'en aurois bien trouvé moi-même les moyens, si je n'avois eu à surmonter que la hauteur des murs ; mais le château étoit entouré de larges fossés pleins d'eau, et cela en rendoit l'approche très-difficile.

Le soir, à cinq heures, j'eus le bonheur de revoir ma belle maîtresse. Je lui demandai avec empressement, s'il lui étoit venu une idée favorable à nos desirs ? Elle me dit que l'entreprise étoit difficile ; qu'elle aimoit mieux se priver de me voir, que de me faire risquer la moindre chose dangereuse ; que le plus sûr seroit de se ménager la bienveillance de quelque domestique ; que peut-être cela ne seroit pas impossible, et que je devois m'en rapporter à son amour pour tenter tous les moyens imaginables ; qu'elle me prioit d'être tranquille, et de compter sur elle.

Je lui abandonnai le soin de notre bonheur à venir, et je ne m'occupai plus que du présent. L'ouvrage avançoit à force, et je n'avois plus que quinze jours à rester à Orly. Nous en profitâmes en gens passionnément épris l'un de l'autre; et à cela près de quelques rares instans qui m'ont rapproché d'elle, je puis bien dire que ce fut là le plus beau moment de ma vie.

Quand tout fut terminé, je fus obligé de me séparer de cette femme adorable. Nos adieux furent inondés de larmes. Elle ne pouvoit s'arracher de mes bras, et moi-même je ne pouvois me résoudre à les ouvrir, et à la voir me quitter. Les sermens les plus tendres furent faits de part et d'autre; et, quoique dans le fond de mon cœur je n'y aie jamais manqué, cette infortunée m'a cru coupable, et fait à l'amant le plus tendre la plus cruelle injure ! . . . .



Après m'être assuré de la bonne volonté de Mathurin pour recevoir mes lettres et me faire passer celles de sa maîtresse, je revins à Paris. Mon premier soin, en arrivant, fut de rendre une visite à madame Darcourt, qui étoit aussi de retour de la campagne. Elle me reçut avec un froid auquel je ne m'attendois pas. J'osai lui demander à quoi je devois attribuer une réception si différente de celles dont elle m'avoit toujours honoré? Elle me fixa avec un air très-sérieux, et me demanda ce que j'avois fait depuis un mois? Cette question me fit rougir malgré moi. — Eh bien, vous ne répondez pas, monsieur? Cela est donc un bien grand mystère?.... — Madame, ce n'est pas mon secret. Si j'étois seul intéressé dans les affaires qui m'ont éloigné de votre maison, croyez que, sur-le-champ, je vous dirois quelle a été ma destinée depuis

puis le moment où j'ai cessé d'avoir l'honneur de vous voir. . . . . — Je sais, monsieur, ce dont il s'agit. Mon amie ne me l'a pas laissé ignorer. — Quoi, madame ! . . . . . — Oui, monsieur ; je sais qu'enfin vous avez entraîné cette tendre victime dans l'oubli de tout ce qu'elle se devoit ; je sais jusqu'à quel point elle vous aime ; je sais que le mal est sans remède à présent : mais vous me répondez du sort de mon amie. Elle vous a livré à ma surveillance. Je veillerai à son bonheur, puisqu'elle l'a mis en vous. Si votre conduite n'étoit pas digne d'elle, j'aurois pour vous le plus profond mépris, et je lui trouverois un vengeur. Quand je vis que madame Darcourt n'ignoreit rien de ce qui s'étoit passé, je n'eus plus de secret à lui faire. Je lui fis même les détails dans lesquels madame d'Orlay n'avoit pu entrer dans ses lettres. Elle me fit les plus

amers reproches sur ma conduite, et me nomma séducteur. Ah, ciel ! peut-on passer pour tel, quand le cœur est vraiment épris ? Notre conversation étoit fort animée sur ce sujet. Je cherchois à défendre ma cause, lorsque M. Darcourt entra, tenant une vieille médaille qu'il contemploit avec la plus exacte curiosité. Lorsqu'il m'aperçut : Oh, parbleu ! M. de Mirebon, je vous trouve à propos : voilà une légende latine que je ne puis déchiffrer. — Eh, monsieur ! lui dit sa femme, puisque vous avez un dictionnaire, allez le consulter, et ne venez pas nous briser la tête de vos vieilles découvertes. — Mais il n'y a pas de dictionnaire qui tienne, dit-il ; je ne puis la lire. Je pris la médaille en souriant, et je vis que la légende étoit en grec. J'eui avouai mon ignorance dans cette langue, en la lui remettant. — Mais ceci devient très-pré-



cieux, dit-il en la serrant dans sa poche. Cela représente sans doute quelque empereur de ce pays-là : elle me devient beaucoup plus chère, et va tenir une des premières places dans mon cabinet. On voit sans peine que M. Darcourt étoit aussi fort sur l'histoire que dans les langues. Il se retira pour s'occuper de cet objet important, et nous laissa libres de continuer notre conversation. Après bien des peines, je parvins à persuader madame Darcourt que mon cœur éprouvoit pour son amie un sentiment véritable. Tâchez, me dit-elle, de faire son bonheur, puisqu'elle l'a mis dans la possession de votre cœur. Vous pourriez par la suite devenir heureux tous deux. M. d'Orlay a soixante-huit ans : il peut, d'un moment à l'autre, la laisser veuve et libre de former un nouvel engagement. Il ne faut pas demander pour qui son cœur se détermi-



neroit , puisque vous y réglez si impérieusement. Elle a vingt-quatre ans , vous en avez tout-à-l'heure dix-neuf ; je ne vois pas d'impossibilité... Il ne faut que de la persévérance. Je l'assurai que je n'en manquerois jamais , et que j'étois à madame d'Orlay pour la vie. Je n'ai pas menti ; c'est la seule femme que j'aie aimée véritablement. J'avois une peine affreuse à supporter son absence. Ses lettres fréquentes me donnoient quelque consolation ; mais elles ne suffisoient point à mon cœur. J'étois continuellement chez madame Darcourt , et je ne pouvois que parler d'elle.

Il y avoit un mois que je ne l'avois vue , lorsqu'elle me fit part des moyens qu'elle avoit trouvés pour me faciliter l'entrée de la prison dans laquelle elle vivoit. Le hasard le plus heureux avoit fait chasser le concierge du château. Il

avoit rendu un compte peu exact sur une vente qu'il avoit faite. Cela étoit revenu à M. d'Orlay , qui , pour six francs d'erreur ( peut-être involontaire ) , avoit renvoyé un homme qui , depuis plus de vingt ans , étoit à son service. C'est en vain que sa femme avoit imploré sa clémence ; il fut inexorable. Quand elle vit qu'il étoit impossible de le fléchir en faveur de ce malheureux , elle lui dit qu'il devoit donner cette place à Mathurin , sur la fidélité duquel il pouvoit compter , et que cela lui feroit une retraite sur ses vieux jours. M. d'Orlay y consentit ; et voilà M. Mathurin concierge , et , qui plus est , maître du pont-levis , et d'introduire qui bon lui sembleroit. Cette nouvelle faillit me faire mourir de joie. Je fus , avec le plus grand empressement , la conter à madame Darcourt. Je vous en félicite , me dit-elle : pourtant je ne puis

vous rendre ce qui se passe dans mon cœur à ce sujet-là. Je tremble que quelque malheureuse imprudence ne vous perde tous les deux : mais l'amour est aveugle et ne raisonne pas : soyez prudent , je vous y invite ; c'est le seul moyen de rendre votre bonheur durable.

J'écrivis sur-le-champ à mon adorable amie , combien l'espoir de la voir me rendoit heureux ; et je la priois instamment de me faire savoir comment je devois m'y prendre pour parvenir jusqu'à elle. Je reçus sa réponse très - promptement. Elle me mandoit de m'habiller en paysanne , et de descendre chez Mathurin comme une de ses nièces ; que je me nommerois Claudine , et qu'il m'instrueroit du reste. Comme je n'entendois rien à cet ajustement , madame Darcourt voulut bien se charger de faire les emplettes qui m'étoient nécessaires. Au bout de

deux jours , j'eus le plus joli habillement possible. Un bavolet fort avancé sur mes yeux , un bon gros corps qui me montoit jusqu'au menton , un corset brun , une jupe rouge , un fichu fort épais , et un tablier à carreaux , me donnoient l'air d'une femme fort gauche et fort empruntée.

Lorsque je fus affublé de l'attirail féminin , je fus chez madame Darcourt. Malgré toute la peine qu'elle ressentoit du sort de son amie , elle ne put s'empêcher de rire , et long-tems , en me voyant ainsi. Elle prétendit que mes yeux brilloient d'un feu extraordinaire , et que j'avois la mine d'une femme un peu trop dégourdie ; qu'assurément j'aurois plus d'un soufflet à distribuer sur la route , parce que je trouverois plus d'un insolent.

Comment mes yeux n'auroient-ils pas

été animés ? Le bonheur dont j'allois jouir enivroit tous mes esprits !

Je partis avec mon fidèle valet , à qui j'avois fait endosser mon costume de Thibaut , et nous arrivâmes au bout de deux jours à Orlay. Je descendis chez Mathurin , à qui j'avois écrit le jour de mon arrivée. Il me reçut comme une nièce qu'il aimoit beaucoup. Il me dit qu'il avoit demandé à M. d'Orlay la permission de me laisser au château pendant les deux jours que j'avois à rester près de mes parens. Mon soi-disant frère ( qui n'étoit que mon valet ) , resta dans la petite maison du village qui appartenoit à Mathurin ; et il m'emmena avec lui. Je ne puis dire tout ce qui se passa dans mon ame en traversant le pont-levis et en franchissant l'obstacle qui me séparoit de la divinité de mon cœur. J'allois donc la voir ! Deux

jours seulement !... C'étoit bien peu, sans doute ! mais enfin cela pouvoit se renouveler sous une autre forme , et on pouvoit trouver d'autres moyens. J'arrivai dans le logement du concierge : sa fille me fit mille amitiés, et m'embrassa tendrement, en m'appelant sa chère cousine. Elle étoit dans le secret, ainsi que la bonne Mathurine ; on ne pouvoit faire autrement : mais la vue de l'or, et la crainte de perdre la place que la famille occupoit, rendoient leur discrétion indubitable. Je passai une journée assez ennuyeuse au milieu de ces bonnes gens : on ne m'avoit point encore dit par quels moyens je parviendrois jusqu'à mon amie. Je n'osois en faire la question ; j'attendois la nuit avec la plus cruelle impatience : elle arriva cette nuit désirée ! Mathurin me mena à une petite chambre qui étoit



située dans une des tourelles qui commandoient le pont-levis. Quand nous fûmes seuls, il me fit voir un petit escalier à moitié démoli, qui donnoit dans la cour, et par lequel je pouvois descendre, sans passer par l'endroit qu'il occupoit. Voilà, dit-il, vot' chambre : elle n'est pas belle, mais n'importe. A minuit sonnant à l'horloge du château, vous descendrez, et vous prendrez garde de vous casser le col. Quelqu'un se présentera, et vous conduira où vous devez trouver not' dame : ne faites aucunes questions ; marchez dans le plus grand silence, et laissez-vous conduire. Je me jetai dans les bras de mon ami Mathurin ; je le serrai à plusieurs reprises contre mon cœur, et il se retira.

J'avois eu la précaution de garder une paire de pistolets. Lorsque je fus seul, j'examinai s'ils étoient en état : en cas



de surprise , j'aurois vendu chèrement ma vie. Quand mes arrangemens furent faits , j'attendis avec impatience l'heure heureuse où je devois paroître aux yeux de ma chère Rose. Mon impatience étoit extrême. O minuit ! que vous êtes souvent attendu avec impatience par les amans fortunés !

Lorsque le timbre fêlé du château fit entendre ses douze coups , je me levai de dessus le siège où j'étois , et je fus , en tâtonnant , chercher mon escalier brisé , dans lequel je manquai vingt fois de me casser le cou. Après bien des faux pas , je me trouvai en bas : la porte étoit ouverte ; j'avançai une main , puis une jambe. L'air avoit déjà frappé mon visage , lorsque je me sentis saisir par un bras vigoureux. Je ne fus pas maître d'un mouvement de crainte : on m'entraînoit d'une façon assez vive ; on

m'avoit recommandé le silence, et je n'osois proférer une parole. On me menoit droit à une tourelle du château, lorsque j'aperçus à vingt pas une lanterne qui venoit justement à nous. Mon conducteur ne me dit rien : il me serra fortement le bras, et me faisant aller beaucoup plus vîte, il me poussa dans une espèce de petit caveau. Il y avoit un pas, sur lequel je manquai de tomber : je me retins comme je pus, et me trouvai seul dans cet endroit sombre. On m'avoit quitté : je ne savois que penser de tout ce qui m'arrivoit. Par précaution, j'avois pris un de mes pistolets, et me tenois prêt à soutenir une attaque. Je restai là à-peu-près un quart-d'heure dans une situation d'esprit difficile à peindre. J'entendis quelqu'un qui venoit vers moi : je me hâtai de m'avancer pour que l'on me trouvât

plus facilement. A peine avois-je fait dix pas , que je sentis un bras qui cherchoit quelque chose. Je présentai le mien ; on s'en empara promptement , et l'on m'entraîna encore assez vite. Nous entrâmes dans la tourelle vers laquelle nous avions premièrement dirigé nos pas. Nous montâmes toujours dans le plus grand silence ; et , quand nous fûmes arrivés à une petite porte , mon conducteur gratta doucement avec son ongle : elle s'ouvrit ; on me poussa , et on me laissa dans les ténèbres , en refermant la porte par-dessus moi. Il y avoit fort peu d'instans que j'étois là , quand une main douce et tremblante s'empara de la mienne. Je ne savois encore si je devois parler : je me laissai conduire en silence. On me fit passer plusieurs pièces : la dernière étoit éclairée. Je jetai les yeux sur la personne

qui marchoit devant moi ; je reconnus aisément ma belle amie. O ciel ! c'est vous , lui dis-je ! que mon bonheur est grand ! Je me jetai à ses pieds , et ne pouvois me lasser de lui prodiguer mille caresses : elle me regardoit avec des yeux remplis de larmes. — Vous voyez , mon ami , jusqu'où je porte l'égarement ? Je ne connois plus d'obstacles qui puissent m'empêcher de vous voir. J'ai renoncé pour vous à tous mes principes : l'amour seul me tient sous sa loi. Mais que vous êtes jolie comme cela , ma chère Claudine ! ce costume vous sied à ravir ! Elle voulut me faire asseoir. J'avois jeté les yeux autour de moi : nous étions dans sa chambre à coucher. Oh , lui dis-je , à l'heure qu'il est , ma charmante amie , on ne jase pas debout ; il est bien tems de se livrer au repos. Elle rougit , et baissa les yeux. — Quoi !

vous ne me répondez pas, ma chère Rose? Est-ce que vous ne partagez pas mes desirs?—Que les hommes sont cruels, dit-elle! ils n'ont qu'un but, c'est de satisfaire leurs sens.... Les jouissances de l'ame ne sont rien pour eux! — Ne me faites pas cette injure, ô la plus aimée des femmes! Mais quand les instans sont si rares, peut-on ne pas chercher à en profiter? Je la serrai dans mes bras; et, après l'avoir couverte de mille tendres caresses, je me chargeai de lui servir de femme-de-chambre. Quoique fort novice dans ce ministère, je m'en acquittai avec tant d'adresse, que sa toilette et la mienne furent terminées en très-peu d'instans. Le lecteur me permettra de tirer le rideau : qu'il lui suffise d'apprendre que c'est la seule fois de ma vie où j'aie connu réellement le vrai bonheur. Le lendemain, à le

pointe du jour, madame d'Orlay me dit qu'il étoit tems qu'elle prît ses précautions, et me fit lever. Elle m'aida à rajuster mes jupes et corset, etc. Je ne m'étois jamais senti si gauche : j'avois perdu toute l'adresse et la dextérité que j'avois eues la veille pour me déshabiller ; aussi ma toilette fut-elle extrêmement longue ; ce qui causoit mille impatiences à ma charmante amie. Plus elle se fâchoit, plus je l'embrassois pour l'appaiser, et moins nous allions vite. Enfin la prudence prit le dessus, et je me soumis à tout ce qu'elle vouloit avec la plus douce résignation. Quand je fus prêt, elle me dit que je n'allois pas retourner chez Mathurin ; qu'elle alloit me cacher dans son oratoire, où personne qu'elle n'entroit ; qu'elle ne m'y laisseroit manquer de rien ; que le lendemain, avant le jour, on viendrait

me reprendre, et que nous nous séparions jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un autre moyen, parce qu'il étoit impossible de toujours se servir du même. L'idée de nous séparer fit éprouver mille peines à mon cœur. Nous séparer, lui dis-je !... O mon amie ! ne me parlez pas de ce moment ; il empoisonne toute la félicité que je goûte près de vous..... Je voulus me jeter à ses pieds pour lui renouveler toutes les protestations de mon amour ; elle me retint, m'embrassa tendrement, et m'assura que cette idée de séparation étoit plus cruelle pour elle que je ne pouvois le penser. Nos larmes se confondirent un moment ; mais la prudence nous obligea de renoncer à ces doux épanchemens de nos âmes ; elle me prit par la main, me fit traverser une pièce fort obscure, et me conduisit à son oratoire. Voilà, dit-elle,



en me montrant son prie-dieu , où j'ai demandé cent fois à l'auteur de mon être d'éteindre dans mon cœur les sentimens que vous m'avez inspirés. Il a été sourd à mes desirs , et je suis tombée dans l'oubli de tout.... Restez là , mon cher de Mirebon , et soyez sans inquiétude. Elle baisa mes deux yeux , et se retira en prenant la précaution de fermer la porte sur moi.

J'avoue que ce moment ne me fut pas fort agréable. J'étois absolument dans l'impossibilité de fuir , si quelque hasard amenoit là un étranger. Je ne voyois même aucune place pour me cacher. Je me résignai à tout , et j'attendis , non sans impatience , que l'on pensât à m'apporter de la nourriture , dont je me sentois un extrême besoin. Enfin , sur les dix heures , ma charmante geolière m'apporta un poulet , une bouteille de vin et

du pain. Je la remerciai de son attention , et je dévorai en fort peu de tems cette petite provision. On peut juger d'un appétit de dix-neuf ans!..... Elle rioit beaucoup de me voir expédier mon déjeûner avec une si grande promptitude. Elle me dit qu'elle recommanderoit à Mathurin , qui étoit le pourvoyeur , de me traiter un peu plus généreusement dans les autres repas. Lorsque je me trouvais seul , le peu de sommeil que j'avois pris la nuit et me sentant l'estomac lesté , je pensai que s'il m'étoit possible de trouver une bonne place , je pourrois prendre un peu de repos. Je m'ajustai dans une espèce de niche , devant laquelle pendoit un vieux rideau. Il y avoit à peine un quart-d'heure que j'y étois , que je me livrai au sommeil le plus profond. Mille rêves agréables vinrent se présenter à mon imagination , et me rappelèrent les

plaisirs ineffables dont j'avois joui dans les bras de ma chère Rose. J'étois livré à ces deux prestiges, lorsque des cris perçans vinrent frapper mon oreille : je sortis de ma retraite, et prêtai toute mon attention à ce qui se passoit autour de moi. Les fenêtres étoient trop hautes pour me permettre d'y regarder. Je posai mon oreille contre la porte, et je distinguai facilement que l'on parloit de feu. Mille craintes se firent sentir à mon cœur : je tremblois qu'il n'arrivât quelque malheur à madame d'Orlay : j'étois hors d'état de la secourir et de pouvoir me sauver moi-même, si l'incendie gaignoit de mon côté. Le bruit devint très-grand, et l'on se mit à sonner le tocsin au timbre qui étoit au-dessus de ma tête. Jamais position ne fut pareille à la mienne. Je me promenois à grands pas dans le triste lieu où j'étois enfermé. Mon inquiétude étoit à son

comble, lorsque j'entendis que l'on mettoit une clef dans la serrure de ma porte. Je ne fis qu'un saut pour regagner ma pauvre niche. La voix de Mathurin qui se fit entendre, me rendit la tranquillité. Alerte, me dit-il; profitons de la confusion qui règne ici, et suivez-moi. Je ne me fis pas prier : je voulus lui parler; il il me fit signe de me taire, et m'emmena au plus vite par des lieux qui m'étoient inconnus. Nous nous trouvâmes dans le parc. Il me dit que je savois le chemin de la grotte, et que je n'avois qu'à m'y rendre; que l'on iroit m'y chercher. Je demandai s'il n'étoit rien arrivé à madame d'Orlay? —Rien, dit-il; elle vous recommande d'être tranquille. Il me quitta, et je me hâtai de joindre l'heureux asile où, pour la première fois, cette femme si chérie m'avoit rendu le plus fortuné des hommes. Je me plaçai dans le coin

le plus obscur , et j'y attendis patiemment que l'on vînt me chercher. On avoit cessé de sonner : cela me fit croire que le danger étoit passé , et qu'on ne tarderoit pas à penser à moi ; mais j'étois loin de ce moment.

Je commençois à perdre patience ; la brune étoit venue depuis long-tems , et je n'avois vu personne. Non-seulement je desirois de voir mon amie ; mais c'est que le déjeuner que j'avois fait étoit déjà fort loin , et je me sentois un besoin dévorant. Enfin un bruit léger se fit entendre , et madame d'Orlay parut. O mon amie ! lui dis-je en me jetant à ses pieds , que vous m'avez laissé dans une mortelle inquiétude ! Je craignois qu'il ne vous fût arrivé quelque accident. Est-ce que vous n'allez pas me ramener avec vous ? Elle me dit que cela étoit impossible ; que le feu avoit pris à la robe de chambre de M. d'Or-

lay ; que , malgré ses infirmités , il avoit couru par la chambre pour appeler du secours ; que le feu avoit gagné son lit , et que , pour cette nuit , elle étoit obligée de lui prêter le sien , et de coucher dans un cabinet qui étoit peu éloigné de sa chambre ; qu'elle venoit me souhaiter le bonsoir et me dire adieu : que Mathurin alloit venir me prendre dans une heure , que je souperois chez lui , et que le lendemain de bonne heure je m'en irois. Elle ne put finir ces mots sans répandre des larmes. Ah ! mon cœur en étoit gonflé ! j'en versai de bien amères ! M'en aller étoit un sacrifice affreux ! Combien il coûtoit à mon amour de m'éloigner de cette femme que j'aimois si passionnément ! Nous passâmes le peu de momens qui nous restoient à être ensemble à pleurer et gémir sur le sort rigoureux qui nous opprimoit. C'est une fatalité attachée aux êtres les plus



sensibles , et qui aiment de meilleure foi. Ils trouvent de continuelles entraves dans la jouissance des sentimens qu'ils éprouvent : et des gens qui à peine se conviennent et s'aiment sans savoir pourquoi, n'éprouvent aucuns obstacles. Pour qui le bonheur est-il fait ? Est-ce pour ceux qui savent le moins l'apprécier ?... Après nous être livrés à la violence de notre amour et à nos regrets , nous nous séparâmes avec une bien grande peine. Nous ne pouvions nous arracher des bras l'un de l'autre. Le bruit que fit Mathurin en venant me chercher , nous força de nous quitter. Ma belle amie s'éloigna en poussant un profond soupir ; et moi , je suivis mon guide avec un serrement de cœur inexprimable. Quand je fus chez lui , il m'offrit à souper. Malgré que mon besoin fût extrême , j'avois tant de peine , que je ne pus me résoudre à  
prendre



prendre la moindre nourriture. Il me représenta , avec son ton rustre , qu'il falloit conserver ma santé pour une autre occasion ; qu'il s'en présenteroit ; ainsi , qu'il falloir que je prisse courage. Je sentis qu'il avoit raison , et je me mis à table avec lui. Il avoit une gaieté toute ronde qui ne laissa pas que de me distraire ; et j'en avois grand besoin. Il me dit que c'étoit lui qui , la veille , étoit venu me prendre pour me conduire chez madame d'Orlay. Je lui témoignai mon étonnement sur la manière brusque dont il m'avoit conduit. Il me dit que , dans ce moment-là , il n'étoit pas plus à son aise que moi , parce qu'à minuit , tous les jours , on faisoit la visite en-dedans et en dehors du château ; que , cet instant-là passé , les portes se fermoient , et que lui-même n'y pouvoit pénétrer ; qu'il falloit prendre le moment juste où l'on avoit

fini dans l'intérieur et où cette visite commençoit dans les dehors, pour pouvoir entrer sans risquer d'être vu, et que nous l'avions échappé fort heureusement, par la précaution qu'il avoit eue d'aller au-devant de l'homme chargé de cet emploi, et de l'éloigner de l'endroit où il m'avoit fait entrer avec promptitude. Il me remena, après le souper, dans la petite chambre où il m'avoit conduit la veille : mais, hélas ! que ma position étoit changée ! plus d'espoir de passer la nuit près de ma bien-aimée ! Je me couchai, et ne pus prendre un quart-d'heure de sommeil. Je ne faisais que soupirer ; et, malgré moi, les larmes se faisoient un passage. Il falloit repartir le lendemain, et repartir sans l'avoir vue ! Et quand la reverrois-je ?.... Toutes ces idées étoient pénibles ! j'étois accablé sous le poids de mes peines. Enfin, l'heure de se lever et

de s'éloigner des lieux où respiroit mon amante vint à sonner. Il fallut se soumettre à son sort , tel rigoureux qu'il fût. Je récompensai Mathurin généreusement : je fus rejoindre mon domestique , et je m'éloignai du château d'Orlay. Le moment où je le perdis tout-à-fait de vue fut un nouveau sacrifice à faire. Je m'arrêtai un instant à le considérer : je lui envoyai mille tendres soupirs et autant de baisers ; et je m'arrachai avec peine à ce dernier plaisir.

Arrivé à Paris , je trouvai une lettre de ma mère , qui me mandoit sans délai , mon père étant à sa dernière heure. Je changeai d'habits à la hâte : je courus chez madame Darcourt lui conter ce qui m'étoit arrivé près de son amie. Je lui fis voir la lettre de ma mère , et lui en laissai une pour madame d'Orlay. Je revins chez moi ; et , sans perdre un moment , je pris

la poste, et je me rendis à...., auprès de ma famille. Personne ne se présenta sur mon passage : je pénétrai jusqu'à l'appartement de ma mère sans rencontrer un seul domestique. J'entrai chez elle, et la trouvai entourée d'une partie de la famille. On cherchoit à lui donner des consolations. Aussi-tôt qu'elle me vit, elle jeta un cri, et vint se précipiter dans mes bras, en me disant que tout étoit fini ; que je n'avois plus de père.... et qu'elle n'avoit plus d'époux.... Je serrai cette femme respectable contre mon cœur, et l'inondai de mes larmes. Mon père étoit généralement regretté : plein de bonté et de vertus sociales, il avoit été bon fils, bon mari, bon père et bon ami. Je sentis l'étendue de la perte que nous venions de faire, et je m'abandonnai à la plus sincère douleur. On me dit que mon père avoit fini la veille à minuit une carrière

qui avoit été celle d'un honnête homme.

Si je n'eusse point été à Orlay, et que je fusse parti aussi-tôt la réception de la lettre que ma mère m'écrivoit, j'aurois eu la satisfaction de recevoir le dernier baiser paternel. Cela me causoit de vifs regrets. Si mon père avoit emporté en mourant l'idée que son fils étoit indifférent, quand il le savoit à sa dernière heure! . . . . Oh! qu'il auroit rendu peu de justice à ma tendresse pour lui! . . . .

Je brûlois d'impatience de voir le monde nous laisser à nous-mêmes : mais le salon ne désemplissoit pas. La curiosité se cachoit sous les dehors d'une fausse pitié; et chacun venoit pour donner des consolations toujours inutiles, quand les regrets sont légitimes. Je ne pus m'empêcher de le dire à ma mère, et je lui conseillai de faire fermer sa porte; mais en province, on est esclave des plus sots

préjugés , et dans la mienne plus que par-tout ailleurs. Le soir nous délivra enfin de cette ennuyeuse cohue.

Quand je me vis seul avec ma mère , je pus me livrer à toute l'étendue de mes chagrins. Ses larmes redoublèrent : je ne savois comment m'y prendre pour la calmer. O mon fils ! me dit-elle en me prenant les mains qu'elle serra tendrement, j'ai beaucoup perdu sans doute, en perdant l'auteur de vos jours ; mais je pleure aussi sur vous, et sur l'être que je porte dans mon sein ! Je suis grosse de sept mois : cet événement m'afflige plus que vous ne croyez. Nos affaires sont dans le plus grand désordre : votre père trop confiant a éprouvé des pertes considérables : sa bonne-foi a toujours été trompée ; et, dans le moment où il est mort, il soutenoit un procès duquel dépend le reste de sa fortune. Si nous le perdons,



nous sommes ruinés à jamais. Je témoignai à ma mère tout mon étonnement de n'avoir jamais été instruit de ces choses-là. Votre père s'y est toujours opposé, me dit-elle. Il m'a répété cent fois qu'une mauvaise nouvelle s'apprenoit toujours assez tôt, et qu'il falloit vous laisser jouir tranquillement du seul bonheur que vous auriez peut-être dans le cours de votre vie. Oh ! que mon père avoit raison !.... Depuis sa perte, je n'ai plus eu qu'une existence cruelle et pénible dont j'attends chaque jour la fin avec la plus vive impatience ! ...

Ma mère me mit au fait de toutes les affaires de notre maison. Je vis avec effroi que la grande facilité de mon père avoit creusé un abîme difficile à remplir. Je me mis à la tête de tout, et je fis les plus grands efforts pour réparer au moins une partie de notre fortune.



J'avois engagé ma mère à diminuer l'état de notre dépense. Elle consentit à tout. Je vendis de son aveu une terre que nous avions à . . . . . et éteignis avec ce sacrifice les dettes les plus pressantes. Je voyois, non sans la plus amère douleur, que, si nous perdions le procès considérable que nous avions à soutenir, nous serions réduits à la plus affreuse position. Je n'en étois point effrayé pour moi : l'intérêt ni l'ambition n'ont jamais été la base de mon caractère. Je trouvois ces sentimens trop bas pour leur laisser le moindre accès dans mon cœur ; mais le sort de ma mère ! . . . . . mais le sort de cet enfant qu'elle portoit dans son sein ! . . . . Je me trouvois le seul soutien de ces deux foibles créatures. Sans cela, j'aurois tout abandonné : j'étois sûr de trouver dans l'éducation que j'avois reçue des ressources suffisantes à mes

besoins. Mon sort étoit cruel ! Eloigné de la femme que j'aimois , occupé des affaires les plus fastidieuses , qui devenoient chaque jour plus difficiles , parce que chacun espéroit tirer parti de mon ignorance dans ces sortes de choses , et personne ne vouloit prendre des moyens doux. Je passai trois mois à débrouiller tous les papiers. Dans cet intervalle , ma mère mit au monde une petite créature toute jolie. Je fus l'en féliciter : je la trouvai pleurant sur le sort à venir de cette petite fille. Du plus loin qu'elle me vit , elle la souleva dans ses bras , et me dit d'une voix tendre et pénible : Venez , mon fils , venez recevoir cette pauvre infortunée. Ce n'est point une sœur que je vous donne , c'est une fille : vous lui servirez de père , puisqu'elle a eu le malheur de perdre le sien . . . . Elle et moi nous mettons notre seul espoir en vous !

Donnez-moi votre parole de ne l'abandonner jamais ? Je pris cet enfant dans mes bras : je ne pus la regarder sans attendrissement. Je la baisai du plus profond de mon cœur , et une larme tomba sur sa jolie figure. Je la remis à ma mère, en lui engageant ma parole d'honneur que je ne l'abandonnerois jamais, et que je ferois tous les sacrifices qui seroient en mon pouvoir pour lui assurer un sort heureux. Que j'étois loin , en parlant ainsi , de prévoir qu'il me faudroit faire celui du repos du reste de ma vie ! . . . . .

Ma mère parut plus calme. C'étoit la seule fille qu'elle eût. Elle en avoit toujours désiré une ; et il étoit affreux pour son cœur de voir la naissance d'une enfant si désirée dans un moment où la fortune l'avoit abandonnée. Elle voulut la nourrir elle-même ; et les soins continuels qu'elle lui donnoit , ne faisoient

qu'augmenter sa tendresse pour sa chère Félicité ( c'est le nom que l'on avoit donné à ma sœur. )

Je suivois le procès que nous avions avec la plus grande exactitude. Je m'étois entouré d'hommes d'affaires aussi probes que l'on en peut trouver , et les choses n'en alloient pas plus vite et n'en devenoient pas plus claires. Il sembloit au contraire qu'elles s'embrouillassent plus que jamais. Les vacances qui survinrent me donnèrent un moment de répit. J'en profitai pour faire une tentative auprès de madame d'Orlay. Je ne cessois de lui écrire, et elle me répondoit avec une exactitude des plus grandes. Je ne lui avois point caché tous les malheurs qui pesoient sur mon existence ; et je puis dire que son ame toute sensible et généreuse m'a soutenu dans ces tems pénibles. Ses lettres étoient rem-

plies des plus douces consolations. O femme trop aimante ! . . . méritiez - vous le sort que vous avez eu ! . . .

Je profitai donc de la vacance des juges pour venir voir madame Darcourt. Je pris modestement la voiture publique, et je me rendis à Paris. Elle n'ignoroit pas les désastres de ma famille ; et je puis dire qu'elle y prit une part à laquelle je fus très-sensible. C'est quand on est dans le malheur , que l'on peut juger de la sincérité de ses amis ! Son mari même fit trêve avec ses grandes découvertes, et s'occupa de moi et de ma position en homme qui vous est dévoué. Il fut même jusqu'à m'offrir sa bourse. Je refusai cette offre généreuse ; mais je ne lui en eus pas moins la plus sincère obligation. Je communiquai à madame Darcourt le projet que j'avois d'aller à Orlay. Je l'avois écrit à mon amie ; et la priois instam-

ment de trouver un moyen pour la voir. J'avois bien des consolations de l'amour. Ce sentiment seul m'avoit soutenu au milieu de tous les chagrins que je ne cessois d'éprouver. Elle fut très-sensible à l'empressement que j'avois de la voir, et m'écrivit, sans perdre de tems, de reprendre mon habillement d'exploiteur de bois, et de me rendre près de Mathurin. J'avois encore fort heureusement ce mauvais habit. Je remis sur mon visage et sur mes mains une eau de safran, et je me rendis à Orlay.

Je trouvai mon pauvre Mathurin, qui me témoigna de la manière la plus cordiale la satisfaction qu'il avoit de me voir. Il me dit qu'il alloit m'introduire, comme demandant à avoir l'honneur de présenter mes respects au seigneur, et prendre ses ordres, s'il en avoit à me donner. Effectivement, j'entrai dans l'in-



térieur du château , et restai chez Mathurin, qui fut demander à M. d'Orlay s'il avoit quelques ordres à me donner ; que je n'avois pas voulu passer sans lui présenter mes respects. M. d'Orlay répondit qu'il m'étoit fort obligé de mon attention , qu'il n'y avoit rien à faire pour le moment. Mathurin lui demanda la permission de me garder cette journée, parce que j'étois un peu fatigué. Il y consentit d'assez bonne grace ; et me voilà enfin avec l'espoir de renouveler à ma chère et tendre amie les assurances de mon plus sincère amour. Comme j'étois un être sans conséquence , il me fut permis d'aller me promener dans le parc. Je me rendis avec le plus grand empressement à la grotte fortunée. Madame d'Orlay y étoit déjà. La joie de nous revoir fut si grande , que nous fûmes un tems infini sans pouvoir nous parler. Nous



nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et nos larmes et nos soupirs furent long-tems les seuls interprètes de tous nos sentimens. Cette femme si bonne prit enfin la parole, et me témoigna de la manière la plus tendre combien elle étoit sensible aux malheurs de ma famille. Elle me dit à ce sujet tout ce que l'on peut imaginer de plus touchant. C'est alors que je pus apprécier toute la beauté de son ame. Elle me parut dans ce moment mille fois plus intéressante. Tant il est vrai qu'une femme, si belle qu'elle soit, quand elle manque de sensibilité, perd aux yeux de l'homme le plus épris une grande partie de ses charmes.

Je passai avec elle deux heures délicieuses. Elle m'engagea à feindre une incommodité le lendemain, pour pouvoir jouir encore du bonheur d'être ensemble. Quand je fus retourné près de

Mathurin , je lui dis ce dont j'étois convenu avec sa maîtresse. Il étoit toujours prêt à faire ce qui lui sembloit possible. Le lendemain , de bonne heure , il fut chez M. d'Orlay lui dire que j'avois eu une fièvre très-forte toute la nuit , et qu'il lui demandoit la permission de me garder jusqu'au moment où je pourrois me mettre en route. Cela fut accordé ; et , par cette demande vague , on n'avoit pas fixé un jour ou deux. Je fus très-content de cet arrangement , et j'en profitai. Je restai pendant quatre jours à Orlay ; et , pendant ce tems , je jouis du bien suprême de voir ma charmante amie. Quand la raison nous força de nous séparer , que ce moment fut cruel !... Jamais adieux ne furent plus tendres et plus inondés de larmes ! Nous ne pouvions nous arracher des bras l'un de l'autre. Un pres-

sentiment secret sembloit nous dire que c'étoit pour la dernière fois !... Je m'éloignai avec le désespoir dans le cœur. J'étois hors de moi. Je ne pouvois me résoudre à quitter si promptement les lieux où respiroit mon amie. Je passai la nuit, qui étoit froide et pluvieuse, à errer autour de l'asile où respiroit cette femme adorable. Le jour me força de prendre un parti, et je me remis en route pour venir à Paris. Mais mon cœur étoit tellement oppressé, mes chagrins étoient si violens, que cette fièvre, qui avoit été feinte pendant quelques jours, me prit effectivement. Elle ne m'empêcha pas de continuer mon chemin : la vie ne m'étoit d'aucun prix. Je me rendis chez madame Darcourt, mais j'étois si accablé et si changé, qu'elle eut de la peine à me reconnoître. Elle fut touchée de ma position ; et, malgré

que la sévérité de ses principes la portât à blâmer la conduite de son amie , elle ne put s'empêcher de nous plaindre. Cela ne l'empêcha pas de me représenter mes devoirs. Elle me remit devant les yeux , avec la plus forte énergie, tout ce que je devois au sort de ma mère et de la foible créature qu'elle avoit mise au monde : qu'elles n'avoient l'une et l'autre que moi pour soutien. Ces raisons allèrent jusqu'à mon cœur , et je pris soin d'une santé qui étoit plus utile aux autres qu'à moi-même. Car de quel prix la vie pouvoit-elle être à mes yeux, privé de la seule femme au monde que je pouvois aimer , et qui méritoit si bien de l'être ? Je me rendis donc à ce que me dit madame Darcourt , et je me laissai moins aller à ma douleur. Je passai encore quelque-tems auprès d'elle , et me remis en route pour rejoindre mes pénates.

Ma mère fut enchantée de me revoir : elle me fit apporter sa chère Félicité , et ne cessoit de me demander mon amitié pour cette intéressante enfant. J'avoue que la position de ma mère me déchiroit l'ame. Je voyois ses angoisses maternelles sur le sort de sa fille ; et l'incertitude où nous étions sur le nôtre étoit bien faite pour lui causer de vives inquiétudes.

Les vacances finies , je vis mes juges : ils me promirent que la première affaire que l'on alloit remettre sur le tapis , seroit la mienne. J'avois pour adverse partie malheureusement un homme riche , qui ne négligeoit rien pour se rendre les juges favorables. Je n'avois d'autre séduction à employer que la légitimité de ma cause ; et l'on sent bien que cela n'étoit rien auprès de l'or que mon antagoniste répandoit avec profu-

sion. Sous un mois nous devons être jugés. Je n'entreprendrai point de décrire la position de ma mère ni la mienne. Des gens qui doivent être condamnés au dernier supplice, sont dans une situation peut-être moins pénible : enfin la mort met un terme à toutes les misères de la vie !... Mais après avoir été dans une opulence réelle, et tomber, je ne dis pas dans la médiocrité, car elle n'est point effrayante pour l'homme qui pense, mais dans un absolu dénuement de tout, sans aucune espèce de ressource !... obligé de faire le sacrifice du peu qui reste, pour payer des frais qui outre-passent ce que l'on possède !... Jamais sans doute un sort plus cruel n'avoit pesé sur des individus !... Aussi étions-nous d'un morne affreux. Tous les amis, si l'on veut décorer de ce nom tant d'inutiles qui remplissent

les maisons qui jouissent d'une certaine aisance ; tous les amis , dis-je , avoient déserté. Seuls à notre douleur , rien ne pouvoit nous en distraire.

Notre domestique étoit composé d'une vieille gouvernante qui avoit élevé ma mère , et qui , malgré nos désastres , n'avoit jamais voulu la quitter. Elle monta un jour tout essoufflée ; et comme , à titre d'ancienne domestique , elle ne se gênoit pas , elle se jeta sur un fauteuil en entrant ; et , en se tortillant les bras et en invoquant tous les saints du paradis , elle nous assura que tous nos malheurs alloient être finis ! Comment , Gotton , êtes-vous folle ? lui dit ma mère. Eh ! qui peut vous faire tenir ce langage ? — Folle ? Oh ! que non , madame , je ne la suis pas. Vous m'avez toujours reproché d'être bavarde ; mais croyez que le bien parler ne nuit jamais ;



et , si je n'avois pas tout dit , on ne sauroit pas tout ce que l'on sait. Grace au ciel , ma langue n'a jamais fait mal à personne ; et si je parle , c'est que c'est pour le mieux. Il y a long-tems que l'on dit que , faute de parler , on meurt sans confession. Je compte bien ne me pas trouver dans ce cas-là. Il faut parler pour se faire entendre : si je n'avois pas parlé , on ne m'auroit pas entendu , et on ne se seroit pas attendri comme on a fait. Bonne sainte vierge ! quand j'y pense ! le digne homme ! qu'il est donc bon ! Demain je compte lui faire dire une messe : que le bon Dieu ait son ame ! mais c'en sera une belle en paradis. — Que de mots inutiles , ma chère Gotton ! Vous me faites languir d'impatience ! ou taisez-vous , ou éclaircissez ce mystère. Je n'entends chose au monde au verbiage que vous venez de me faire. — Verbiage !

verbiage!... Voilà comme sont les maîtres.... des verbiages !.... Eh bien , madame , je ne vous dirai plus rien : quand vous le saurez , vous le saurez : ce n'est pas moi qui vous le dirai , puisque je ne fais que des verbiages.... En disant cela , elle s'en fut. J'eus beau la rappeler , la questionner , je ne pus en tirer une parole du reste de la soirée. Elle ne faisait que répéter entre ses dents : Verbiage!...

Je revins dire à ma mère l'impossibilité où j'étais d'arracher un mot à cette bonne femme. Prenons patience , me dit-elle ; il faut espérer que tout cela s'éclaircira. Le lendemain matin , je fus , comme à l'ordinaire , visiter mes juges. En rentrant , je trouvai ma mère avec un homme d'un certain âge , qui , du plus loin qu'il me vit , me tendit les bras. Je le saluai respectueusement. « Approchez , approchez , mon cher de Mirebon

» me dit-il , que je vous serre contre mon  
» cœur. Vous êtes tout ce qui me reste  
» du meilleur de mes amis : on dit que  
» vous avez ses vertus ; et , de ce moment,  
» regardez-moi comme un second père. »  
Je m'approchai de M. de Merville , et je  
reçus ses embrassemens. « Que je me  
» trouve heureux , me dit-il , d'être à  
» portée de réparer les injustices de la  
» fortune ! Hier soir , je venois comptant  
» trouver votre père encore de ce monde :  
» depuis vingt ans éloigné de lui , je ne  
» l'ai point oublié. Une vieille femme ,  
» tout en pleurant , me conta les désas-  
» tres de votre famille. Je ne pus entendre  
» ce récit sans verser des larmes : je la  
» consolai en l'assurant que vos malheurs  
» seroient bientôt finis. Je venois , mon  
» cher ami , dans l'intention d'unir mes  
» biens à ceux de votre père , et de ne  
» plus faire qu'une famille et qu'une  
maison ;

» maison ; eh bien , rien ne changera  
» mes projets. Nous serons moins riches ,  
» mais nous saurons nous en contenter.  
» Je suffirai à tout.... Je vous quitte pour  
» m'occuper des moyens de venir promp-  
» tement à votre secours. J'ai demandé à  
» madame votre mère la permission de  
» venir manger un poulet avec elle : elle  
» me l'a permis. Je vous rendrai compte  
» de tout ce que j'aurai fait. Adieu , ma-  
» dame... adieu, mon cher fils.... » Il me  
serra la main avec affection , et disparut.

J'étois resté pétrifié à la place que j'oc-  
cupois. La volubilité de M. de Merville  
m'avoit étourdi. Je regardois cet homme  
comme un ange tombé du ciel pour nous  
secourir dans la position où nous étions.  
Je demandai à ma mère si elle connois-  
soit ce monsieur ? Elle me dit qu'elle l'a-  
voit vu deux ou trois fois dans le com-  
mencement de son mariage ; mais que

mon père lui en avoit toujours parlé comme du meilleur ami qu'il eût au monde : que ce M. de Merville avoit passé sa vie à voyager, à ce qu'il lui avoit dit, et revenoit avec une fortune immense, bien résolu de finir ses jours près de son ami, et dans le pays qui l'avoit vu naître. Ma mère se livroit à la joie la plus vive, et ne cessoit de couvrir de baisers sa chère Félicité, et de lui dire, en versant des larmes de plaisir, que le ciel prenoit pitié d'elle, et qu'elle ne connoitroit pas la misère ! Je trouvois les procédés de M. de Merville on ne peut pas plus rares, et mon cœur se livroit à toute la reconnoissance possible. Malgré cela, un certain je ne sais quoi me faisoit répugner à être le redevable d'un homme que je ne connoissois pas, tout ancien ami de mon père qu'il fût. Si je n'eusse considéré que moi, j'aurois

refusé de lui avoir des obligations d'une si grande importance. Ma mère me reprocha mon air froid : je ne lui dissimulai point ma façon de penser. J'étois loin de sentir un penchant à l'ingratitude ; mais j'étois né fier , et ma délicatesse se trouvoit , j'ose le dire , presque blessée.

L'heure du repas arriva ; et nous vîmes revenir M. de Merville , qui , de l'air le plus satisfait , jeta à nos pieds toutes les pièces de la procédure. Votre procès est jugé , nous dit-il : j'ai vu votre partie adverse : je lui ai fait entendre qu'un mauvais arrangement valoit mieux qu'un bon procès : avec un sacrifice de part et d'autre , on a établi la balance. Vous ne serez pas très-riche ; mais vous ne serez pas ruiné. J'ai satisfait à tout ; ainsi n'ayez plus d'inquiétude. Dînons gaiement , et ne nous occupons plus de chicane. Ma mère ne savoit que lu



dire , pour lui témoigner sa vive satisfaction. Pour moi, j'étois muet : j'étois effrayé du fardeau de reconnaissance que je venois de contracter avec ce digne homme ; et cela me mettoit d'un malaise que je ne puis décrire. Tout ce que j'aurois pu lui dire auroit été très-audessous de ce que je sentoís. Il me devina , et me dit , en me serrant la main : « Mon ami , que votre délicatesse ne soit point affectée. Je vous laisse un moyen de vous acquitter avec moi : je vous le communiquerai ; et vous verrez que je serai encore votre redevable. » Cette manière généreuse , et l'espoir qu'il me donnoit , quoique j'ignorasse de quoi il étoit question , soulagèrent mon ame d'un poids énorme. Nous nous mîmes à table ; et la gaieté , qui depuis longtems avoit fui de notre maison , vint nous tenir compagnie. M. de Merville



avoit une figure franche et ouverte qui l'auroit inspirée au plus mélancolique. Il nous fit le récit de ses voyages. Il avoit séjourné long-tems en Espagne , et y avoit fait une immense fortune. Il s'y étoit marié. Depuis plusieurs années il avoit perdu sa femme ; et le desir de revoir son pays le ramena en France. Il n'avoit eu qu'une fille de cette union : elle étoit avec lui , et il demanda à ma mère la permission de la lui présenter. Ma mère se faisoit un vrai plaisir de la voir , et le jour fut pris pour le lendemain. Il nous tint compagnie le reste du jour , et nous conta bien des histoires. Il avoit beaucoup vu , contoit très-bien , et s'exprimoit avec une facilité attrayante. Aussi-tôt qu'il fut retiré , ma mère me fit de la générosité de son caractère le plus pompeux éloge. Je partageois son opinion. Il est certain

que la conduite de M. de Merville étoit rare. Il accompagnoit les services qu'il nous rendoit d'une franchise aimable. C'étoit un homme qui , tout en ayant le meilleur ton , avoit une rondeur de caractère qui charmoit , et qui empêchoit la délicatesse d'être blessée , quoique l'on fût son redevable.

Le lendemain il nous amena sa fille. Ma mère la reçut avec la joie la plus vive , et lui témoigna de mille manières différentes combien elle étoit charmée de la voir. M. de Merville, en la lui présentant, la pria de vouloir bien l'adopter , puisqu'elle avoit eu le malheur de perdre sa mère. Il ne put dire cela sans qu'une émotion de tendresse se fît voir sur son visage. C'est , dit-il d'un air attendri, tout son portrait; et je ne doute pas qu'elle n'en ait les qualités.

Eléonore de Merville avoit dix-huit

ans : c'étoit une grande brune fort piquante, l'œil un peu fier, le maintien grave : l'ensemble de sa personne offroit des détails intéressans. Je crus devoir lui faire beaucoup d'honnêtetés, puisqu'elle tenoit de si près à l'homme à qui nous avions tant d'obligations. Elle les reçut avec civilités, mais froidement. M. de Merville nous dit en riant que c'étoit le ton espagnol ; mais que dessous ces dehors de dignité, les dames de ce pays n'en étoient pas moins fort aimables et fort tendres. Il la fit chanter : sa voix étoit superbe. Elle me parut en tout une personne intéressante. Mais quand, dans le fond de mon ame, je la comparois à ma charmante amie, j'y trouvois une grande différence. Ce n'étoit pas cet air tendre et sentimental de madame d'Orlay, dont chaque mot et chaque geste étoit l'expression du cœur.

Nous passâmes une journée fort agréable. En se retirant, M. de Merville demanda à ma mère la permission de lui amener souvent sa fille. Mad. de Mirebon lui dit qu'il avoit prévenu ses desirs sur ce point ; que , dans la solitude où elle vivoit , une pareille société ne pouvoit que lui être précieuse. Pendant plusieurs jours, je fus occupé avec lui à mettre nos affaires en ordre. Il se prêtoit à tout avec un zèle dont on ne peut se faire d'idée. Pendant ce tems , Eléonore ne quittoit pas ma mère , qui ne cessoit de m'en faire les plus grands éloges. Quand tout fut terminé , nous remontâmes notre maison , sinon sur l'ancien pied , au moins d'une manière plus convenable à notre état.

Un matin que j'étois occupé à écrire à mon adorable amie , on m'annonça M. de Merville. Comme je n'avois pas

coutume de le voir à cette heure, je fus étonné de sa visite, et lui demandai avec empressement quelles étoient les raisons qui l'amenoient si matin. C'est, me dit-il, l'amitié qui me lie à vous, mon ami, qui me détermine à cette démarche. Dans les règles ordinaires, elle devrait venir de vous ; mais je sens que la position de votre fortune vous impose la loi de ne pas me faire une pareille demande. Vous savez que ma fortune est immense, et que ma fille est une riche héritière ? par conséquent, vous devez croire qu'il vous est impossible d'aspirer à sa possession. Eh bien, je viens vous l'offrir ; et voilà le moyen par lequel je compte que vous vous acquitterez avec moi. Je ne considère point la fortune : je veux qu'elle soit heureuse : je lui veux un honnête homme, et j'ai pensé à vous aussitôt que je vous ai vu. Je lui donne actuel-

lement vingt mille livres de rente ; je fais à votre mère une pension de mille écus , et je m'engage à doter sa fille chérie quand elle sera en état de prendre un établissement. Je ne veux point de remerciemens : ils sont inutiles : j'ai dit à ma fille mes intentions : elle n'a de volonté que la mienne , et je prétends que ce soit une affaire terminée sous peu. Je ne serai heureux que lorsque je vous verrai unis , et que je pourrai vous serrer dans mes bras , en vous donnant le doux nom de fils. Ce moment sera un des plus beaux de ma vie ! Mon bonheur seroit parfait , continua-t-il en essuyant une larme qui venoit sur sa paupière , si mon pauvre de Mirebon , votre respectable père , pouvoit être témoin de l'union de nos enfans ! mais je vous tiendrai lieu de lui , soyez - en sûr. J'ai pour vous dans mon cœur tous les sentimens qu'il faut

pour cela. En finissant ces mots, il me serra dans ses bras avec une affection vraiment paternelle ; et, sans me donner le tems de lui répondre, il me dit qu'il alloit passer chez ma mère pour lui faire part de cette heureuse nouvelle. Je restai à la place où il m'avoit laissé dans un état difficile à décrire. Je ne pouvois rassembler deux idées. J'étois écrasé sous le poids de ma destinée. Le premier mot qui sortit de ma bouche fut un cri de douleur vers madame d'Orlay. Je me mis à marcher dans ma chambre sans savoir ce que je faisais. Moi, me marier ! moi.... m'unir à une femme que je n'aime pas, quand une autre possède tout mon cœur ! Je les tromperois toutes deux ! Oh ! que toutes les fortunes de l'univers s'anéantissent, avant que je sois coupable d'une telle bassesse ! Je serois un être trop méprisable, si un vil intérêt pouvoit m'en-



traîner à une pareille démarche ! Non ,  
ma chère Rose ! non . . . . . jamais ton  
amant ne te sacrifiera à l'ambition ! . . .  
J'étois dans cette cruelle agitation , lors-  
que ma mère entra. Elle venoit, comblée  
de joie, me féliciter de cet heureux ma-  
riage. — Ne me félicitez pas, madame,  
lui dis-je ; cette union est impossible.  
— Comment, impossible ! me dit-elle ; et  
en quoi ? — Je n'aime point mademoi-  
selle de Merville ; et je ne puis me déter-  
miner à prendre une femme pour la-  
quelle je n'ai point de goût. Je tromperois  
le vœu de son père, qui compte faire son  
bonheur en me la donnant, et jamais  
l'intérêt ne me fera tromper personne.  
Je le lui aurois dit lorsqu'il m'en a parlé,  
s'il m'eût laissé le tems de lui répondre ;  
mais je ne lui cacherai pas ce qui se passe  
en moi. Il m'honore de son estime , et je  
la veux mériter , en lui disant franche-

ment ce qui se passe dans mon cœur. A peine eus-je fini de parler, que je vis ma mère pâlir. Elle se jeta sur un siège, et y perdit connoissance. J'appelai sa femme-de-chambre. On lui donna de prompts secours ; mais elle ne revint à elle que pour verser un torrent de larmes. Elle demanda sa fille, et fit retirer tout le monde. Quand nous fûmes seuls, elle prit ma sœur dans ses bras, et vint se jeter à mes pieds, en me demandant de ne point sacrifier, par une folle délicatesse, le sort à venir de cette enfant ; que j'avois juré de lui servir de père, et de faire pour elle tous les sacrifices qui seroient en mon pouvoir. Ah, madame ! lui dis-je en la relevant et en inondant ses mains de larmes, celui que vous me demandez ne dépend pas de moi ! demandez-moi ma vie ; je suis prêt à vous la donner : mais ne me demandez pas de

former une union que toutes les loix de l'honneur me défendent de contracter. Je crus devoir ne point cacher à ma mère l'état de mon cœur. Je lui fis l'aveu de mon amour pour madame d'Orlay, et lui contai tout ce qu'elle avoit ignoré jusqu'à ce jour. Elle m'écouta très-patiemment. Lorsque j'eus fini, elle m'objecta que, ne pouvant épouser la femme à laquelle j'étois attaché, puisqu'elle-même étoit engagée, elle ne voyoit point d'obstacle à ce que, de mon côté, je me mariasse. Je ne formerois, lui dis-je, jamais un pareil nœud, que si mon cœur me le permettoit ; mais je ne puis me déterminer à prendre une femme que je n'aime pas, quand j'en porte une autre dans ce même cœur qui ne peut se partager. Ma mère resta un moment plongée dans une profonde réflexion : elle en sortit, en me disant qu'elle se chargeoit

de demander à M. de Merville quelque délai ; que je ne lui parlasse de rien ; qu'elle verroit à arranger tout cela de manière à ne point me rendre malheureux ; mais qu'elle me prioit instamment de ne point faire connoître l'éloignement que j'avois pour ce mariage. Je consentis à ce qu'elle me demanda , et elle se retira. Ce jour même , M. de Merville vint dîner avec sa fille. Je ne pus dissimuler l'embarras que j'éprouvai à sa vue. Son père prit cela pour l'émotion du sentiment. Il ne pouvoit pas croire que j'eusse vu sa fille avec indifférence : il s'égaya beaucoup à ce sujet. Ma mère le pria de passer un moment dans son cabinet. Ils y restèrent assez long-tems. Notre tête-à-tête , à Eléonore et à moi , se passa dans le plus beau silence possible. Elle avoit apporté un petit ouvrage qui lui servoit de contenance ; et moi , les bras croisés , je

la considérais, en disant dans le fond de mon cœur : Non, mon amie, je ne serai jamais l'époux de cette femme ! Je suis à toi, et je veux y être sans partage ! Voilà ce que j'adressois intérieurement à madame d'Orlay. M. de Merville sortit avec ma mère : il rioit beaucoup. Il vint me frapper sur l'épaule, en me disant : C'est bien, mon ami, très-bien : j'approuve votre délicatesse, et je vous en estime davantage. Je fus fort étonné de ce langage, et ne savois à quoi l'attribuer. Ma mère me l'expliqua le soir, quand nous fîmes seuls. Elle me dit que voulant me donner le tems de la réflexion, elle avoit demandé à M. de Merville un mois de délai, parce que je desirois que sa fille me connût davantage ; que je serois désolé de ne la devoir qu'à sa soumission à ses volontés, et que mon cœur seroit plus satisfait de ne la devoir qu'au

goût que je lui inspirerois ; qu'il avoit paru très-content de cet excès de délicatesse , et qu'il avoit consenti volontiers à ce que je desirois. Je ne répondis rien à ma mère ; mais j'étois bien sûr que , dans un mois , ma façon de penser seroit la même.

Je voyois chaque jour Eléonore de Merville. Je ne lui avois jamais parlé de l'union projetée entre elle et moi. J'étois poli avec elle , mais je ne pouvois me déterminer à prendre un air d'empressement qui étoit loin de ma façon de penser. Je ne suis pas né faux , et jamais il n'est entré dans mon cœur de feindre ce que je ne pensois pas. Depuis quinze jours j'étois livré à la plus cruelle contrainte , lorsque je reçus une lettre de madame Darcourt. Elle en renfermoit une sans adresse , et je pris lecture de la sienne avant d'avoir dé-

cacheté l'autre. Voici ce que la sienne renfermoit :

« J'apprends , monsieur , que vous  
» trouvez un établissement qui , en re-  
» levant l'état de votre fortune , vous  
» met à portée de suivre la carrière  
» pour laquelle vous êtes né. Tout vous  
» engage à ne point différer un mo-  
» ment à le prendre : vous le devez à  
» votre famille , vous le devez à vous-  
» même , et je vous dirai plus , que vous  
» le devez à un être que vous avez trop  
» égaré , en lui faisant oublier tous ses  
» devoirs. Rendez-vous à l'honneur , que  
» vous avez trop oublié en séduisant  
» une femme que sa folle passion a  
» perdue. Cela seul peut lui rendre le  
» repos et accélérer sa guérison. Vous  
» trouverez dans cette lettre l'expression  
» de sa volonté : si elle vous est chère ,  
» vous vous empresserez d'y souscrire.

» Je suis très-parfaitement , etc. »



Je me pressai de décacheter l'autre lettre : je reconnus l'écriture de madame d'Orlay. Un tremblement soudain s'empara de tous mes membres. Un malheureux qui attend son arrêt n'éprouve pas une plus affreuse anxiété : je la refermai sans oser la lire. Mon ame étoit prête à m'abandonner : une sueur froide couvroit tout mon corps. Je pressai cette lettre contre mes lèvres tremblantes, et n'osois jeter les yeux sur ce qu'elle renfermoit ; enfin je m'y déterminai. Mes mains la tenoient à peine , et mes yeux obscurcis par les larmes ne pouvoient en déchiffrer les caractères. Je fis un grand effort , et lus ce qui suit :

« Je veux , mon ami , que vous pren-  
» niez la femme que l'on vous offre.  
» Je vous sais gré du refus que vous en  
» avez fait ; mais , puisque ma destinée  
» s'oppose à ce que vous soyez heureux

» par moi, j'apprendrai sans peine qu'une  
» autre remplit cette tâche qui m'au-  
» roit été si douce. Puisse-t-elle vous  
» aimer comme vous méritez de l'être,  
» et comme je vous aimois!... Subissons  
» notre sort sans murmurer : ne m'é-  
» crivez pas que cela ne soit une chose  
» finie ; hâtez-vous de la terminer ; c'est  
» à cela que je connoîtrai si réellement  
» vous avez de la déférence à mes vo-  
» lontés : je le veux, je l'exige... Rendez  
» heureuses votre mère , votre sœur  
» et moi..... Adieu..... mon ami.....  
» adieu.... songez à vous soumettre à  
» ce que j'attends de vous. Point de ré-  
» ponse. Vous me manderez le jour où  
» vous devez jurer à une autre... Adieu...  
» mon cher Paul !...

P. S. « Si vous vous refusiez à ma  
» volonté , vous n'entendriez jamais  
» parler de moi.... »

Je ne pus finir cette lettre sans entrer en fureur. Elle le veut !.... elle l'exige !.... Ah, cruelle ! vous voulez ma mort , et vous voulez la vôtre ! Je connois trop votre cœur pour croire qu'il puisse résister à la douleur de me voir passer dans les bras d'un autre !.... Il faut donc renoncer au bonheur d'être aimé si tendrement ! Il faut donc sacrifier le plus doux sentiment à un vil intérêt ! Elle veut que je m'avilisse à ses yeux , aux miens !... que , pour quelque argent , je fasse le malheur de trois individus !... Non !... je ne ferai pas ce sacrifice ; mon cœur y répugne trop !... En trompant madame d'Orlay , en trompant Eléonore de Merville , je me tromperois moi-même.... Ma conscience seroit mon éternel bourreau , et j'abuserois de la confiance de son père !...

Mon cœur étoit tellement oppressé ,

que je tombai sur un siège presque sans connoissance. Ma mère entra ; je ne pus lui parler. Je lui montrai les lettres que je venois de recevoir , et qui étoient inondées de mes larmes. Elle les lut avec un sourire qui me frappa. — Est-ce que c'est vous , madame , qui avez écrit à madame d'Orlay qu'il se présentoit un mariage pour moi ? — Oui , mon fils , me dit-elle ; et vous voyez qu'elle attend de vous ce sacrifice comme une preuve de votre amour ? — Comment ! pour lui prouver mon amour , il faut que j'enfonce un poignard dans son cœur ; que je déchire cette ame sensible et trop aimante , en prenant une femme que je ne saurois aimer ? Non , madame ; jamais je n'en aurai le courage. Mon parti est pris : vous m'avez séparé de celle que j'aimais ; mais jamais je ne serai à celle que je n'aime pas. Ma mère em-

ploya les larmes et les prières : je ne pouvois voir celle qui m'avoit porté dans son sein dans cet état de supplication devant son fils. Elle me relut la lettre de madame d'Orlay, et appuya fortement sur l'endroit où elle me disoit que, si je ne voulois pas faire ce qu'elle exigeoit de moi, je ne la reverrois jamais! Ce mot me faisoit trembler. Je dis à ma mère qu'avant de me déterminer à un pareil sacrifice, je voulois que mon amie m'en réitérât l'ordre absolu. Cet espoir la calma, et elle me délivra de ses importunités.

Lorsque je fus seul, j'écrivis à mon adorable maîtresse, et lui envoyai la lettre par un exprès : elle eut la barbarie de me la renvoyer cachetée. Elle ne me répondit point : madame Darcourt, qui étoit auprès d'elle alors, se chargea de me mander que j'avois reçu



les ordres de madame d'Orlay ; que c'étoit à moi de m'y soumettre, ou à renoncer à jamais au bonheur d'avoir de ses nouvelles. Eh bien, j'en ferai le sacrifice, puisqu'elle l'exige ! Mais si nous sommes tous malheureux, elle ne s'en prendra qu'à elle !... Je courus à l'appartement de ma mère, et tout égaré par la douleur, je lui dis que mon parti étoit pris ; que la victime étoit prête à s'immoler, et qu'elle n'avoit qu'à prendre jour avec M. de Merville. Elle se jeta dans mes bras, et me combla de mille caresses, en m'appelant de tous les noms que sa joie lui suggéra. O vil intérêt ! que tu fais faire de bassesses ! Pas à moi ! j'étois loin d'un pareil calcul ! Mais ma mère sacrifier son fils !... Si la tendresse que j'avois pour elle eût pu être altérée, cela seul l'auroit éteinte pour jamais dans mon cœur. La rage  
s'en

s'en étoit emparé, et me tenoit lieu de tout autre sentiment. Madame de Mirrebon et M. de Merville fixèrent le jour où je devois perdre le bonheur de toute ma vie ; leur joie étoit sans égale. Je crus m'apercevoir qu'Eléonore ne la partageois pas. Tant mieux , dis-je en moi-même , cela sera une victime de moins. Je fus avec elle le plus honnête qu'il me fut possible ; mais , pour empressé , cela ne se pouvoit pas. Son père étoit si content, qu'il ne s'aperçut nullement du peu de tendresse que nous avions l'un pour l'autre. Il prenoit tout cela pour de la modestie de la part de sa fille, et pour de la timidité, de la mienne. Malgré le desir qu'il avoit de voir terminer cette affaire, elle ne put l'être qu'au bout de trois semaines.

Enfin , le jour fatal arriva. Jour à jamais terrible ! et auquel je ne pense point



encore sans frémir. Je menai aux autels une femme pour laquelle je n'avois que de l'indifférence, pendant que mon cœur brûloit pour une autre. Je contractai un engagement qui me faisoit horreur, et je crus lire dans les yeux de celle que l'on me forçoit de prendre, une douleur qui n'annonçoit point qu'elle eût du goût pour moi. Je frémis en mettant ma main dans la sienne, et je lui communiquai mon tremblement : elle avoit peine à se soutenir. La fatale cérémonie se termina. Aussi-tôt que nous fûmes de retour, je me hâtai de monter à mon appartement ; et, là, je m'abandonnai à tout mon désespoir. Me voilà donc lié !... et lié pour la vie !... Me voilà séparé à jamais de la femme que j'adore !... Une barrière insurmontable vient de s'élever entre elle et moi ! Elle l'a voulu ! elle a exigé ma mort, et peut-être la sienne !... J'étois

anéanti : on vint me chercher pour le repas. Tout le monde étoit d'une gaieté... Ma mère, M. de Merville, se félicitoient de ce qu'ils vouloient bien appeler cette heureuse union !... Madame de Mirebon me ressembloit : la joie n'étoit pas sur son visage. Il y eut un bal, mais je ne dansai point. Assis à côté de la femme que l'on m'avoit donnée, j'y serois resté des années entières, sans songer à lui dire un mot. *A minuit* ( heure qui m'a toujours été ou fatale ou prospère ), on l'emmena ; et, au bout d'une demi-heure, on vint m'avertir d'aller la rejoindre.

Quoique madame de Mirebon ne fût pas sans appas, je ne me sentois nul desir de hâter ce moment-là. Tout occupé de celle que j'aimois, je pensois que cette même heure m'avoit mis dans ses bras, et je répugnois à me trouver dans ceux d'une autre.... Il fallut s'y soumettre.....

Je trouvai une femme aussi peu empressée que moi. Jamais devoir marital ne fut, de part et d'autre, plus mal rempli... Je passai la nuit sans dormir, et mille soupirs involontaires se faisoient passage malgré moi. Madame de Mirebon en étouffoit quelques-uns que j'entendis fort bien. J'attendois le jour avec une extrême impatience.

Il y avoit à-peu-près une heure qu'il paroissoit à travers mes rideaux, lorsque j'entendis frapper fortement à ma porte. Je me jetai à bas du lit : je fus ouvrir ; je vis un postillon qui me demanda si je n'étois pas M. de Mirebon? — Oui, mon ami. — Monsieur, voilà une lettre fort pressée, que l'on m'a dit de ne remettre qu'à vous. Je prends cette lettre, je me hâte d'ouvrir les volets, je la décachète. Ciel ! c'étoit de madame d'Orlay !

« S'il en est tems encore, ô mon cher

» de Mirebon , ne contractez pas un nœud  
» fatal qui me donneroit la mort !... Je  
» suis libre.... nous pouvons être heu-  
» reux !.... »

Je ne pus lire ces mots sans tomber évanoui sur mon parquet. Je ne revins à moi qu'au bout d'un tems infini. Madame de Mirebon et sa femme-de-chambre me donnoient leurs soins. Aussi-tôt que j'eus repris mon entière connoissance , elle la renvoya. Remettez-vous, me dit-elle, monsieur. J'ai commis l'indiscrétion de voir ce que renfermoit cette lettre. Nos malheurs sont sans remède. Je n'ai aucuns reproches à vous faire : ma position ressemble à la vôtre. J'ai sacrifié mon inclination à la volonté de mon père : elle me portoit vers un homme qui ne peut jamais être à moi. Ayons du courage : vivons comme frère et sœur ; nous y trouverons chacun notre compte. Mais que ce soit un secret

entre nous deux. Je vous donnerai l'exemple d'un grand caractère : c'est le moment d'en avoir beaucoup : je vous en dirai davantage dans un autre instant. La franchise de cette femme me charma ; et cette noble façon de penser auroit suffi pour m'attacher à elle , si mon cœur eût pu briser sa chaîne. Au moins il s'ouvrit à la reconnoissance : je lui serrai les mains en les inondant de mes larmes. Les siennes étoient abondantes. Nous pleurions nos malheurs , sans en connoître toute l'étendue. Elle me dit , en me serrant la main à son tour : Prenons sur nous , et cachons à tout le monde ce qui vient de se passer : tout nous y engage. Elle en mourra ! lui dis-je.—Ah, monsieur ! dit-elle à son tour, il est peut-être mort !..... Je sentis ses peines avec d'autant plus de sensibilité , qu'elles étoient semblables aux miennes. Je pris beaucoup sur moi , et j'eus la force

d'écrire à madame d'Orlay. Je ne lui parlai pas si j'étois marié. J'aimois mieux lui dire de vive voix , pour être à portée de la consoler , en lui annonçant la situation dans laquelle se trouvoit la femme que l'on m'avoit donnée ; et je ne doutai pas que cela ne calmât une grande partie de ses douleurs. Je communiquai mes projets à madame de Mirebon ; et , avec une bonté peu commune , elle les approuva. Je fis repartir l'exprès que m'avoit envoyé madame d'Orlay , et je lui dis de vive voix qu'avant huit jours je me rendrois près de sa maîtresse.

La société fut encore ce jour-là fort nombreuse. Il fallut faire une contenance qui étoit loin de la situation dans laquelle j'étois. Chaque fois que l'on venoit nous faire compliment , à madame de Mirebon et à moi , sur le noeud qui nous unissoit , un mouve-

ment involontaire nous faisoit porter les yeux l'un sur l'autre. Nous seuls savions à quoi nous en tenir sur le bonheur dont on nous félicitoit.

Le soir, lorsque nous fûmes retirés, elle me dit qu'il étoit vraiment essentiel de cacher, sur-tout à son père, le parti que nous avions pris de vivre fraternellement. Voilà votre appartement, me dit-elle, voilà le mien. Soyons amis, et ne laissons pénétrer notre secret à personne. Je ne lui répondis point : je baisai sa main, et me retirai. Je me trouvais un peu plus soulagé ; et le parti que madame de Mirebon prenoit, étoit le seul qui me convînt. Je ne me sentois point le courage de tromper par de fausses caresses une femme qui ne m'inspiroit rien. L'estime ne peut tenir lieu d'amour. Une fois seul, je me livrai à toute l'amertume de mon sort. Vingt-



quatre heures de plus ou de moins changeoient toute la face de ma destinée ! J'aurois pu être à madame d'Orlay ; mais mon bonheur eût été trop grand ! et nous ne devons jamais compter dans ce monde sur une félicité parfaite ! Je passai ma nuit à gémir ; et , de bonne heure , je me rendis dans l'appartement de madame de Mirebon , pour que l'on ne s'aperçût pas que nous eussions fait lit à part.

L'air accablé que nous avions tous deux , fournit l'occasion de beaucoup de plaisanteries ; et nous ne fûmes pas fâchés que l'on prît ainsi le change. Quand les premiers momens de réjouissance auxquels on s'étoit livré furent passés , j'annonçai que j'étois obligé de faire un voyage pour des choses indispensables. M. de Merville me témoigna son étonnement qu'au bout de huit

jours je pensasse déjà à m'éloigner de sa fille. Je sais ce que c'est, lui dit-elle, mon père : c'est absolument essentiel. Je lui sus gré de cette attention, et je l'en remerciai par un regard dans lequel elle pouvoit lire toute ma reconnaissance. Je ne lui avois pas caché jusqu'au moindre détail de mon aventure avec madame d'Orlay. Elle y avoit pris réellement intérêt. J'ignorois encore son histoire : elle m'avoit promis de me la conter, lorsque je serois plus capable d'y prêter attention. Je fis donc tout préparer pour mon départ, et je me mis en route avec un serrement de cœur qu'il m'est impossible de décrire : il sembloit qu'un poids énorme l'oppressoit. Je fis la plus grande diligence. Je n'étois plus qu'à deux lieues du château d'Orlay, lorsque l'essieu de ma voiture cassa. Ce contre-tems me mit au déses-

poir : je fis demander des ouvriers en toute hâte. Ils me dirent que cela ne pouvoit être réparé que pour le lendemain. Me voir si près d'elle , et attendre au lendemain me fut impossible ; je demandai un cheval, et laissai ma voiture. On me donna la plus affreuse rosse qu'il soit possible de trouver. Le tems étoit affreux : un vent et une pluie effroyables rendoient les chemins impraticables. Cette maudite bête ne faisoit que buter. J'étois obligé d'aller au pas ; ce qui ne câdroit point avec mon impatience. La nuit étoit obscure : je ne savois où j'étois : il fallut prendre patience. J'arrivai , après plus de deux heures de chemin , dans un endroit que je ne connoissois pas. Je m'adressai dans un cabaret , pour savoir où je me trouvois : j'étois égaré, et ne savois plus quelle route tenir pour me rendre à Orlay.

Le maître de la maison me dit que j'avois encore une grande heure de chemin ; qu'il étoit onze heures du soir : que je ferois mieux de prendre gîte chez lui , et d'attendre au lendemain. Je le remerciai de son avis , en lui demandant s'il ne pourroit pas me procurer un guide ; qu'il seroit payé généreusement ? A ce mot , plusieurs hommes qui étoient là s'offrirent tous d'une voix. Il ne m'en falloit qu'un , et la dispute s'échauffa à qui m'accompagneroit. J'eus les plus grandes peines à mettre le hola. Enfin , il s'en présenta un seul ; et ne pouvant me servir de la triste monture que l'on m'avoit donnée , je me mis en route à pied avec mon conducteur. Comme rien ne le pressoit , il me dit plusieurs fois que j'allois un train de *dératé* : mais sans égard pour ses représentations , je continuai du même pas , et

J'arrivai à Orlay comme minuit sonnoit à cette même horloge qui m'avoit annoncé quelquefois, par le même nombre de coups, l'heure du bonheur!

Je me hâtai de payer mon guide, et je m'élançai dans le château, dont je trouvai le pont-levis baissé. Rien ne s'offrit à mon passage : je connoissois à-peu-près les êtres. Je franchis cette sombre retraite, sans savoir dans quel lieu je trouverois ce que je cherchois. Tout étoit ouvert : le château avoit l'air d'être abandonné. Je prêtai un moment l'oreille ; et, dans un intervalle où le vent ne sifflait pas dans cette triste demeure, je distinguai des voix confuses. Je me hâtai d'aller de ce côté : je poussai une porte. Mais, grands Dieux ! quel spectacle ! Madame d'Orlay, la pâleur de la mort sur sa figure, étoit étendue dans son lit : madame Darcourt lui soutenoit la tête,

et tous les domestiques, les uns à genoux, les autres les mains sur leur visage, pour cacher les larmes qu'ils versaient, entouraient cette femme adorable. Je jetai un cri perçant, et me précipitai à ses pieds. Elle me reconnut, et, d'une voix foible et mourante, elle dit : Ah ! c'est mon cher de Mirebon ! Mes vœux sont exaucés ; il me fermera la paupière ! Non, lui dis-je, femme adorée, vous ne mourrez pas, ou je vous suivrai au tombeau. Le même cercueil renfermera nos cendres ; et, s'il nous a été impossible de vivre l'un pour l'autre, rien ne peut nous empêcher de nous unir à l'heure de la mort . . . . . Madame Darcourt me dit : Ah, monsieur ! que venez-vous faire ici ? Il n'y a plus de remède ; le coup est porté. Madame d'Orlay me tendit la main ; et, avec l'expression la plus douloureuse, elle me dit : Vous êtes donc

marié? — Je le suis sans l'être. J'ai mille choses à vous apprendre. — Ah ! je ne demande qu'une chose ; c'est de vivre encore quelques heures pour savoir ce que vous avez à me dire : que je n'emporte pas au moins l'idée déchirante que vous êtes coupable . . . . et que vous m'avez sacrifiée . . . . On lui donna quelques gouttes d'un cordial , et on fit retirer tout le monde.

Madame Darcourt se plaça d'un côté de son lit , et moi de l'autre. Je tenois une de ses mains que je ne cessois de couvrir de larmes. Avez-vous soupé ? me dit-elle. — Je n'ai besoin de rien , puisque je vous vois. — Comme il est pâle ! comme il est mouillé ! Mais prenez quelque chose. — Rien , mon amie : je n'ai besoin de rien. Mais elle ne voulut pas m'entendre que l'on ne m'eût donné un bouillon. Je lui fis donc le récit fidèle de



tout ce qui m'étoit arrivé. Je lui reprochai la dureté avec laquelle elle m'avoit renvoyé ma seconde lettre : n'avoir pas même daigné me répondre ! Elle ne savoit ce que je voulois lui dire. Elle se retourna du côté de madame Darcourt , et lui dit de m'expliquer tout ce qui s'étoit passé : qu'elle n'en avoit pas la force. Elle prit la parole , et me dit : C'est moi qui l'ai forcée à vous écrire comme elle l'a fait. Quant à la seconde lettre dont vous lui parlez , elle n'en a pas eu connoissance. Madame votre mère m'a écrit la situation où elle se trouvoit , et le refus que vous faisiez de prendre un établissement qui vous assuroit à tous un sort digne d'envie. Elle rejetoit ce refus de votre part sur la folle passion que vous aviez pour une femme qui , ne pouvant être à vous , ne devoit pas vous empêcher de faire le sort de votre famille : qu'elle

savoit que cette femme étoit mon amie, et qu'elle attendoit de mon honneur et de mes principes de faire cesser une liaison qui, en vous égarant, vous rendoit le bourreau de votre famille, et fermoit votre cœur aux cris de la nature. Je me hâtai de communiquer cette lettre à ma malheureuse amie : aussi tendre que généreuse, elle exigea de vous ce sacrifice qui lui donnoit la mort. Pour épargner sa sensibilité, je ne lui parlai pas de l'expres que vous lui envoyâtes avec une seconde lettre. Je restai près d'elle pour soutenir son courage. Elle ne cessoit de verser des larmes, et de me dire qu'elle ne se sentoit pas la force de soutenir votre perte. Enfin, il y a quinze jours que son mari est mort d'une goutte remontée. Sans considérer ce que ce moment demandoit d'égards, je lui conseillai de vous écrire sur-le-champ, et d'envoyer un

exprès, pour, s'il en étoit tems encore, que vous ne formassiez pas d'engagement. La crainte de la perdre, en voyant sa santé s'altérer chaque jour, me fit brusquer la circonstance. L'espoir que vous étiez encore libre la soutenoit un peu. L'homme qu'elle avoit envoyé revint. Votre lettre ne faisoit pas mention si vous étiez marié; mais, très-imprudemment, il en parla aux autres domestiques. Cela lui est revenu; et, depuis ce tems, elle est chaque jour prête à perdre la vie. Madame Darcourt me demanda quel jour j'avois reçu le billet de madame d'Orlay? Je le lui dis; et en combinant le tems qu'il falloit à cet homme, nous vîmes qu'il s'étoit amusé, et qu'il auroit dû arriver deux jours plutôt. O fatalité! m'écriai-je, tu m'accables d'une manière bien cruelle! — Point de désespoir, mon ami, me dit cette femme angélique; il

faut se soumettre. J'aurois été trop heureuse ; et je ne méritois pas de l'être ! . . . J'avois oublié mes devoirs , et le ciel m'en punit d'une manière bien rigoureuse . . . . . Mais il faut adorer ses décrets , et ne pas en murmurer : c'est un moyen qu'il m'envoie pour expier mes fautes . . . . . En finissant ces mots , elle tomba dans une violente convulsion. Je ne pus soutenir ce spectacle déchirant , et tombai sans connoissance près de son lit. Quand je revins à moi , elle étoit un peu mieux. Madame Darcourt s'approcha de mon oreille , et me dit qu'il falloit que je m'attendisse à la perdre : que cette malheureuse étoit épuisée par la douleur , et qu'il n'y avoit plus de remède . . . . . — Eh bien , madame , je l'accompagnerai au tombeau , je vous le certifie : c'est le seul espoir qui me reste. Je voulus me rapprocher du lit de cette infortunée ;

mais elle étoit dans un accablement qui ne lui permettoit ni de me voir, ni de m'entendre. Je me retirai à quelque distance, et je m'entretins le reste de la nuit avec son amie. Sur le matin, elle demanda à boire : je vins près d'elle ; elle me sourit, et me serra la main. Le médecin arriva : il la trouva toujours dans le même état, et fit en s'en allant un signe de tête qui ne m'annonça que trop que l'espoir étoit inutile. J'étois dans un état qu'il m'est impossible de rendre. A force de sentir, je ne pensois rien : j'attachois sur elle un œil stupide, sans savoir ce que je regardois. Je ne pus prendre aucune nourriture, et la journée se passa ainsi. Vers les neuf heures du soir, elle me fit signe de m'approcher très-près : sa voix étoit si foible, qu'on l'entendoit à peine. Elle me dit de ne pas m'éloigner, qu'elle sentoit l'heure de notre sépara-

tion s'approcher. — O mon cher Paul ! je meurs.... mais je meurs pour vous !... et cela m'empêche de regretter la vie.... D'ailleurs , puisque je ne pouvois plus vous la consacrer , je n'ai plus rien à faire au monde . . . . . Mes larmes et mes sanglots me suffoquoient à un tel point , qu'il me fut impossible de lui répondre. J'étois assis près d'elle : j'avois le visage collé sur une de ses mains , et je restai dans cette position un tems infini. Je sentis que sa respiration devenoit courte : je me soulevai pour la regarder. Ses yeux étoient fermés , et je crus voir quelques larmes briller sur le bord de ses paupières. Le silence le plus absolu régnoit autour de nous. Madame Darcourt , accablée par la fatigue et la douleur , avoit , je crois , cédé à un besoin pressant de sommeil. En proie aux idées les plus sinistres , je calculois le moment où mon amie alloit

expirer, et je me proposois de la suivre. Je me levai avec peine, et la pris dans mes bras, espérant que l'excès de ma douleur, en terminant mes jours infortunés, uniroit nos ames dans ce moment suprême. Mais le ciel a trompé mon attente.....

L'horloge du château faisoit entendre minuit : mon cœur frémit à ce son funèbre, mes cheveux se hérissèrent sur ma tête, et le froid de la mort se fit sentir dans toutes mes veines : je posai ma bouche sur les lèvres glacées de mon amante..... elle étendit les bras, poussa un soupir, et je reçus son ame..... Je crus que j'allois la suivre.... Vain espoir !..... je restai sans connoissance sur ce corps inanimé.... On m'a dit depuis que l'on avoit eu mille peines à m'en arracher. Madame Darcourt ne perdit pas de tems ; et, avant de rendre les



derniers devoirs à sa trop intéressante et trop malheureuse amie, elle me fit transporter à sa maison de campagne, qui n'étoit pas fort éloignée, et donna des ordres pour que tous les secours imaginables me fussent prodigués. Je ne revins que très-long-tems après à moi ; mais le délire affreux dans lequel j'étois m'ôta la connoissance de la perte énorme que j'avois faite. La connoissance ne me revint que plus de six semaines après. Le premier objet qui frappa mes yeux fut madame de Mirebon : je ne savois ni d'où je venois, ni où j'étois. Je lui fis quelques questions auxquelles elle ne jugea pas à propos de me répondre : elle m'invita à prendre soin de ma santé, et à ne point oublier une mère et une sœur à qui je restois seul au monde. Ce peu de mots me rappela toute l'étendue de mes peines ; je me

rejetai sur mon oreiller, et m'abandonnai aux larmes. Madame Darcourt arriva : elle avoit de l'empire sur moi ; elle me parla avec force, et me rappela la volonté dernière de celle que je pleurois. — Vivez, me dit-elle, vivez, si vous m'aimez. Le seul moyen d'honorer sa mémoire est de remplir le vœu qu'elle a fait. Elle vous ordonne, par ma bouche, de conserver vos jours, auxquels elle s'intéressoit..... — Eh bien ! dis-je, je vivrai ! mais ma vie ne sera employée qu'à la regretter, et à donner des larmes à la perte que j'ai faite.... Pardonnez, dis-je à madame de Mirebon ; pardonnez un infortuné. Il faut que je compte infiniment sur votre indulgence et sur la générosité de votre caractère, pour me permettre de parler ainsi devant vous ? — Ah, monsieur ! dit-elle en me serrant la main, je vous plains trop,  
pour

pour ne pas prendre la plus grande part à vos douleurs !... Elle me dit qu'elle étoit venue me donner ses soins aussi-tôt que madame Darcourt lui avoit fait savoir l'état dans lequel j'étois. Ma mère auroit désiré l'accompagner ; mais ma sœur, qui ne se portoit pas bien, l'avoit obligé de rester. Quant à M. de Merville, elle avoit cru prudent de ne pas l'avoir spectateur, pour qu'il ignorât les causes de ma maladie. Je ne pus rendre à cette femme combien j'étois reconnoissant de ces rares procédés avec moi.

Ma convalescence fut extrêmement longue. Madame Darcourt, qui crut s'apercevoir que le séjour de sa maison et la proximité de la terre d'Orlay ne faisoient qu'entretenir la mélancolie où j'étois, conseilla à madame de Mirébon de me ramener aussi-tôt que je pourrois soutenir la voiture. Le médecin,

qui fut consulté, dit qu'en ne faisant que de très-petites journées, cela ne pourroit pas m'être contraire; que la route ne pourroit que me distraire; et qu'en général, les chagrins se trouvoient allégés, quand on changeoit de place.

On fit tout préparer pour notre prochain départ. Ce moment fut terrible pour moi! Quitter madame Darcourt! quitter sa maison! c'étoit un nouveau sacrifice à faire. Je ne pus m'y résoudre sans verser bien des larmes: je ne me séparai de l'amie de mon amie qu'avec un regret épouvantable. Enfin, je partis!.... Le voyage fut long: je n'entreprendrai point de dire toutes les attentions que madame de Mirebon eut pour moi; je ne savois comment lui témoigner ma reconnoissance. Elle ne cherchoit point à me distraire de mes peines; toute entière aux siennes, son maintien

étoit froid et sérieux ; mais elle ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit m'être commode et agréable.

Nous arrivâmes enfin à..... Je trouvai ma mère extrêmement changée. Elle avoit eu le double chagrin de savoir son fils fort mal, et d'être à la veille de perdre sa chère Félicité. Ma sœur avoit pourtant repris toute sa santé : je vis à l'accueil que me fit M. de Merville, qu'il ne soupçonnoit rien des raisons qui m'avoient mis aux portes du tombeau. Il avoit cru que des affaires m'avoient forcé de partir, et que j'étois tombé malade chez une personne de ma connoissance ; il me combla d'amitié. Si je n'avois pas porté dans le fond de mon cœur un chagrin cuisant, mon sort auroit pu être agréable ; mais rien ne pouvoit me distraire de la perte que j'avois faite. La seule consolation que je

pusse goûter , étoit d'en parler avec madame de Mirebon , qui , pour m'entendre , avoit une complaisance que l'on ne peut trop admirer. Je la priai un jour de me conter ce qui lui étoit arrivé en Espagne ? — Je ne demande pas mieux , me dit-elle : cela renouvellera mes peines ; mais n'importe. Vous savez mieux qu'un autre qu'il y a quelque douceur à se rappeler ses chagrins....

« Vous n'ignorez pas que mon père  
» a resté un très-grand nombre d'années  
» en Espagne ? Il s'étoit mis en pen-  
» sion chez la veuve d'un gentilhomme  
» Arragonois. Elle avoit deux filles ,  
» dont l'aînée étoit mariée à un homme  
» de distinction ; la seconde , qui fut  
» ma mère , s'attacha à M. de Mèr-  
» ville , et refusa des partis brillans  
» pour être à lui. Dona Mencia , ma  
» grand'mère , qui l'aimoit beaucoup ,



» consentit à cette alliance contre l'aveu  
» de toute sa famille, qui étoit d'une  
» fierté sans exemple. Ils restèrent tous  
» deux avec elle : je fus le seul fruit de  
» cet hyménée. Ma mère m'adoroit ; et,  
» du moment où elle me mit au monde,  
» elle renonça à toutes les sociétés,  
» pour ne s'occuper que de moi : d'ail-  
» leurs, les désagrémens qu'elle avoit  
» éprouvés, occasionnés par la hau-  
» teur de sa famille, lui firent con-  
» tracter le goût de la plus austère re-  
» traite. L'amour qu'elle avoit pour mon  
» père et pour moi lui tenoit lieu de  
» tout. Comme il faisoit le commerce  
» des piastres, il étoit obligé de voyager  
» souvent. Une occasion brillante se pré-  
» senta : il y avoit beaucoup à gagner ;  
» mais il falloit s'embarquer. Je ne puis  
» vous dire pour aller où ; j'étois trop  
» jeune alors pour pouvoir m'en res-



» souvenir. Je ne me rappelle que les  
» larmes; que je vis verser à dona Ho-  
» norina. Mon père fit les plus grands  
» efforts pour la consoler, et lui dit,  
» entre autres choses, que c'étoit le der-  
» nier coup de main qu'il vouloit donner  
» à sa fortune; qu'après cela, il ne la  
» quitteroit jamais, et qu'une fois son  
» sort assuré d'une manière brillante,  
» il l'emmeneroit en France, pour y  
» jouir de tous les agrémens que l'on  
» y goûtoit. Ils se séparèrent; et mon  
» père, en s'en allant, me couvrit des  
» plus tendres caresses, et me recom-  
» manda à ma mère et à ma grand'-  
» mère avec une affection des plus  
» tendres. Il sembloit pressentir dans ce  
» moment que j'étois le seul être qu'il  
» trouveroit à son retour de tous ceux  
» qu'il aimoit tant.

» Il avoit dit que son absence ne dure-

» roit pas plus d'une année ; mais l'an-  
» née étoit plus que révolue , qu'il n'étoit  
» point de retour , et même depuis long-  
» tems on n'avoit pas eu de ses nou-  
» velles. Les chagrins s'emparèrent du  
» cœur de ma mère. Elle crut que la  
» mort l'avoit privé d'un époux chéri ; et  
» sa santé s'altéra tellement , qu'elle finit  
» par y succomber. Je la perdis que  
» je n'avois que douze ans. A sa der-  
» nière heure , elle me serra dans ses  
» bras , me donna sa bénédiction , et me  
» fit promettre que je n'aurois jamais  
» d'autre volonté que celle d'un père que  
» je devois aimer par-dessus tout : qu'elle  
» me laissoit à lui comme un gage de sa  
» tendresse , et qu'elle espéroit que , par  
» celle que j'aurois pour lui , je lui tien-  
» drois lieu de sa trop tendre et trop mal-  
» heureuse épouse , si toutefois j'avois  
» le bonheur de le revoir. Jamais ces

» dernières paroles de ma mère ne sor-  
» tirent de mon esprit : et , quoique fort  
» jeune , je lui fis la promesse qu'elle me  
» demandoit du plus profond de mon  
» cœur. Ma grand'mère , qui étoit fort  
» âgée , ne put soutenir la perte de sa  
» fille ; et six mois après , elle paya le  
» tribut. Quand elle se vit à sa dernière  
» heure , elle fit demander ma tante  
» dona Félicia. Elle me remit à elle ,  
» en la priant de vouloir bien me tenir  
» lieu de tout , jusqu'au retour de mon  
» père , s'il avoit le bonheur de revenir.  
» Ma tante promit qu'on auroit pour  
» moi tous les soins imaginables ; et aus-  
» si-tôt que dona Mencia eut fermé les  
» yeux , elle m'emmena chez elle. Je la  
» connoissois à peine , puisque vous savez  
» que ma mère la voyoit peu et très-peu ,  
» à cause du mariage qu'elle avoit fait.  
» Je me trouvai dans une maison qui

» n'étoit pas fortunée , mais où il régnoit  
» une hauteur et une fierté difficiles à  
» décrire. La fortune que j'avois me met-  
» toit en état de paroître d'une manière  
» assez brillante. Mais, pour ne point  
» offusquer la jalousie de ma cousine,  
» on me priva de mille petits bijoux dont  
» ma mère s'étoit plu à me parer.

» Dona Félicia avoit perdu son époux.  
» Il lui restoit une fille et un fils. Ce  
» dernier étoit absent lorsque je vins  
» dans la maison de ma tante. Dona  
» Francia, ma cousine, avoit trois ans de  
» plus que moi : elle n'étoit pas jolie,  
» et étoit d'une hauteur avec moi qui  
» me mortifioit extrêmement. J'en avois  
» une dose suffisante de mon côté ; et  
» souvent l'aigreur se mêloit à nos entre-  
» tiens. Elle me reprochoit ma fortune  
» comme ne la devant qu'à l'état humili-  
» liant de mon père. Vous savez, Mon-

» sieur, qu'un noble Espagnol méprise  
» les gens qui s'occupent du commerce,  
» et qu'il aime mieux vivre dans la mi-  
» sère, que de faire un état qu'il ne re-  
» gardé pas digne d'un gentilhomme?

» Malgré ces dédains affectés, on avoit  
» des vues sur cette même fortune, que  
» l'on avoit l'air de ne pas considérer. Il  
» y avoit six mois que j'étois chez ma  
» tante, lorsque dom Pédro mon cousin  
» revint de ses voyages. Il avoit dix-neuf  
» ans; j'en avois quinze. Je ne vous ca-  
» cherai pas qu'il étoit de la figure la plus  
» avantageuse. Il parut frappé de ma vue,  
» et ne tarda pas à me parler des sentimens  
» que j'avois fait naître dans son cœur.  
» De mon côté, je ne l'avois pas vu im-  
» punément; et l'habitude d'être ensem-  
» ble eut bientôt formé entre nous deux  
» la liaison la plus tendre et la plus in-  
» time. Dona Félicia n'eut point l'air de

» désapprouver cet attachement. Elle me  
» dit assez gauchement que , si mon père  
» approuvoit cette union, malgré la dif-  
» férence de notre naissance, elle y con-  
» sentiroit en faveur de la fortune que  
» j'apporterois à son fils, et qui le met-  
» troit à portée de soutenir le nom qu'il  
» portoit. Je fus extrêmement mortifiée  
» de cette mal-adroite franchise : mais  
» ma tendresse pour dom Pédro n'en fut  
» point altérée. Je crus qu'il devoit être  
» distingué du reste de sa famille.

» J'étois depuis deux ans chez ma  
» tante , lorsque mon père revint. Il  
» n'apprit pas , sans la plus amère dou-  
» leur, la perte qu'il avoit faite pendant  
» son absence. Les événemens qui l'a-  
» voient retenu sont inutiles à vous dire ;  
» je crois d'ailleurs qu'il vous a conté  
» tout ce qui lui étoit arrivé. Il m'avoit  
» laissée que j'étois encore enfant, et me

» retrouva grande. Il fut enchanté de  
» me revoir , et ne cessoit , en versant  
» des larmes de regrets , de me dire que  
» j'étois tout le portrait de sa chère Ho-  
» norina : qu'il ne demandoit qu'une  
» chose au ciel , c'étoit que je lui res-  
» semblasse aussi par la bonté du cœur.  
» Il desira me reprendre avec lui : ma  
» tante voulut s'y opposer , en alléguant  
» l'extrême tendresse qu'elle avoit conçue  
» pour moi. Il étoit aisé de voir qu'elle  
» parloit contre sa pensée ; car , dans mille  
» occasions , mon père remarqua sa fierté  
» insultante tant vis-à-vis de lui que  
» vis-à-vis de moi. Il en fut extrêmement  
» choqué , et m'en parla de manière à me  
» faire voir combien peu il aimoit ma  
» tante. Il ne faisoit pas plus de cas de  
» ma cousine ; et dom Pédro , qui ,  
» malgré les qualités qu'il avoit , n'étoit  
» point exempt de la hauteur nationale ,



» ne lui plut pas davantage. Mon père n'a-  
» voit point oublié les dédains qu'il avoit  
» eu à essayer lorsqu'il avoit épousé ma  
» mère : il avoit sa fierté, et ne se sen-  
» toit pas disposé à souffrir de celle des  
» autres. Il me remmena chez lui. Il  
» ne tarda pas à apprendre les vues que  
» l'on avoit sur moi, le tout à cause de  
» l'immense fortune qu'il rapportoit. Il  
» avoit appris que dom Pédro aimoit le  
» jeu, et cela ne fit que l'éloigner da-  
» vantage du desir de m'unir à un hom-  
» me qui auroit bientôt, par ses dépenses,  
» absorbé ce qui lui avoit coûté tant de  
» peines à acquérir.

» Un jour il entra dans ma chambre  
» d'un air fort ému. Je lui demandai ce  
» qu'il avoit? Il me dit qu'il sortoit d'une  
» conversation qui l'avoit beaucoup fati-  
» gué. Votre tante et votre cousin sont  
» venus me voir ce matin, me dit-il. Ils

» ont fait l'effort de vous demander en  
» mariage ; mais ils n'ont pas oublié ,  
» ni l'un ni l'autre , de me faire sentir  
» combien je devois me regarder honoré  
» d'une pareille démarche. Quoique dom  
» Pédro m'ait beaucoup parlé de ses sen-  
» timens pour vous , à travers toutes ses  
» belles protestations , on entrevoyoit sa  
» fierté. Dona Félicia m'a fait entendre  
» que sa sœur s'étoit mésalliée ; que la  
» pauvre enfant n'avoit pas l'ame fort  
» élevée. A ce mot , j'ai manqué la pren-  
» dre par le bras et la jeter dehors. Je lui  
» ai dit que ma naissance valoit la sienne  
» à tous égards ; que si j'avois pris le  
» parti du négoce , c'est que le desir de  
» procurer à ma femme et à mes enfans  
» un sort heureux , avoit été le seul mo-  
» tif de mon ambition ; qu'il ne me res-  
» toit de l'union la plus fortunée qu'une  
» fille ; mais qu'elle ne seroit jamais la

» victime d'un vil intérêt, et qu'elle n'en-  
» treroit pas dans une famille qui, en la  
» méconnoissant, la trouveroit trop heu-  
» reuse d'y être admise. En disant ces  
» mots, je me suis levé; et, le plus hon-  
» nêtement possible, j'ai prié la mère et  
» le fils de vouloir bien me dispenser  
» d'une plus longue visite. Voilà, ma  
» chère Eléonore, ce qui vient de se pas-  
» ser. J'espère que l'élévation de votre  
» ame fait que vous m'approuvez, en  
» supposant que dom Pédro vous aime ?  
» Il est encore très-jeune : l'amour passe  
» et les dédains restent; ainsi, jamais  
» vous ne lui serez rien. Je veux que ma  
» fille fasse le bonheur d'un honnête  
» homme. Je ne regarderai pas à la for-  
» tune, mais aux qualités du cœur :  
» d'ailleurs, mon intention n'est pas de  
» rester dans un pays dont les mœurs et  
» les usages ne m'ont jamais convenus.

» Si votre mère eût vécu, mon intention  
» étoit de l'emmener en France à la mort  
» de dona Mencia. Malheureusement  
» je l'ai perdue, mais vous me restez ;  
» et je vous emmènerai dans ma patrie,  
» où je compte terminer mes jours auprès  
» des amis de mon enfance. Ils me sont  
» toujours chers ; et le tems n'a pu dé-  
» truire dans mon cœur l'amitié qui  
» m'unissoit à eux. Mon père sortit, et  
» ne me témoigna aucun desir de savoir  
» si mon inclination n'étoit point en  
» contradiction avec ses projets. Je n'osai  
» rien dire qui pût lui faire connoître  
» mes sentimens pour mon cousin. Je  
» vis trop qu'il falloit en faire le sacrifice.  
» Il me parut bien cruel ! mais je me  
» rappelai la dernière volonté de ma  
» mère, et je me soumis à tout. Ma rai-  
» son étoit d'accord avec la façon de pen-  
» ser de mon père : mais la raison est

» bien foible contre un sentiment qui  
» nous domine ! Je sentois bien qu'en  
» épousant dom Pédro j'aurois beaucoup  
» à souffrir de l'humeur impérieuse de  
» sa mère et de sa sœur : mais je pensois  
» que lorsque l'on aime beaucoup quel-  
» qu'un , on se soumet à bien des choses  
» que l'on ne pourroit supporter si l'on  
» étoit indifférent.

» Ma tante fut si piquée de la manière  
» dont mon père lui avoit parlé , qu'elle  
» tint les propos les plus choquans ; ma  
» cousine en fit autant. Les esprits , au  
» lieu de se rapprocher , s'éloignèrent  
» davantage. M. de Merville n'avoit rien  
» ignoré de ce que l'on avoit dit de lui :  
» cela hâta son départ de l'Espagne. Il  
» me mit au couvent , en attendant qu'il  
» eût fini des affaires qui le retenoient  
» encore , et qui lui occasionnoient de  
» fréquentes sorties. J'y restai près de

» deux ans ; et , pendant ce tems ;  
» dom Pedro ne cessa de me faire tenir  
» des lettres toutes remplies de l'expres-  
» sion de son amour. Il me jura mille  
» fois que le jour de mon départ pour  
» la France seroit le jour de sa mort.  
» Effectivement , quand il apprit que ce  
» moment approchoit , sa sœur m'écrivit  
» qu'il étoit très-mal : je voulus en dire  
» quelque chose à mon père ; mais il  
» ne me répondit que par un regard sé-  
» vère qui m'ôta le courage de lui faire  
» connoître l'état de mon cœur. Je ne  
» doute pas que l'amour que dom Pédro  
» avoit pour moi n'ait causé sa mort ; et  
» ce qui me le fait croire , c'est qu'il n'a  
» tenté aucuns moyens pour me faire sa-  
» voir de ses nouvelles.

» Voilà , monsieur , l'état de mon cœur.  
» Si j'eusse eu le courage de m'opposer à  
» la volonté de mon père , je ne me serois

» jamais mariée. Je vous avoue pourtant  
» que je vous ai pris avec moins de répu-  
» gnance que tout autre. Je m'aperçus  
» aisément que vous ne m'aimiez pas ;  
» et , ne pouvant disposer de mon cœur  
» en votre faveur , je me sentois soulagée  
» de ne pas posséder le vôtre. Je ne dou-  
» tai pas même un instant que vous ne  
» fussiez attaché à une autre femme. Je  
» me dis avec douleur que nous étions  
» deux victimes des circonstances. Je sa-  
» vois que vous aviez des vertus , et cela  
» me rassuroit sur le sort qui m'étoit ré-  
» servé. Que l'amitié et la confiance nous  
» tiennent lieu d'un sentiment plus vif.  
» Nous trouverons encore de la douceur  
» à pouvoir épancher nos peines dans  
» l'ame l'un de l'autre. Vous avez perdu  
» votre maîtresse ; j'ai perdu mon amant :  
» la mort nous a ravi à l'un et à l'autre  
» les objets de notre affection , et nous  
» pleurerons ensemble !.... »



Je remerciai madame de Mirebon de la complaisance qu'elle avoit eue ; et je me trouvois heureux au milieu de mes peines , puisque le sort m'avoit contraint de prendre une femme , d'en avoir trouvé une dont la façon de penser , grande et généreuse , m'assuroit une amie. Nous parlions souvent de nos peines , et nous y trouvions tous deux une douceur infinie. Je nourrissois dans mon cœur un chagrin que le tems ne pouvoit diminuer ; et madame de Mirebon ne pouvoit arracher du sien un amour malheureux.

Depuis deux ans nous étions dans cet état de mélancolie dont rien ne peut vous arracher , lorsque j'eus le malheur , en deux fois vingt-quatre heures , de perdre ma mère d'une attaque d'apoplexie. Je fus sensible à sa mort , malgré que ce fût à elle à qui je devois l'état pénible dans lequel je passois ma vie. M. de Merville la suivit de près

Ces deux événemens , coup-sur-coup , nous plongèrent , madame de Mirebon et moi , dans une douleur que je ne puis dire. Il sembloit que le sort se plût à nous accabler de toutes les manières possibles. Encore à la fleur de notre âge , nous étions ployés sous les coups les plus rigoureux. Ma sœur , qui s'élevoit sous nos yeux , nous tenoit lieu d'enfant. Elle avoit atteint sa quatrième année , et annonçoit la plus jolie figure et le plus heureux caractère. Nous donnions tous nos soins à son éducation. Ses jeux et ses carresses enfantines nous distrayoient quelquefois de nos idées sombres.

Je m'étois accoutumé à une existence mélancolique. J'avois éprouvé tous les revers qui peuvent accabler une ame sensible , et je me croyois à l'abri de toutes autres peines : mais le ciel n'avoit point encore épuisé sur moi toute sa rigueur.

Un jour que j'étois à me promener dans le parc du château, où nous faisons notre continuelle résidence, j'étois occupé à regarder ma petite Félicité, qui couroit çà et là devant moi, quand on vint m'annoncer un étranger qui demandoit à me parler. Je rentrai, et me rendis dans mon cabinet où il m'attendoit. Je vis un grand homme extrêmement basané : à un accent très-fort, je le reconnus pour Espagnol. Il me demanda M. de Merville. Je lui dis que nous avions eu le malheur de le perdre depuis deux ans. Ce sont des lettres, me dit-il, que j'ai à lui remettre : mais, monsieur, puisque vous avez épousé, je ne fais aucune difficulté de vous les donner. Je les pris, et je les ouvris. L'une étoit de dona Félicia, et l'autre de sa fille. Elles imploroient les secours d'un parent qu'elles avoient trop méconnu. Réduites l'une et l'autre dans

la plus affreuse misère , elles manquoient du plus urgent nécessaire. Dom Pédro avoit épousé , depuis quatre ans , une femme qu'il avoit ruinée : il avoit fini par se battre avec un homme de haut parage : il avoit eu le malheur de tuer son adversaire , étoit en fuite , et le peu qui lui restoit étant confisqué , sa mère et sa sœur étoient réduites à la plus cruelle nécessité. Je lui dis , après avoir lu ces tristes nouvelles , que je me ferois un devoir de venir au secours de la famille de madame de Mirebon ; et que , s'il partoît incessamment , je lui remettrois de quoi soulager les besoins pressans de sa tante et de sa cousine : que je ne bornerois pas là ce que je pourrois faire pour elles ; que ma fortune me mettoit à portée de leur faire passer des secours annuels pour les aider à subsister honorablement. J'invitai ce monsieur , qui se nommoit dom Alvarès ,

à prendre un logement chez moi jusqu'à son départ. Il l'accepta avec toute la dignité espagnole. En attendant l'heure du repas , je le fis conduire dans un appartement , pour qu'il pût prendre du repos , s'il en avoit besoin , et je passai dans celui de madame de Mirebon. Je lui dis avec ménagement la position de sa tante ; mais je n'osai lui faire connoître que son cousin avoit pris un engagement peu de tems après son arrivée en France. Elle croyoit que la tendresse qu'il avoit pour elle avoit causé sa mort ; et je craignois de la désabuser sur une chose qui flattoit et son amour - propre et les sentimens qu'elle nourrissoit dans son cœur. Je vis qu'elle se contraignoit beaucoup , en n'osant point me demander si l'on m'avoit parlé de dom Pédro. J'étois extrêmement embarrassé ; car dom Alvarès pouvoit l'instruire. Etoit-il décent que je

le

le prévinsse de garder le secret sur cet objet ? J'aimois mieux qu'elle fût prévenue avant de le voir. Mais comment m'y prendre ? Je pris le parti de poser sur la cheminée les lettres que je tenois à la main , et d'avoir l'air de les oublier. Après lui avoir parlé encore un moment, je me retirai.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure que j'étois absent , que j'entendis sa femme-de-chambre jeter les hauts cris. Je me hâtai d'aller savoir ce que c'étoit. Je vis madame de Mirebon qui étoit sans connoissance. On lui donna les plus prompts secours. Elle revint à elle , mais ne recouvra ses sens que pour verser les larmes les plus amères. Elle fit retirer tous ceux qui étoient près d'elle , et me dit , quand nous fûmes seuls , qu'elle étoit au désespoir de sa vie. Eh quoi ! ne vaut-il pas mieux , lui dis-je , qu'il ait échappé à la



mort ? N'est-il pas plus consolant de voir qu'il a survécu à votre perte ? — L'ingrat !... dit-elle avec une expression de colère que je ne lui connoissois pas , j'aimerois mieux le savoir mort d'amour.... qu'infidèle !... Je reconnus là l'amour espagnol. — Nous pensons bien différemment , lui dis-je : je crois qu'il est plus facile de se guérir d'un amour mal placé , que d'oublier un être qui mérite notre estime ; elle peut seule entretenir le sentiment. Elle ne goûta nullement mes raisons , et se laissa aller à toute la frénésie de l'amour jaloux et trompé. Elle ne voulut pas paroître à table , et s'abandonna au plus affreux désespoir. Je ne pouvois revenir de ma surprise. Cette femme , que j'avois vu nourrir dans son cœur un sentiment tendre , et qui , depuis plusieurs années , étoit livrée à une mélancolie douce , parce qu'elle croyoit son amant mort , étoit



tombée , en apprenant qu'il vivoit pour une autre , dans une rage que l'on ne peut décrire. J'employai inutilement tout ce que la raison pouvoit me suggérer ; elle finit par me dire qu'elle ne pouvoit supporter ni mes remontrances , ni ma personne. Ce n'étoit plus une femme , c'étoit une furie. Elle refusoit la nourriture que l'on vouloit lui donner. Comme elle avoit toujours témoigné à ma sœur la tendresse d'une mère , j'envoyai cette aimable enfant auprès d'elle , pour qu'elle tâchât , par ses innocentes caresses , de ramener ses esprits égarés. Elle ne voulut ni la voir ni l'entendre. Je crus qu'il falloit la laisser à elle-même pendant quelques jours. Je donnai les ordres les plus précis pour que l'on la veillât de près ; et pendant ce tems-là , je pris des arrangemens pour faire passer à dona Félicia ce qui pouvoit lui être utile pour

la tirer de la situation où elle étoit. Dom Alvarès prit congé de moi, et repartit avec la somme que je lui avois remise pour elle.

Quand, au bout de deux jours, je me présentai à la porte de madame de Mirébon, elle me la fit refuser. J'avoue que je fus extrêmement sensible à ce procédé. Mon cœur étoit encore tout plein de la femme que j'avois tant aimée : mais je m'étois accoutumé à regarder celle à qui le sort m'avoit lié, comme une amie dans l'ame de laquelle je pouvois épancher mes peines. La complaisance avec laquelle elle avoit toujours entendu mes plaintes, me l'avoit rendue nécessaire. J'eus beau insister pour la voir, elle s'y refusa obstinément. Je me retirai chez moi très-affligé. Pendant plusieurs jours je sollicitai en vain la permission d'être admis près d'elle : sa femme-de-chambre me

dit qu'elle étoit dans un désespoir que rien ne pouvoit calmer ; qu'elle avoit une fort grosse fièvre , et qu'elle ne vouloit rien prendre. Elle avoit refusé les visites du médecin , en disant que , si on la forçoit de faire quelque remède , elle se tue-roit.... Je pris le parti de la laisser à elle-même. Je me flattois que sa jeunesse et le tems pourroient rétablir et sa santé et son repos ; mais je m'étois flatté en vain. Au bout de huit jours , elle mourut sans avoir voulu permettre que je m'approchasse d'elle. Je fus extrêmement sensible à sa perte. Je me trouvai dans ce moment d'un isolement affreux. Je me dis avec douleur : Me voilà donc seul au monde ! plus d'amante ! plus d'amis ! plus de parens ! Pour calmer mes peines , il me restoit ma petite Félicité. C'étoit encore quelque chose d'avoir cette enfant ; mais je n'eus pas ce bonheur-là long-tems ! la

petite vérole me l'enleva six mois après. Je restai seul avec mes infortunes et mes regrets.

J'ai désiré des millions de fois d'aller rejoindre tant d'êtres qui m'étoient si chers ! mais le ciel a trompé le plus ardent de mes vœux. Il ne m'a accordé une longue carrière que pour perpétuer les douleurs qui ne cessent de m'accabler.

Je suis à présent dans un âge avancé ; et , quoiqu'un grand nombre d'années soit écoulé et ait passé par-dessus mes chagrins , ils pèsent toujours sur mon cœur comme le premier jour. Rien ne peut me distraire : j'attends la mort avec impatience , et je dis chaque jour avec l'aimable M. de St.-Lambert , dans son poëme des Saisons :

- « Malheur à qui les Dieux accordent de longs jours !
- » Consumé de douleur , vers la fin de leur cours ,
- » Il voit dans le tombeau ses amis disparaître ,
- » Et les êtres qu'il aime arrachés à son être !...

- » Il voit autour de lui tout périr , tout changer ;
- » A la race nouvelle il se trouve étranger ;
- » Et , lorsqu'à ses regards la lumière est ravie ,
- » Il n'a plus , en mourant , à perdre que la vie !....

. . . . .

O vous , vous qui pouviez seule me la rendre chère ! je vous ai perdue... Et ma destruction est la seule chose où j'aspire !.....

F I N.

7071457A









